

Jacques Souffrance

Le COUVENT de GOMORRHE



Débauches, Perversions et Souffrances
de la Vie monastique.

Editions de l'Idée libre

60^e mille

Ne pas vendre aux mineurs

Testo digitalizzato e restaurato
da
Edoardo Mori
per il sito
www.mori.bz.it

Jacques SOUFFRANCE

**Le Couvent
de Gomorrhe**

**Editions de L'IDÉE LIBRE
HERBLAY (Seine-et-Oise)**

INTRODUCTION

Lorsque la première édition du « Couvent de Gomorrhe » fut publiée, Jacques Souffrance indiqua dans une courte préface à quelles sources il avait puisé sa documentation.

La précaution n'était pas inutile, car les cléricaux ont l'habitude de nier systématiquement (et souvent même effrontément) tous les faits qui les gênent !

Cette effronterie ne trompe d'ailleurs que les esprits crédules, car nul ne peut ignorer aujourd'hui que les monastères ont été le théâtre des pires désordres et des immoralités les plus honteuses. Ce n'est jamais impunément que des êtres humains peuvent avoir la prétention de vivre en dehors des lois naturelles !

L'histoire de Madeleine Bavent est rigoureusement authentique. Tout aussi authentique que celle d'Urbain Grandier et des « Possédées » de Loudun, et tant d'autres scandales moins connus !

Cette religieuse, qui fut nonne à Louviers, dans l'Eure, pen-

dant la Fronde, a pu dicter elle-même l'histoire de sa vie à un prêtre courageux, un oratorien, qui devint son confident. Dans une période moins troublée que celle de la Fronde, où la guerre civile déchirait la France, il est probable que Madeleine Bavent aurait eu beaucoup moins de facilités pour transmettre à la postérité le récit de ses mésaventures...

Celles-ci sont effrayantes, et l'illustre historien Michelet a pu écrire : « Je ne connais aucun livre plus important, plus terrible, plus digne d'être réimprimé. C'est l'histoire la plus forte en ce genre. »

C'est en effet grâce à Michelet que la douloureuse odyssee de la sœur Madeleine a pu être connue et répandue.

Grâce à lui, on est fixé sur les faits qui se passaient à l'intérieur des couvents dans la première partie du XVII^e siècle, à une époque où l'Église était toute-puissante et dominait tous les milieux. Elle ne prenait pas alors la peine de se camoufler en amie de la Démocratie et du Libéralisme ! Son absolutisme s'étalait au grand jour. La tyrannie, l'ambition, la cupidité du haut clergé ne connaissaient aucun frein. Tout le monde tremblait devant les évêques, les maîtres des Congrégations puissantes, immensément riches, les pourvoyeurs infatigables de l'odieux tribunal de la « Sainte Inquisition », les intolérants et féroces persécuteurs des huguenots, des juifs, des penseurs libres. Quelle histoire atroce et sanglante que celle de cette Église, qui se prétend surnaturelle et sainte, et qui a l'audace, en dépit de tous ses crimes, de revendiquer le monopole de la morale et de la vertu !

Dans le présent livre, on trouvera le tableau, répugnant certes, mais authentique, des dérèglements sexuels de la vie monastique. Les hommes et les femmes, privés de relations amoureuses normales, condamnés à un célibat ridicule, ne pouvaient guère éviter de sombrer dans les pires aberrations.

dans la pathologie, voire dans la folie ou les perversions les plus morbides (1).

Madeleine Bavent fut une lamentable victime de cette morale contre nature. Mais ces bourreaux, ces prêtres corrompus qui l'ont souillée et pervertie, ceux-là n'étaient-ils pas également les victimes de cette même morale oppressive, au nom de laquelle on leur avait imposé des vœux de perpétuel renoncement et de sacrifice absurde — et inutile ?

Si nous dévoilons les méfaits du célibat ecclésiastique obligatoire, ce n'est donc pas dans un esprit de mesquine animosité, mais parce que nous voyons, dans cette institution monstrueuse, une source de continuelles souffrances physiques et morales, un dangereux foyer d'immoralité et de détraquement.

Que d'abus ont été engendrés par la domination cléricale ! C'est elle qui maintient les individus dans la soumission, l'ignorance et la superstition. C'est elle qui tue les volontés, étouffe les aspirations les plus généreuses, asservit les esprits par les divagations du mysticisme, l'angoisse irraisonnée et craintive du surnaturel, tout imprégné de fétichisme, de satanisme et de sorcellerie (2).

« Le directeur spirituel, dit encore Michelet, quoiqu'il eût dans l'illuminisme un nouveau moyen de corruption, n'en employait pas moins les vieilles fraudes de sorcellerie, d'apparitions diaboliques, angéliques, etc.

« Il était trop facile de tromper les femmes qui désiraient l'être. Le célibat était alors plus difficile qu'au moyen âge, les jeûnes, les saignées monastiques ayant diminué. Beaucoup

1. Voir à ce sujet mes deux livres : *Sa Majesté l'Amour* et *La Véritable Education Sexuelle* (chez le même éditeur).

2. Mysticisme et folie mystique se développent au surplus beaucoup plus facilement chez les personnes privées de relations sexuelles naturelles saines...

mouraient de cette vie cruellement inactive et de pléthore nerveuse. Elles ne cachaien^t guère leur martyre, le disaient à leurs sœurs, à leurs confesseurs, à la Vierge. Chose touchante, bien plus que ridicule, et digne de pitié.

« On lit dans un registre d'une inquisition d'Italie cet aveu d'une religieuse ; elle disait innocemment à la Madone : — « De grâce, sainte Vierge, donnez-moi quelqu'un avec qui je puisse pécher. » Embarras réel pour le directeur, qui, quel que fût son âge, était en péril.

« On sait l'histoire d'un certain couvent russe : un homme qui y entra n'en sortit pas vivant. Chez les nôtres, *le directeur entra et devait entrer tous les jours*. Elles croyaient communément qu'un saint ne peut que sanctifier, et qu'un être pur purifie. Le peuple les appelait en riant les *sanctifiés*. Cette croyance était fort sérieuse dans les cloîtres. »

Le lecteur pourra se rendre compte, par la lecture de ce livre émouvant et les formidables révélations qu'il contient, que les reproches adressés par les Libres Penseurs à l'Eglise et aux Congrégations sont sérieux et pleinement justifiés.

On ne s'est d'ailleurs pas borné, ici, à utiliser le seul témoignage de Madeleine Bavent. L'auteur a tenu à contrôler, de façon serrée, le récit de la malheureuse nonne, à l'aide d'autres documents, datant de la même époque, parmi lesquels il convient de signaler l'ouvrage du capucin Esprit de Bosroger, fanatique d'une rare étroitesse d'esprit, ainsi que les courageux mémoires présentés par le chirurgien Yvelin pour la défense de la sœur Madeleine.

Dans cette préface que j'évoque et dont je m'inspire, Jacques Souffrance pouvait affirmer, avec véracité, que, dans son livre, tout est puisé aux sources.

« Outre l'*Histoire de Madeleine Bavent*, écrite sous sa dictée par le P. des Marets, prêtre de l'Oratoire, nous avons

consulté le *Parlement de Normandie*, par Floquet, tome V, les opuscules du docteur Yvelin, *La Piété affligée*, du capucin Bosroger, les pièces juridiques et procès-verbaux ecclésiastiques. »

La première édition du Couvent de Gomorrhe fut rapidement épuisée et l'ouvrage est depuis longtemps introuvable. L'action anticléricale est pourtant plus nécessaire que jamais. Grâce à Pétain, les Congrégations sont revenues; elles ont recommencé à pulluler — elles ont aussi recommencé, hélas, à mettre la main sur la jeunesse, s'efforçant de l'envoûter, de la domestiquer. Les gouvernements issus de la Libération n'ont montré pour l'Eglise que trop de complaisance, lui accordant de continuelles et coupables concessions. Les récents décrets qui, sous couleur de philanthropie, subventionnent l'enseignement confessionnel, les efforts persévérants de la chouannerie catholique et de la réaction contre une laïcité mal défendue par les partis de gauche, tous ces faits ne confirment que trop bien la nécessité de notre action. En répandant et en faisant connaître le présent ouvrage, on travaillera donc, de la façon la plus efficace, à la défense de la Raison et de la Liberté. Ne l'oublions jamais : le cléricisme, avec son asservissement des cœurs et des consciences, reste l'ennemi le plus redoutable de la Démocratie...

André LORULOT.

NOTA. — Les scandales de ce genre sont loin d'être exceptionnels, en dépit des efforts prodigieux qui ont été faits pour les étouffer. On en pourrait citer de nombreux autres. Michelet parle, par exemple, des amours du fameux Jésuite Girard et de sa maîtresse, *la belle Cadière*, qu'il avait réduite à sa merci par des procédés et des doctrines identiques à ceux qui firent le malheur de l'héroïne du présent récit (Aix, 1731).

LE CONDAMNÉ

C'était à Rouen, l'an de grâce 1618, un matin d'avril.

Le soleil se levait, illuminant le ciel moucheté de quelques nuages floconneux.

Depuis la veille au soir, le gibet se dressait sur la place du Vieux-Marché, profilant sinistrement dans les airs son bras peint en jaune, la couleur infâme.

Quoique plusieurs heures dussent s'écouler encore avant l'exécution, la foule affluait déjà, bruyante, avide de contempler le lugubre spectacle.

L'homme qui devait être supplicié, ce jour-là, n'était point un simple manant, mais un procureur, comme qui dirait un avoué ou un avocat de notre temps. Par sentence rendue la semaine précédente, messire Nicolas Hennequin allait périr par la hart, pour maintes damnables escroqueries.

En ce moment, le patient, extrait de sa noire et puante cellule, entré, conduit par deux archers, dans une salle voûtée de la prison, qu'éclairait une étroite fenêtre munie de barreaux de fer. Il avait les mains enchaînées, mais son cos-

tume était propre. On lui avait permis de faire toilette pour mourir.

Le procureur avait une quarantaine d'années. De taille moyenne, la barbe et les cheveux châtons, admirablement découpé, il avait la physionomie plaisante encore malgré les souffrances de la réclusion et l'horreur de l'heure actuelle.

La pièce était nue, sauf un banc rivé au mur, près d'une espèce d'autel, qui s'élevait au fond, surmonté d'un grand christ noir, d'aspect funèbre.

Nicolas Hennequin se traîna jusqu'au banc, où il se laissa tomber avec accablement.

L'un des archers saisit le bout de la chaîne qui retenait derrière le dos les bras du condamné, et l'assujettit au moyen d'un anneau fixé dans la muraille.

— Ne pourriez-vous me déchaîner, au moins jusqu'après l'entrevue ? demanda le procureur.

— Non, messire. Les ordres sont formels. Mais vous resterez seul pendant la demi-heure qui vous est accordée.

Hennequin soupira et n'insista plus. Son regard se dirigea vers la porte massive. Tout à coup, il tressaillit. Ses joues amaigries pâlirent davantage et son cœur battit avec violence.

Une femme jeune encore, élancée, franchissait le seuil.

— Voici M^{me} Hennequin, dit le premier des archers. Nous nous retirons.

Le policier s'éloigna immédiatement avec son camarade. En croisant la visiteuse, tous deux la saluèrent. Bientôt la porte se referma. Mais, par le judas découpé dans l'huis, deux prunelles brillèrent. Un guichetier surveillait le condamné.

Mme Hennequin était vêtue de deuil, avec une certaine élégance. La poignante douleur empreinte sur ses traits n'en ef-

façait point le charme. D'ailleurs, à peine avait-elle dépassé la trentaine.

Arrivée près de son mari, elle se jeta à genoux, l'entoura de ses bras, appuyant la tête sur ses épaules en sanglotant.

Le procureur frissonna au contact des joues brûlantes de sa femme, que les larmes inondaient. Il respira longuement le parfum qui se dégageait de sa brune chevelure. Puis leurs lèvres se confondirent dans un baiser passionné.

— Ma chère Catherine, dit enfin le condamné d'une voix altérée, relève-toi, je t'en conjure.

— Non, non ! balbutia-t-elle, je suis mieux ainsi.

— Le guichetier nous épie, là-bas.

M^{me} Hennequin comprit. Elle se redressa brusquement, indignée qu'un regard étranger profanât ces effusions suprêmes. Elle s'assit à côté de son mari, se dérochant ainsi à moitié à l'espionnage de l'argousin, et murmura en le pressant sur son sein palpitant :

— Ah ! ce n'était point assez de m'avoir interdit l'accès de ta prison pendant quatre mois, ils nous refusent encore la triste consolation des libres épanchements en ce dernier entretien. Quelle affreuse barbarie !

— La mort ne tardera pas à me délivrer, fit le procureur en secouant la tête. Mais ne nous occupons plus de cela. Nous n'avons que peu d'instant, et nous devons faire appel l'un et l'autre à tout notre courage pour ne point les dissiper inutilement.

— Tu as raison, mon ami, soupira la jeune femme. J'ai tant craint de ne point obtenir la grâce de te voir ! Je serais morte de chagrin, désespérée, si je n'avais pu solliciter ton pardon.

— Mon pardon ! mais, je n'ai rien à te reprocher, mon amour.

— Et pourtant, c'est moi qui ai causé ta perte... J'ai réfléchi et reconnu combien je suis coupable. Tu m'aimais trop... J'ai abusé... Coquette et vaniteuse, j'ambitionnais un luxe au-dessus de nos moyens... Pour me satisfaire, tu n'as rien épargné, si bien qu'on a fini par te poursuivre pour escroquerie, un crime que la loi punit aussi rigoureusement que l'assassinat.

— J'ai été maladroit, répliqua le procureur dont le front s'était contracté... D'autres, même les plus grands seigneurs, volent impunément, et par millions... Mais voilà ! J'ai eu le tort de m'attaquer à des gens d'Église. Ceux-là ne pardonnent pas... Quoi qu'il en soit, mon adorée, je ne t'impute point mon malheur. Sans doute, j'ai voulu être riche pour toi, pour placer ta beauté dans un cadre d'or. Mais je l'ai voulu ardemment aussi pour moi-même. Je me sentais né pour occuper le premier rang dans la bourgeoisie. J'aspirais même à la noblesse, qui ne s'achète, tu le sais, qu'argent comptant. Mon seul regret, maintenant, c'est de me séparer de toi. Ma dernière pensée sera pour toi, qui m'as donné sept années de bonheur. Mais que vas-tu devenir, quand je ne serai plus ?

— Oh ! j'expierei, je me mortifierai pour aider au salut de ton âme. Déjà, je me suis imposé de rudes pénitences, afin que tu te réconcilies avec Dieu. Tu te repens, n'est-ce pas ?

Un amer sourire effleura les lèvres du condamné.

— On se repent toujours, murmura-t-il, quand on n'a pas réussi.

— Ne parle pas ainsi, mon cher Nicolas, reprit la jeune femme avec un accent navré. Si tu n'implores pas la miséricorde du Seigneur, tu seras damné, et je n'aurai plus aucun espoir de te retrouver dans l'éternité.

— Tranquillise-toi, pauvre amie : je me repentirai.

— Tout à l'heure, un saint prêtre viendra t'offrir son ministère. Accuse humblement tes fautes; il t'absoudra, il te rendra digne de la miséricorde divine.

— Je n'ai guère confiance aux prêtres, fit le procureur... Cependant, pourvu que ce ne soit pas le curé Picart, je me résignerai à faire le nécessaire.

Au nom du curé Picart, M^{me} Hennequin avait frémi. Toutefois elle demanda en tremblant :

— Qu'as-tu donc, mon ami, contre M. le curé du Mesnil-Jourdain ?... On l'estime beaucoup dans sa paroisse, ainsi qu'à Louviers. A Rouen même, il possède de belles relations.

— Je ne l'ignore pas... Il n'eût tenu qu'à lui, peut-être, de me sauver.

A cette révélation, M^{me} Hennequin fut prête à défaillir. Comme elle gardait le silence, son mari ajouta :

— Envoie-moi n'importe quel prêtre; à cause de toi, je l'accueillerai de mon mieux. Mais point de Picart.

— Ce n'est pas lui, non plus, que j'ai prié de t'assister, mon ami.

— Qui est-ce, alors ?

— Un pieux vieillard, qui mérite toute vénération : M. l'abbé David.

— Je le connais de réputation, déclara le condamné. J'ai lu son livre, le *Fouet des paillards*, qui flagelle si justement les abominations commises dans les couvents d'hommes et des femmes¹. Celui-là, je le recevrai avec plaisir. Est-ce qu'il réside à Rouen ?

1. Floquet : *Parlement de Normandie*.

— Non, à Louviers.

— Comment l'as-tu rencontré ?

— Il y a deux mois, j'ai dû me rendre à notre propriété, aux portes de Louviers. En revenant, je m'arrêtai, pour prier, à l'église des Capucins. Au moment où j'allais sortir, un vieux prêtre à l'air macéré me prit doucement le bras et me dit avec bonté :

« — Ma chère fille, Dieu m'envoie pour vous annoncer qu'il a sur vous de grands desseins. Abandonnez-vous à lui, et il vous sanctifiera ainsi que l'homme dont le sort vous afflige si cruellement.

« — Vous me connaissez, monsieur ? demandai-je avec un profond étonnement.

« — Nos âmes sont sœurs, répliqua-t-il d'un ton inspiré. Vous êtes madame Hennequin; votre mari est en prison, sous le coup d'une accusation capitale. Je remplis près de vous une mission de la divine Providence. »

Touchée de ces graves paroles, je le pris immédiatement pour mon directeur spirituel. Il m'a consolée, et m'a promis, au nom du Seigneur, que tu finiras en bon chrétien, si la justice te frappait sans pitié. Dès que j'ai su ta condamnation, je l'en ai informé, et il s'est empressé d'accourir à Rouen... C'est à lui que nous devons cette entrevue.

— Il a donc du crédit ?

— Il est homme à faire des miracles, répondit la jeune femme avec une merveilleuse conviction.

— Alors, que n'a-t-il intercédé pour moi ?

— Je l'ai supplié de le faire. Mais il m'a constamment répliqué que ce serait inutile, car ta grâce n'entre pas dans les vues de Dieu, et la terrible épreuve qu'il nous impose assurera notre salut à tous les deux.

Le procureur se tut. Son visage exprimait clairement l'incrédulité ; mais il se garda de témoigner tout haut ce qu'il pensait de cette doctrine mystique, pour ne point désoler sa femme davantage. Evidemment cet homme puisait, non dans la foi, mais dans la vigueur d'une nature énergique, son intrépidité en face du supplice.

— Mon ami, reprit M^{me} Hennequin, notre séparation ne sera pas longue, j'en ai la certitude.

— Tu es jeune, ma bonne Catherine... Tu vivras de nombreuses années... Qui sait si l'avenir ne te réserve pas les joies d'une nouvelle famille ?

— Jamais ! jamais ! s'écria-t-elle avec vivacité. N'ayant pas d'enfant, j'ai fait vœu de ne point convoler à de secondes noces, d'être à Dieu tout entière. Cette enveloppe de chair, qui me retient captive ici-bas, je l'userai promptement à force de pénitences, afin de te repoinde plus vite au ciel.

Le procureur ne tenta pas de souffler sur cet enthousiasme fanatique, bien qu'il l'appréciât probablement à sa valeur, c'est-à-dire comme un feu de paille, dont la flamme s'évanouirait bientôt.

La demi-heure s'écoulait, et il avertit la jeune femme. Elle l'enlaça dans ses bras avec frénésie, gémissant et sanglotant. Le condamné lui-même, si ferme jusque-là, s'attendrit et versa quelques larmes.

Enfin les archers rentrèrent. Ils durent détacher M^{me} Hennequin du cou de son mari et l'entraîner hors de la salle.

Quand elle eut disparu, le prisonnier murmura :

— Pauvre Catherine ! Toujours légère et frivole... Voilà déjà les prêtres qui l'ensorcellent. Où la mèneront-ils ?... Mais n'ai-je pas été aussi fou qu'elle, en cédant à tous ces caprices ? Il est vrai que c'était l'unique moyen d'enchaîner son amour... Seulement, cela m'a conduit à la potence.

L'EXÉCUTION

Nicolas Hennequin en était là de ses réflexions lorsque la porte se rouvrit. Un prêtre entra, âgé d'une soixantaine d'années, grand, sec, la tête et la barbe blanches, la figure austère et le regard impérieux.

S'étant approché du condamné, il s'inclina devant lui en disant :

— C'est un ami, qui vient vous offrir tout ce que Dieu a mis dans son cœur de dévouement pour les âmes.

— Monsieur l'abbé David, sans doute ?

— Lui-même, oui, monsieur. M^{me} Hennequin, votre sainte compagne, a dû vous annoncer ma visite ?

— En effet, répliqua le procureur qui examinait attentivement le vieillard.

Soudain, celui-ci s'écria :

— Comment ! vous êtes enchaîné sur ce banc ?

Hennequin haussa les épaules :

— Une galanterie de mes aimables gardiens, fit-il avec

amertume. Pour eux, je ne suis qu'une bête fauve, capable d'étrangler mes visiteurs.

— Ceci est excessif, reprit le prêtre.

En même temps, il se pencha et détacha la chaîne.

Le prisonnier, qui souffrait beaucoup de la position pénible qu'on lui avait imposée, se montra sensible au procédé de l'abbé David.

— Monsieur, dit-il, je vous remercie.

Le vieillard s'assit près de lui.

— J'ose espérer, monsieur, ajouta-t-il, que vous ne refuserez pas mon ministère comme vous l'avez fait à l'égard de plusieurs de mes confrères, qu'on vous avait proposés ces jours-ci.

— Non, je ne refuse pas. J'ai promis à ma femme d'accepter votre assistance.

— Le Seigneur soit béni ! Vous ne donnerez pas à cette ville le scandale de mourir en répruvé.

— Soit !... L'Eglise sera satisfaite quoique j'aie à me plaindre gravement de quelques-uns de ses ministres, notamment du curé Picart.

— On vous aura induit en erreur sur son compte.

— Je ne le pense pas, répliqua le procureur. Je le soupçonne fort d'avoir excité contre moi les capucins et les visitandines, à qui j'avais fait tort en certaines affaires, et dont les poursuites sont la principale cause de ma condamnation. En tout cas, le curé Picart aurait pu me sauver du gibet, s'il l'avait voulu. Mon avocat l'a conjuré d'agir; mais ce prêtre a été inexorable.

— Vous devez vous tromper, déclara le vieillard, M. Picart n'a aucun motif de haine contre vous.

— Assurément, je ne lui ai jamais fait de mal. Cependant

je suppose qu'il n'a pas été fâché de se débarrasser de moi.

— Pourquoi cela ?

— Eh ! tout simplement parce que je le gênais. Le curé Picart est un coureur de femmes. Il a vu la mienne à Louviers, l'an passé, durant le séjour que nous avons fait, elle et moi, dans notre propriété voisine de cette ville. Dès le lendemain, il s'est présenté chez moi. Mais je l'ai fait éconduire. Depuis, je l'ai surpris cinq ou six fois à rôder autour de notre maison. Ne pouvant atteindre son but, il s'est vengé.

— Vous exagérez, monsieur Hennequin, permettez-moi de vous le dire. M. Picart n'a pas l'âme si noire.

Le procureur regarda le prêtre en fronçant le sourcil, et demanda brusquement :

— Ah ça ! est-ce que vous seriez son ami ?

— Non, en vérité, répliqua David en dissimulant un peu d'embarras.

— Mais vous le connaissez ?

— Comme je connais quantité de prêtres du diocèse.

— Eh bien, reprit le condamné d'une voix âpre, je vous dis que le curé Picart est un mauvais drôle. Je me suis renseigné à son égard. S'il n'a point intercédé pour moi, c'est qu'il se flatte, quand je serai mort, de voler ma femme, ne l'ayant pu de mon vivant.

— M^{me} Hennequin est un personne trop vertueuse pour se prêter à une telle entreprise... Et puis, elle vous aimait bien.

Le prisonnier ricana :

— Oui, elle m'aimait, fit-il, autant que sa nature le comporte. Mais ma pauvre Catherine n'a pas la tête solide. Un prêtre comme Picart lui fera accroire tout ce qu'il voudra,

s'il parvient à se glisser dans son intimité. Si j'ai consenti à vous recevoir, monsieur, c'est surtout parce que je me fie à votre âge, à votre honnêteté; pour la préserver du péril. Elle prétend avoir fait vœu de se consacrer à Dieu.

— Elle l'a fait d'après mes avis.

— Je préférerais qu'elle se remariât : ce serait plus sûr, déclara Hennequin d'un air sombre.

— Il ne nous appartient pas d'entraver le vouloir du Seigneur, répliqua David avec onction. Mais je m'engage à veiller soigneusement sur votre pieuse compagne, à la conduire dans une voie où elle ne rencontrera pas les écueils que vous redoutez. J'ai quelque expérience ; de plus, j'ai longuement étudié les choses de la haute spiritualité. Grâce aux lumières que l'Esprit-Saint m'a départies, je sais d'infailibles moyens pour triompher des tentations de la chair.

*
**

Le procureur garda le silence. Il semblait goûter médiocrement ce langage ascétique. Mais réduit à l'impuissance et en face du gibet, il renonça à continuer cette discussion oiseuse.

Il y eut une pause assez longue, pendant laquelle l'image du supplice imminent se présenta, sans doute, plus vivement à son esprit, car il devint livide tout à coup, et des tiraillements convulsifs agitèrent ses membres.

Enfin, le vieillard reprit :

— Maintenant, monsieur, écartons ces préoccupations terrestres, et ne songeons plus qu'aux intérêts de votre âme.

— A votre aise, monsieur. Remplissez donc votre ministère.

— Je suis prêt. J'attends que vous vous soyez agenouillé.

— M'agenouiller ! fit le prisonnier en redressant la tête. Regardez donc en quel état ils m'ont mis et comme il m'ont enchaîné. Mes poignets sont meurtris par les fers, j'endure une torture intolérable, et j'ai besoin de ménager mes dernières forces pour ne point faiblir tout à l'heure, en marchant au gibet. Si mon pas chancelait, la foule stupide crierait que je meurs lâchement.

Le prêtre n'insista pas, et se contenta de dire :

— Alors, commencez votre confession.

— A quoi bon ? mon procès ne vous a-t-il pas révélé suffisamment ce dont je suis coupable ?

— Encore faut-il que vous témoigniez votre repentir. Ainsi fit le bon larron, et Jésus-Christ lui pardonna. Je vous absoudrai de même, mais à cette condition seulement.

Nicolas Hennequin ne parut pas charmé de la comparaison. Il ajouta d'une voix rauque :

— Si Jésus-Christ a pardonné, les gens d'Eglise, ses ministres ou ses disciples ne me pardonnent pas de leur avoir dérobé quelques parcelles de leur superflu. Ils n'imitent guère la miséricorde de leur maître.

— Toucher aux biens ou aux personnes ecclésiastiques, c'est un sacrilège, déclara sévèrement David. Il n'y a pas de crime supérieur à celui-là. Etant jurisconsulte, vous ne pouvez l'ignorer.

— Cette jurisprudence-là, ce sont les clercs qui l'ont inventée, riposta le condamné. Si je m'étais contenté de nuire à un bon bourgeois, j'en aurais été quitte pour quelques années de prison. Si j'avais volé de misérables rustres, tout ou

plus m'eût-on adressé une réprimande. Et vous appelez cela de la justice ?

Le vieillard, mécontent, s'écria :

— Vous parlez en impie, monsieur, et vous vous damnez. Vous devez respecter l'ordre institué par Dieu.

— Si du moins je comprenais ! murmura le procureur.

— La religion nous commande de soumettre notre raison à la loi du mystère. Saint Augustin, cette haute intelligence, n'a-t-il pas dit : Je crois parce que c'est absurde ?

— Absurde, en effet, et cruellement absurde ! mâchonna Hennequin.

Le vieillard se méprit sur le sens de la douloureuse réflexion du condamné, et il reprit d'un ton plus doux :

— Ainsi vous l'admettez et vous croyez ?

— Certes, si je crois ! Mais c'est d'une évidence éblouissante.

— Très bien, très bien. En confessant cette auguste vérité, vous me prouvez que la grâce divine opère en vous. Désormais, j'ai le droit de vous absoudre, sans vous fatiguer davantage.

Le vieux prêtre, craignant probablement quelque retour offensif, quelques chicanes encore de la part du procureur, se hâta d'étendre la main droite sur sa tête et de marmotter deux ou trois phrases latines. Moyennant ses mômeries, ce singulier pénitent était sensé purifié de tout péché.

Nicolas Hennequin ne regimba plus. Il s'affaissa sur le banc, ferma les yeux et murmura :

— Monsieur, à présent que ma conscience est en règle, je vous suraai gré de prier pour moi, pendant que je me recueillerai pour m'unir à vous.

— Volontiers, volontiers, fit l'abbé David en se levant. Je suis bien heureux des bons sentiments que vous manifestez. Lorsque vous désirerez que je vous suggère des pensées édifiantes ou oraisons jaculatoires, vous n'aurez qu'à me faire signe.

— Oh ! vous aurez tout le temps pour cela durant le trajet !... En ce moment il me sera plus profitable que vous causiez tout seul avec Dieu de mes affaires.

*
**

Le prêtre ne s'aperçut pas que le procureur se moquait de lui et de son ministère, en dépit des approches du supplice. Il ne soupçonna pas davantage que le condamné n'avait qu'un but, se délivrer de ses fastidieuses homélies. S'il regrettait de mourir, il ne s'effrayait pas à l'idée d'un autre monde, n'y ayant aucune foi ou le concevant peut-être autrement que les bigots de l'époque.

David alla se prosterner devant le crucifix, et se mit à bourdonner des prières. Au fond, il enrageait de la façon assez leste avec laquelle le procureur traitait les sacrements et accueillait ses dévotes exhortations. Mais il avait trop peur de manquer la conversion de ce criminel distingué, pour risquer le moindre reproche.

Une heure plus tard, les archers vinrent extraire le condamné de la prison pour le mener au lieu de l'exécution. Le cortège se forma dans la cour du sombre édifice, et défila bientôt en grande pompe, à travers la foule qui se pressait au dehors.

Tuer un homme, c'était une solennité fréquente en ce siècle

religieux, à laquelle, les gens du « meilleur monde », mâles et femelles, prenaient autant de plaisir que la populace ignorante, mais formée par les prêtres à la morale catholique.

Au bout de dix minutes, on déboucha sur la place du Vieux-Marché, où se dressait le gibet, au-dessus d'un océan de têtes.

Toutes les fenêtres des maisons environnantes étaient garnies de curieux, parmi lesquelles on remarquait nombre de belles dames en toilette élégante, causant, riant et même fôlatrant entre elles ou avec de galants cavaliers. Il y avait aussi des prêtres et des moines.

Beaucoup avaient connu ce bourgeois, ce procureur qu'on allait pendre pour avoir fait tort aux gens d'Eglise. D'aucuns, principalement parmi les frocards, se plaignaient que le supplice fût trop doux. A leur gré, on aurait dû le rouer vif, après l'avoir soumis à la question ordinaire et extraordinaire. S'approprier quelques miettes tombées de la table somptueuse de la cléricaille, c'était un crime inexpiable. La justice du roi avait prévarié en condamnant le coupable seulement à la corde.

Nicolas Hennequin s'avavançait très pâle, mais avec une contenance ferme, presque altière, entre les archers. L'abbé David l'accompagnait, un crucifix à la main, et récitant les prières des agonisants.

L'homme qui avait tenté par l'astuce et par la fraude de monter au premier rang, se montrait beau joueur après avoir perdu la partie, cependant, parfois, ses traits se crispaient, un spasme douloureux l'étreignait à la gorge, sa bouche se tordait dans une sorte de convulsion. Malgré l'orgueilleuse impassibilité qu'il affectait, son cœur saignait de voir sombrer dans l'ignominie ses rêves grandioses, et aussi de laisser une femme superbe, savante autant que les plus nobles dames dans

l'art d'assaisonner le plaisir, et qui deviendrait peut-être la proie de quelque prêtre, car il n'avait pas réussi à la guérir de la superstition.

Il n'était pas loin du gibet, quand il tressaillit soudain. A un balcon de second étage, il avait aperçu un ecclésiastique de son âge, au teint fleuri, à l'œil lubrique, à la lèvre lippue, à la bedaine rebondie, qui le contemplait d'un air narquois, en échangeant de gais propos avec un autre abbé, car le rire ouvrait largement sa bouche.

Le procureur avait reconnu dans ce personnage Mathurin Picart, le curé du Mesnil-Jourdain, pour lequel il avait manifesté une si vive répugnance et un si profond ressentiment. Il s'arrêta, le regard chargé d'éclairs et la rage au cœur. Mais les archers l'entraînèrent et le poussèrent devant la potence.

La foule était bruyante, impitoyable. La plupart accablaient de huées et de sarcasmes ce légiste pris la main dans le sac. Des interpellations féroces se croisaient sur la place. Les mains mignonnes des femmes applaudissaient comme au théâtre. Les moines crasseux maudissaient celui qui avait osé attenter à la propriété sacro-sainte des élus du Seigneur.

Les archers et la maréchaussée formaient un carré autour du gibet. On sonna de la trompe pour obtenir le silence, et un greffier lut la sentence lentement et d'une voix nasillard.

Cette formalité terminée, l'abbé David dit au condamné :

— Fléchissez le genou, mon fils, que je vous donne une dernière absolution.

— Ne prenez pas cette peine, monsieur, murmura Hennequin. L'absolution que j'ai reçue à la prison suffit amplement.

Le vieillard insista. Mais le procureur répliqua en jetant un coup d'œil méprisant sur la multitude houleuse :

— C'est inutile, vous dis-je. Toute cette canaille titrée ou tonsurée qui occupe-là-bas, les bonnes places, croirait que j'ai peur. Abrégeons, s'il vous plaît.

Le prêtre n'insista pas. Il se contenta de présenter le crucifix aux baisers du patient, avec cette recommandation suprême :

— Confiez-vous, monsieur, en la miséricorde de celui qui a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sauver votre âme.

Le procureur effleura de ses lèvres le crucifix, en balbutiant avec impatience :

— J'aurais préféré qu'il s'occupât un peu plus du corps... quant à l'âme, on a toujours le temps de la tirer d'affaire, supposé qu'elle existe.

Si le vieux prêtre entendit ces paroles d'un orthodoxie douteuse, il n'en fit pas semblant. Il recula de quelques pas, et le bourreau, un gentilhomme rompu au métier, s'empara du condamné.

Monsieur de Rouen, ainsi l'appelait-on, était vêtu de noir et portait l'épée, comme il convenait à son rang dans la hiérarchie sociale. Il fit monter le procureur sur l'escabeau placé au pied de la potence, et lui ajusta la corde au cou en un tour de main.

Ayant ordonné à ses aides d'être attentifs, il s'élança sur l'échelle dressée en arrière, et cria :

— Enlevez !

Les aides retirèrent brusquement l'escabeau. Le corps du condamné se balança dans le vide.

Aussitôt l'exécuteur, allongeant ses bras robustes, appuya de toutes ses forces sur les épaules du supplicé, qui s'agita

quelques secondes, puis demeura immobile, la face hideuse, les yeux démesurément ouverts et la langue pendante.

Selon l'usage, le cadavre devait rester suspendu au gibet jusqu'au coucher du soleil, pour être enfoui ensuite en terre infâme.

L'abbé David n'avait plus rien à faire là. Grâce à lui le procureur n'avait point causé de scandale. Quoique sa fin laissât à désirer sous le rapport de l'édification chrétienne, les apparences étaient sauvées.

Le vieux prêtre s'éloigna donc en toute hâte.

III

COMMENT DAVID CONSOLE LA VEUVE

L'abbé se dirigea vers le quai, et entra dans un petit hôtel en homme familier avec l'endroit.

Il se sentait l'estomac creux, ayant beaucoup peiné à la prison, où Hennequin l'avait obligé à prier longuement à genoux, sans daigner le distraire par un bout de conservation. Il s'était fatigué encore à marmotter du latin durant le terrible parcours, et il avait dû subir sans souffler, au pied de la potence, les insanités du mécréant. Il avait donc un appétit d'enfer.

Le patron accourut à sa rencontre avec de grandes démonstrations. C'était une vraie bénédiction pour sa maison d'héberger un si saint homme.

Il conduisit le vieillard à une petite salle réservée, au premier, et redescendit à la cuisine, commander un repas succulent.

Une demi-heure plus tard, une poularde, flanquée d'autres fines victuailles, fumait sur la table. Avec cela, deux bouteilles vénérables de bordeaux.

L'hôtelier, qui avait voulu servir lui-même le pieux personnage, allait se retirer, quand un autre ecclésiastique fit irruption dans la pièce et saisit les mains du vieillard en s'écriant :

— Eh quoi ! vous ne m'avez pas attendu, cher monsieur David ?

— Ah ça ! d'où sortez-vous donc, curé Picart ? demanda l'autre tout étonné. Je vous croyais dans votre paroisse, au Mesnil-Jourdain.

— Comment ! vous ne m'avez pas vu. J'assistais à la cérémonie, du balcon de l'archidiacre Lignorelles.

Et s'adressant au patron, le curé Picart ajouta :

— Vite un second couvert. Je meurs de faim, et de soif encore plus.

L'hôtelier s'empressa d'obéir.

Mathurin Picart s'assit en face de David.

— Eh bien ! reprit-il, j'espère que voilà de bonne besogne. Mais comme il dressait la crête, jusque sous la potence, notre diable de procureur. C'est égal, il n'y avait que vous, pour accomplir ce miracle d'amener pareil impie à résipiscence. L'archidiacre me l'a répété plusieurs fois, et tel est l'avis de toutes les personnes bien pensantes avec qui j'ai pu causer.

— Ça n'a pas été sans mal, répliqua David, très flatté de ces compliments... Heureusement, M^{me} Catherine m'avait préparé les voies. Pendant son entrevue avec le condamné, je l'attendais dans une pièce voisine, à la prison, avec son amie M^{me} Gaugain. Lorsqu'elle nous rejoignit, tout éplorée, elle m'annonça que son mari consentait à me recevoir. Je me rendis immédiatement auprès de lui. Mais je constatai bientôt qu'il avait cédé par complaisance pour sa femme, et non par sentiment religieux. Il me fallut donc user de beaucoup de prudence pour ne point le choquer. J'ajoute qu'il était toujours très monté contre vous.



Ne prenez pas cette peine, murmura Hennequin
(page 27)

— Enfin, le voilà guéri pour jamais de sa jalousie, dit le curé du Mesnil-Jourdain avec un gros rire. Sans compter qu'il vous a fourni le moyen de consoler grandement M^{me} Catherine, à qui vous pourrez assurer qu'il s'est converti.

Picart s'interrompt. L'hôtelier apportait le second couvert et un supplément de mets, avec deux autres bouteilles.

Lorsqu'il se fut éloigné discrètement, le curé du Mesnil-Jourdain poursuivit, la bouche pleine :

— M^{me} Catherine reste à Rouen ?

— Non. Je lui ai conseillé de partir immédiatement pour Louviers, avec son amie et sa femme de service. Dans sa position, la solitude lui convient, et elle la trouvera, complète, dans sa propriété, aux portes de la ville.

— Vous ne l'y abandonnez pas à elle-même, j'imagine ?

— Oh ! que nenni ! Ce soir je serai auprès d'elle.

— A la bonne heure. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

— Soyez tranquille : ça marchera comme sur des roulettes. Avant huit jours, notre couvent sera fondé dans ce petit domaine de Louviers.

— Et vous en serez le directeur, mon cher monsieur David. Là, vous coulerez en paix vos dernières années. Votre livre, le *Fouet des paillards*, avait irrité les moines et compromis votre avenir. Cette création vous procurera un revenu certain avec l'indépendance.

— A la condition pourtant que vous agirez pour enrichir le nouveau couvent. Les biens de M^{me} Hennequin, diminués par les grosses amendes que la justice a infligées à son mari, ne nous mèneraient pas bien loin.

— Je ne manquerai point à mes engagements, déclara Picart. Toute l'influence dont je dispose est à votre service.

— D'ailleurs, continua David, vous travaillerez pour vous-même. Vous êtes jeune encore, et je vieillis. Vous hériterez après moi de ce couvent, qui sera promptement florissant, si vous déployez tous vos moyens... Et puis, vous y aurez vos entrées libres, luxurieux que vous êtes.

— Oui bien ! Mais je ne goûterais pas énormément les caresses du *Fouet des Paillards*, observa d'un ton jovial le curé du Mesnil-Jourdain.

— Ne vous tourmentez pas à ce sujet, mon cher confrère. J'ai pour principe de faire mourir le péché par le péché, pour mieux rentrer en innocence (1). Comprenez-vous ?

— Il me semble comprendre. Tout dépend de l'application.

— Oh ! l'application sera neuve, très neuve... Vous en serez émerveillé, je ne vous dis que ça.

— Je m'en rapporte à vous, mon vénérable ami... Pourvu que vous me reconciliez avec Mme Catherine, je serai content.

— Je le ferai, je vous le garantis... Seulement ayez patience... Avec une direction sérieuse, elle se dépouillera vite des préjugés vulgaires. Je lui enseignerai l'anéantissement de la personne et la mort de la volonté (2). Elle apprendra que les dévoués, immolés en eux et anéantis, n'existent plus qu'en Dieu. *Dès lors, ils ne peuvent mal faire* (3). La partie supérieure est tellement divine, qu'elle ne sait plus ce que fait l'autre.

A ce langage, sans doute très clair pour lui, et dont la suite de ce travail expliquera la portée, Mathurin Picart, la

1. *Histoire de Madeleine Bavent*.

2. *Les Délices spirituelles* : Desmarets de Saint-Sorlin.

3. *Idem*.

figure épanouie. l'œil brillant. lampa coup sur coup deux verres de vin.

— Mon cher monsieur David, dit-il ensuite avec une effusion attendrie, je suis sûr maintenant que votre couvent sera une maison modèle.

— On y pratiquera du moins le renoncement comme on ne le pratique nulle part ailleurs, affirma le vieillard avec un sourire étrange.

— Aussi, à peine serez-vous installés et autorisés par l'administration ecclésiastique, je me mettrai en campagne avec toute l'ardeur dont je suis capable. Avec les relations que je possède à Louviers, à Rouen, dans la province entière, je ferai venir l'eau à flots à notre moulin.

Les deux prêtres achevèrent leur copieux et délicat repas en devisant de leur projet commun. Ils se séparèrent, pleins de confiance l'un dans l'autre, à cause de la sainte amitié qui les unissait.

Le curé Picart, qui avait affaire à Rouen pour deux jours encore, se chargea, sur la prière du vieillard, de procurer secrètement au cadavre de Nicolas Hennequin une sépulture en terre consacrée. Ce serait un adoucissement notable à la douleur de Mme Catherine.

L'abbé David ayant loué une carriole, attelée d'un vigoureux cheval, prit la route de Louviers, où sa belle pénitente l'avait précédé de quelques heures.

A la tombée de la nuit, le vieux prêtre descendit devant la grille d'une petite maison, sise au milieu des bois, à un kilomètre de Louviers.

Introduit par le jardinier, il fut reçu dans une modeste pièce du rez-de-chaussée par une femme de trente-cinq ans, fraîche encore, vive et grassouillette, qui n'était autre que

Mme Simonne Gaugain, une veuve très dévote, l'amie intime de Mme Hennequin, et l'une des plus anciennes pénitentes de David.

— Je vous attendais avec impatience, lui dit-elle avec une douce familiarité.

— Où est Mme Hennequin ?

— Dans sa chambre, où elle pleure et sanglote, dans un état à faire pitié. Voulez-vous la voir tout de suite ?

Le couvert était mis. Le vieillard hésita avant de répondre. Puis, s'asseyant brusquement devant la table :

— Simonne, fit-il, qu'on me serve d'abord. Je suis épuisé par les émotions et les fatigues de cette terrible journée.

Mme Gaugain, empressée de le satisfaire, allait se diriger vers la porte. David la retint en saisissant ses deux mains potelées :

— Eh mais ! ma fille, murmura-t-il, nous oublions, il me semble, la moitié de nos devoirs.

Elle se pencha gracieusement et lui tendit ses lèvres rouges, sur lesquelles le vieux prêtre appuya longuement les siennes. Après quoi, il la renvoya en disant :

— Va, maintenant, et dépêche-toi.

Mme Gaugain quitta la salle avec un sourire espiègle et courut à l'office.

Quand l'abbé David fut convenablement restauré, il monta chez Mme Hennequin. Il entra en silence, d'un air grave et composé, referma la porte et s'arrêta au milieu de la pièce, meublée avec élégance.

La veuve du procureur, encore vêtue du costume qu'elle portait lors de la visite matinale au condamné, était affaissée, les cheveux épars, sur son prie-Dieu, devant un christ d'ivoire. Sur une tablette, à côté de son livre d'heures, on

voyait une discipline armée de nœuds et un cilice.

A l'apparition du prêtre, elle tenta de se relever, mais retomba, presque défaillante, à demie accroupie sur ses talons, et incapable de proférer un mot.

David s'élança jusqu'aupès d'elle, et lui dit d'une voix austère :

— Il s'est réconcilié avec Dieu, il a fait une bonne mort.

Mme Hennequin poussa un faible cri et se voila le visage de ses mains tremblantes.

— Ma fille, reprit le vieillard avec le même accent, votre devoir, désormais, est de travailler à soulager son âme, détendue pour un temps au lieu des expiations. Il ne tient qu'à vous d'abrèger ses souffrances et d'avancer l'heure où il jouira des délices du paradis.

— J'ai commencé déjà, monsieur David, balbutia la jeune femme d'une voix entrecoupée. J'ai jeûné toute la journée, j'ai prié, j'ai châtié mon corps.

Et elle indiquait du geste la discipline.

Le prêtre saisit l'instrument de pénitence, et ajouta :

— Ceci, manié par des mains mignonnes comme les vôtres, n'est qu'un pur badinage.

— Oh ! croyez-le bien, je ne me suis point épargnée, murmura Catherine : je me sens les épaules tout endolories.

— Illusion, ma fille, pure illusion, poursuivit-il sévèrement.

En même temps, d'un mouvement rapide, il arracha en partie le corsage de la jeune veuve et mit ses épaules à nu.

La discipline n'avait pas laissé de trace.

— J'en étais sûr, dit-il.

Mais Mme Hennequin, rougissante et confuse, lui adressa un regard suppliant.

— De grâce, implora-t-elle en essayant de rajuster le haut de sa robe, de grâce, pas ainsi, monsieur David !

— Et pourquoi donc ?

— Parce que c'est indécent.

— Indécent, avez-vous dit ? s'écria le vieillard avec indignation. Ignorez-vous donc que la préface de la perfection chrétienne, c'est le mépris du corps et l'indifférence à la chair ? Jésus l'a tellement méprisée, qu'il l'a exposée nue à la flagellation, et laissé voir à tous (1). Est-ce que vous prétendriez en remonter à Jésus, notre Maître, et faire mieux que lui ?

— Non, je ne prétends pas cela.

— Alors, pourquoi ces résistances ?

Mme Hennequin se tut. Elle avait confiance en la science spirituelle et dans la vertu de cet homme à la figure inspirée. La doctrine qu'il lui enseignait la frappa précisément par son étrangeté. Il était *adamite*, prêchait la nudité qu'Adam eut dans son innocence (2). Il appartenait à cette secte des illuminés ou *quiétistes*, née en Espagne. Elle avait envahi la France, où, dans certaines provinces, au commencement du dix-septième siècle, elle ne comptait pas moins de soixante mille professeurs. Par eux, elle distillait ses poisons, une effroyable corruption dans le monde des femmes, surtout dans les couvents. Là, on pratiquait le culte de la chair sous toutes ses formes, et spécialement comme à Lesbos ou à Sodome.

Mme Hennequin, dominée par son professeur, et obéissant aux instincts de sa voluptueuse nature, n'avait donc rien répondu.

1. Esprit de Bosroger, capucin, *La Piété affligée*, 1645.

1. *Histoire de Madeleine Bavent*, 1652. Michelet : *La Sorcière*.

David, la jugeant convaincue, ajouta :

— Souvenez-vous, ma fille, qu'à chaque degré que vous monterez dans l'échelle de la perfection, correspondra pour votre mari une diminution de peine.

— Monsieur, dirigez-moi, fit-elle ; je m'abandonne à vous.

— Sans discuter les épreuves auxquelles je croirai devoir vous soumettre ?

— Oui, sans discuter.

Elle s'était accoudée sur son prie-Dieu, frémissante, et comme dans l'attente de l'inconnu.

David reprit :

— Quand je parle d'épreuves, je m'exprime mal. Si vous entrez docilement dans la voie sainte où je vous guiderai par la main, vous ne tarderez pas à être consolée.

— Je le veux, monsieur. J'ai tant besoin de consolation.

— Bien plus, vous goûterez des jouissances telles que vous ne sauriez l'imaginer, et vous serez affranchie de toute tentation de la chair.

— Je suis prête, déclara la jeune femme. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. J'ai foi en vous comme j'ai foi en Dieu.

— Du reste, poursuivit-il en touchant du doigt le sein palpitant de Catherine, j'agirai envers vous comme agissait le prêtre Conrad avec sainte Elisabeth de Hongrie, sa pénitente ; il la flagellait lui-même, toute nue (1). Beaucoup d'autres saintes femmes ont grandi dans la vertu par les mêmes moyens.

1. Montalembert : *Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie*.

Mme Hennequin frissonna, mais comprima les dernières révoltes de sa pudeur.

— Etes-vous toujours prête ? interrogea David.

— Je le suis, balbutia Catherine.

Le vieux prêtre constata sur-le-champ qu'il avait triomphé des scrupules de cette femme. Il la traita comme Conrad avait jadis traité Elisabeth de Hongrie, la duchesse de Thuringe.

Cet exercice de haute spiritualité terminé, il ordonna à Mme Hennequin de s'asseoir sur un canapé, prit place à ses côtés, froid et impassible, tandis que la malheureuse se tordait dans sa honte.

— A présent, ma fille, dit-il, occupons-nous de l'avenir. Dieu m'a révélé qu'il vous choisit pour fonder un nouveau couvent, que nous placerons sous l'invocation de saint François. Il aura pour siège cette humble maison, où vous venez d'apprendre comment il faut mépriser la chair. Vous achèverez ainsi le salut de votre mari.

— Ah ! je n'ai plus d'autre souci en ce monde, soupira la jeune femme.

— Vous serez la supérieure, la mère d'une famille de vierges, que Dieu, j'en ai l'assurance, bénira entre toutes et comblera même de biens temporels. Déjà un ecclésiastique plein de zèle et en crédit s'est engagé à nous seconder activement.

— Quel est ce prêtre ? interrogea Mme Hennequin.

David la regarda avec quelque hésitation.

— Ma fille, dit-il avec un accent affectueux, je vous ai engendrée aujourd'hui à la vie spirituelle, dont j'ai commencé à vous dévoiler les mystères. Nous ne devons plus faire qu'un cœur et qu'une âme. De même que je lis dans votre pensée,

je veux que vous lisiez dans la mienne, si vous avez réellement une confiance absolue en moi.

— Je l'ai, cette confiance, monsieur David, je vous le jure, affirma Catherine, dont la curiosité s'aiguissait à mesure que se prolongeait l'entretien.

— Eh bien, sachez-le : vous avez mal jugé le prêtre dont il s'agit, et dont je n'ai aucun motif de vous taire le nom.

— Je l'ai deviné, fit Mme Hennequin en frémissant : c'est le curé Picart.

— En effet, c'est lui. Qu'avez-vous à lui reprocher ?

— Il a tenté de me séduire ; il a refusé de sauver mon mari.

— D'abord, qu'entendez-vous en disant qu'il a tenté de vous séduire ?

— Mais, n'est-ce pas clair ?

— Appelez les choses par leur nom, et accoutumez-vous à ne point user de réticences.

— Il a essayé de me posséder... Depuis l'arrestation de mon mari, il s'est introduit deux fois chez moi, et la dernière il y a quinze jours, j'ai failli être sa victime.

— Vous raisonnez, ma fille, comme les profanes. Je suis persuadé que M. Picart avait uniquement l'intention de vous éprouver. Mais admettons qu'il se soit proposé d'avoir avec vous un commerce charnel, quel dommage en serait-il résulté pour votre âme ? Je vous le répète : la préface de la perfection chrétienne, c'est le mépris du corps et l'indifférence à la chair ; plus on outrage celle-ci plus l'humilité grandit en nous. D'autre part, en vertu de l'onction du chrême, la chair du prêtre est spiritualisée, et même divinisée. A son contact, la femme se sanctifie. La Vierge ne se défia pas de Gabriel,

mais obéit et conçut (1). Or, le prêtre est plus qu'un ange, et vous êtes moindre que la Vierge.

La jeune femme, étonnée, sentit la force de l'argument. Mais, revenant au second grief, elle reprit :

— Si M. le curé Picart n'a pas fait mal à mon égard, il a manqué de charité chrétienne envers mon mari. Il ne dépendait que de lui de l'arracher à la mort.

— Ici encore vous vous trompez, ma chère fille, M. Picart n'aurait rien pu obtenir en faveur de M. Hennequin. On ne pardonne jamais à qui touche aux biens de l'Eglise, car c'est un affreux sacrilège. D'ailleurs, la Providence a fait une grâce insigne à votre mari en le retirant ainsi de ce monde. S'il eût vécu, il se serait damné infailliblement.

— Soit ! fit Mme Hennequin avec résignation. Cependant, je n'aimerai guère que M. le curé de Mesnil-Jourdain fréquentât notre couvent.

— Soyez tranquille : je réponds qu'il ne vous violentera pas. Du reste, une fois notre communauté fondée, je ne vous quitterai plus, puisque j'en serai le directeur. Ensuite, quand votre éducation monastique sera complète, vous ne redouterez plus les tentations.

Catherine s'apaisa. Le vieux prêtre l'avait fascinée en lui faisant entrevoir des horizons mystérieux et les étranges voluptés du cloître. Malgré la lassitude qui l'accablait et la faiblesse à laquelle l'avait réduite la privation de la nourriture, elle avait soif de l'entendre encore. Cette doctrine du « mépris du corps et de l'indifférence à la chair » lui causait de doux frissons, des impressions indéfinissables.

En ce moment, elle ne rougissait pas plus que l'Eve bibli-

1. Esprit de Bosroger : *La Piété affligée*. — Michelet : *La Sorcière*.

que, avant la feuille de figuier. Il lui paraissait même que son indifférence aux nudités de la chair l'avait rapprochée considérablement du monde spirituel.

*
**

Mais David fut discret, ce soir-là. Il se leva pour prendre congé de sa docile pénitente.

— Ne coucherez-vous pas chez moi, cette nuit ? demanda-t-elle.

— Volontiers.

— En ce cas, je vais vous faire préparer une chambre.

— Demeurez en paix, répliqua le prêtre. Mme Gaugain vous remplacera.

A ces mots, David s'inclina vers la jeune veuve, et la baisa comme il avait baisé Simonne, en arrivant.

En sentant sur les siennes ces lèvres livides et glacées d'un vieillard, Mme Hennequin n'éprouva aucune répulsion, loin de là : à ce contact, il lui sembla qu'un souffle divin passait dans tout son être et la sanctifiait.

David sortit, se félicitant de cette journée si bien remplie. Ayant rejoint Mme Gaugain, il lui dit :

— Votre amie est initiée. Tout à l'heure, quand vous m'aurez conduit à ma chambre, vous irez auprès d'elle, vous lui ferze faire un bon repas. Vous pourrez causer à cœur ouvert et agir librement avec elle. Insistez sur ceci : « Que les dévoués, immolés en eux et anéantis, n'existent plus qu'en Dieu et ne peuvent mal faire. »

Le lendemain, à son réveil, le vieux prêtre reçut la visite des deux amies qui paraissaient enchantées l'une de l'autre. Mme Hennequin était encore un peu pâle, mais la langueur de son regard et l'expression ravissante de sa physionomie témoignaient qu'une profonde transformation s'était opérée en elle.

La jeune veuve pressa avec effusion les mains amaigries du vieillard, le remerciant de tout le bien qu'il lui avait fait. Nulle gêne, nul embarras maintenant, et nulle fausse honte. Ces trois âmes battaient à l'unisson, liées indissolublement, prêtes à marcher ensemble aux lumières de la pure doctrine.

L'année suivante, le couvent était fondé sous la direction de David. Les religieuses étaient désignées par les lettres patentes : Hospitalière du Tiers Ordre de Saint-François, car elles recevaient des malades riches. Mme Hennequin, sous le nom de Catherine de la Croix était mère supérieure ; Mme Gaugain, sous celui de Françoise de la Croix, la mère vicaire ; la mère Elisabeth de la Nativité remplissait la charge de maîtresse des novices, et la mère Catherine de Sainte-Geneviève présidait à l'économat.

La doctrine intérieure de la maison était celle du vieux prêtre, l'illumination, que soixante mille professeurs prêchaient dans la province. Elle se résumait dans cette formule :

« Le corps ne peut souiller l'âme. Il faut, par le péché qui rend humble et guérit de l'orgueil, tuer le péché (1).

« Les religieuses imbues de ces leçons, les pratiquaient entre elles sans bruit et avec ferveur (2). »

Le curé Picart tenait fidèlement ses promesses, sollicitant partout legs et donations en faveur du couvent. La mère

1. *Histoire de Madeleine Bavent.*
2. Michelet : *La Sorcière.*

Catherine de la Croix l'accueillait avec plaisir. Mais, pour des raisons que nous expliquerons plus tard, la violente passion qu'il avait éprouvée pour Mme Hennequin s'était éteinte depuis que celle-ci était devenue la mère supérieure.

Chose non moins singulière, pas une des autres nonnes, quoique plusieurs fussent assez jolies, n'avait le don d'exciter ses convoitises. Mais il se rabattait sur les novices, avant qu'elles fussent parfaitement initiées. Ce frocard était délicat à sa façon.

IV

L'ATELIER DE MADAME VIGNORY

Pendant que le vieux David et le curé Picart déployaient tant de zèle pour la prospérité du couvent fondé par Mme Hennequin, une jeune fille, destinée à l'illustrer, entrait en apprentissage dans un pieux atelier de Rouen.

Madeline Bavent — c'était son nom, orpheline à neuf ans, avait été recueillie par son oncle Sadoc Planterose, le frère de sa mère, un honnête ouvrier drapier, déjà chargé de famille.

Madefeine était une gentille enfant, blonde et rose, rieuse, mutine, un peu capricieuse. Avec ses parents, elle fréquentait l'église des Cordeliers, religieux de Saint-François, comme les Capucins, laquelle était voisine de la maison où demeurait Sadoc Planterose.

Naturellement, l'enfant entendait beaucoup vanter le patron des frocards, ses amours séraphiques, ses tendresses infinies qui s'étendaient jusqu'aux bêtes, avec lesquelles, selon la légende, il conversait familièrement, appelant frère et sœur le loup et l'hirondelle.

On célébrait les folies de saint François comme autant de prodiges. Il avait reçu, racontait-on à Madeleine, les sacrés stigmates de la Passion. Le Christ lui-même lui avait percé les pieds, les mains, le flanc, en signe d'amour, et sa tête saignait comme si elle eût été couronnée d'épines.

Enfin, son cœur était incendié à tel point par les feux célestes, qu'il lui fallait souvent ouvrir sa tunique pour rafraîchir les ardeurs qui le dévoraient.

L'enfant avait une vive imagination. Ces contes insensés la frappaient extraordinairement. Bientôt elle ne rêva plus que miracles, anges et démons. Les histoires surnaturelles la transportèrent insensiblement hors du monde de la réalité. Elle finit par adorer saint François. Pour elle, il n'y avait que lui au paradis, et il l'intéressait bien plus que Dieu ou la Vierge.

Aussi Madeleine vénérât les Cordeliers, disciples de son saint favori. À ses yeux, ce n'étaient plus de simples mortels, mais des êtres surhumains, initiés à tous les secrets de l'autre monde. Elle frémissait de plaisir quand l'un d'eux daignait, en passant dans l'église, lui caresser la joue, et elle emportait du bonheur pour toute la journée.

*
**

Lorsqu'elle eut ses douze ans, l'oncè Sadoc Planterose décida de la mettre en apprentissage. N'ayant point de dot, il était nécessaire que Madeleine eût un état.

Donc, un matin, la tante, une brave femme qui aimait bien sa nièce, annonça à l'enfant qu'elle la mènerait chez



Il la traita comme Conrad avait jadis traité Elisabeth
de Hongrie

(page 40)

Mme Anne Vignory, lingère et couturière, qui avait une belle clientèle dans la ville.

— Je l'ai vue hier, ajouta-telle. L'atelier est très gai, bien que parfaitement tenu. En outre, il n'est pas éloigné de l'église de Saint-François.

— Quel bonheur ! dit Madeleine en battant des mains. Je pourrai donc aller prier souvent encore mon cher saint, celui qui me plaît le plus au paradis.

La tante sourit et ajouta :

— Certainement, que tu le pourras, ma mignonne. Je crois même que Mme Anne, une personne d'éminente piété, ne va pas à une autre église que celle-là, avec ses apprenties et ouvrières.

— Comme je vous remercie, ma tante !

— En outre, Mme Vignory a un directeur exprès pour sa maison, un religieux cordelier.

— Quoi ! un enfant de saint François ? fit Madeleine de plus en plus charmée. Mais je dois le connaître.

— Je le suppose, ma chérie. C'est le père Basile Bontemps.

— Justement celui que je trouve le plus beau et le plus saint, avec sa longue barbe grise et ses yeux de velours, s'écria Madeleine dans le ravissement.

— Petite folle ! murmura la tante d'un ton affectueux.

Le jour même, Mme Sadoc Planterose présenta sa nièce chez la lingère. Il y avait un an que le procureur Nicolas Hennequin avait été pendu sur la place du Vieux-Marché.

Mme Anne Vignory était une femme de quarante-cinq ans, veuve, comme la plupart des bigotes forcenées qui se livrent aux prêtres. De tout temps, même dès les premiers siècles, les clercs se sont rués sur elles avec fureur, soit pour accaparer leur héritage, soit à cause de leur expérience en matière érotique.

La lingère reçut la tante et Madeleine dans un cabinet meublé d'une table, de quelques chaises et d'un christ accroché à la muraille. La matrone, forte et plantureuse, avait le teint couleur de cire d'église, les yeux gris, le regard oblique, les lèvres charnues, la gorge débordante.

La veille, elle avait réglé les conditions de l'apprentissage avec Mme Planterose. L'enfant devait rester chez elle quatre ans, nourrie, blanchie, entretenue et logée dans la maison. Il était convenu qu'elle entrerait immédiatement.

Dame Vignory ayant examiné Madeleine d'un rapide coup d'œil, l'attira auprès d'elle, la câlina et dit à la tante :

— Comme elle est gentille. Je suis sûre que toutes nos demoiselles en raffoleront, et que le révérend père Basile, notre saint directeur, la traitera en privilégiée. Tu seras bien sage, ma belle, n'est-il pas vrai ?

— Je tâcherai, madame, murmura l'enfant.

— Elle a de la bonne volonté, déclara la tante, et je pense qu'il vous sera facile de la dresser.

— Avec l'aide de Dieu et de saint François, particulièrement, nous en ferons une excellente chrétienne, reprit dame Vignory, en levant les yeux au ciel.

— Et aussi, je l'espère, une bonne ouvrière, capable de gagner sa vie, ajouta Mme Planterose.

— Assurément. Mais Dieu et l'âme avant tout, fit la lingère.

La tante remit le trousseau de sa nièce, dont elle se sépara en promettant de la visiter de temps à autre. D'ailleurs, on se rencontrerait le dimanche, aux offices, à l'église des Cordeliers.

Une fois seule avec sa nouvelle apprentie, Mme Vignory la conduisit dans une petite cellule, garnie d'un lit, d'une chaise, d'un coffre et ornée d'un crucifix surmontant un bénitier.

— Voilà où tu coucheras, dit-elle à Madeleine, en déposant sur le coffret le paquet laissé par Mme Planterose.

Puis, en sortant, elle lui montra d'autres cellules, celles qu'occupaient les futures compagnes de l'enfant. Cela ressemblait au dortoir d'un couvent de nonnes.

Enfin, la lingère introduisit Madeleine dans l'atelier, une vaste pièce éclairée par quatre fenêtres ouvrant sur une cour intérieure. Il y avait là trois ouvrières, appliquées à coudre ou à repasser.

La plus âgée pouvait avoir vingt-cinq ans. C'était une grande fille brune, à l'air déluré, aux prunelles brillantes, au minois provocant. Sans être jolie, elle possédait certains appas qu'elle avait soin de faire valoir.

A l'apparition de la matrone avec Madeleine, tous les yeux se fixèrent sur celle-ci, l'inventoriant des pieds à la tête. Mme Vignory s'approcha de la grande ouvrière nommée Claudine Pigeon, et lui présenta l'enfant en disant :

— Voilà l'apprentie dont je vous ai parlé. Je n'ai pas besoin de vous recommander de la ménager, jusqu'à ce que le révérend père l'ait instruite et formée. Cet avis s'adresse également à ces demoiselles. Mais je vous charge spécialement de veiller à ce qu'on ne commette pas d'imprudences.

Claudine Pigeon promit d'être attentive.

— Je connais mon devoir, madame, ajouta-t-elle. Le lait aux enfants, comme dit le révérend père, et une nourriture plus substantielle aux estomacs éprouvés.

Madeleine écarquillait les yeux, ne comprenant rien à ce langage singulier.

Les trois autres ouvrières se regardèrent en souriant d'un air mystérieux. Bien qu'elles eussent seulement de dix-huit à vingt ans, leur figure fatiguée avait déjà perdu sa fraîcheur. Aucune, pourtant, ne manquait de gentillesse. Elles avaient toutes des poses abandonnées, presque lascives. On aurait cru qu'elles avaient participé, la nuit précédente, à quelque folle orgie.

Elles accueillirent Madeleine gracieusement. Pendant que Mme Vignory se retirait, Claudine Pigeon l'installa près d'elle, l'invitant seulement, pour ce premier jour, à examiner comment il fallait s'y prendre.

En ce moment, elle taillait une pièce de mousseline.

— Tu vois, mignonne, fit-elle, ceci, c'est pour guimpes de religieuses. Nous ne travaillons que pour l'Église.

**

Madeleine fut tout de suite à l'aise avec ses compagnes. Rien de plus édifiant que leur conversation, qui roulait uniquement sur des sujets pieux, sur les légendes mystiques, les miracles et les bons tours que les moines de saint François jouaient au Malin.

Le nom du père Basile revenait sans cesse sur leurs lèvres. Il en savait long ; un homme qui connaissait à fond les secrets de l'autre monde, et avec lequel on apprenait continuel-

lement quelque chose de nouveau. Aussi, comme on profitait sous sa direction, et comme ses pénitentes étaient heureuses avec lui.

Mais, quoique les hautes dames de Rouen assiégeassent son confessionnal, toutes ses préférences étaient pour la maison de Mme Vignory. On sentait bien que son cœur était là tout entier.

Claudine Pigeon paraissait moins enthousiaste que les autres, soit qu'elle fût blasée par l'habitude, soit pour d'autres motifs. Elle écoutait distraitement, se contentant de répondre par monosyllabes quand on l'interpellait.

A la fin, l'une des plus bavardes lui demanda :

— Est-ce que vous vous ennuyez ici, mademoiselle Claudine.

— Parce que vous ne causez pas.

— Je suis fatiguée.

L'autre partit d'un éclat de rire immodéré.

— Cependant, reprit la donzelle, une blonde à mine mali-

— Pourquoi cela ?

cieuse, vous n'avez pas fait de mauvais rêves la nuit dernière.

— Qu'en savez-vous ? riposta Claudine d'un ton bref.

— Moi, je n'en fais jamais que de délicieux... Quelles ravissantes parties !... Je vous plains, si vous n'y avez plus de goût...

— Silence, Virginie ! interrompit Mlle Pigeon. Vous oubliez ce qu'a dit madame.

L'ouvrière se tut, et Claudine continua :

— A votre âge, je conçois que vous trouviez beaucoup de

charmes dans votre position ; mais, au mien, si on ne veut rester vieille fille, il faut songer au mariage ou au couvent.

— Au mariage ! répéta Virginie... Mais il y a le mariage mystique, infiniment plus attrayant que l'autre.

Mlle Pigeon eut un sourire dédaigneux.

— Je n'ai pas dit que je me marierai, reprit-elle... J'incline plutôt pour le couvent.

— Moi, je suis quand même pour le mariage mystique, dit Virginie avec une petite moue. Ça vous laisse bien un peu de fatigues dans les membres, avec certains éblouissements désagréables. Mais il n'y a pas de plaisir sans peine.

Les deux autres jeunes filles applaudirent à ces paroles.

Mlle Pigeon haussa les épaules avec une grimace de pitié, mais ne répliqua pas.

Cette discussion était au-dessus de la portée de Madeleine Bavent, et elle n'y prêta qu'une légère attention. Elevée honnêtement dans la famille de son oncle, elle ne distinguait pas encore entre mariage et mariage.

Dans l'après-midi, le père Basile vint à l'atelier, où il faisait une visite à peu près quotidienne. Dès qu'il parut, toutes les ouvrières accoururent autour de lui, pour recevoir sa bénédiction, mais dans une attitude qui marquait infiniment plus de familiarité que de respect.

L'une jouait avec le cordon blanc qui serrait la bure sur ses reins, ce fameux cordon qui, au dire des franciscains, garde leur chasteté en éteignant les révoltes de la chair. Une autre tirait son capuchon. Celle-ci lui peignait la barbe avec ses doigts effilés, ou baisait ses mains aux ongles crasseux.

Seule, Madeleine se tenait timidement en arrière, contem-

plant avec saisissement et admiration le moine qu'elle n'avait jamais vu jusqu'ici qu'à l'église, et qui lui semblait un type de perfection.

En réalité, Basile Bontemps était d'une nature vulgaire, sensuelle, douée d'une grossière astuce, et enragé pour certaines voluptés fortement pimentées. Il régnait en maître chez dame Vignory, où il s'était créé un petit sérail. En retour, il procurait à la lingère une riche clientèle de couvent, au point qu'elle occupait au dehors de nombreuses ouvrières, le cordelier exigeant que le personnel fixe fût assez réduit pour ne point s'exposer au scandale.

*
**

Le frocard avait aperçu immédiatement la nouvelle apprentie. Il se dégagea vivement de ses brebis trop empressées, alla à Madeleine, lui traça un beau signe de croix sur le front, la prit comme une poupée dans ses bras robustes et l'embrassa sur les deux joues, à pleine bouche, en disant :

— Mais je te connais, ma charmante. Je t'ai vue à notre église de Saint-François.

Madeleine balbutia, troublée :

— Oui, mon révérend père, c'est dans votre église que j'assistais aux offices avec mes parents. J'estime tant saint François...

— Parfait ! parfait ! dit le cordelier en riant de cette naïve réponse. Eh bien, moi aussi, je suis saint François, étant habillé comme lui et membre de sa pieuse famille.

— Je le sais, mon révérend père, et je ne regardais que vous, quand vous étiez à l'église.

Le moine imprima deux nouveaux baisers sur les joues de l'enfant, puis la déposa à terre, en lui retenant les mains, et reprit en s'adressant aux autres ouvrières :

— Qu'en pensez-vous, mes poulettes ? une vraie perle que cette chère petite fille ; une excellente recrue.

La blonde Virginie, les cheveux ébouriffés, la coiffe de travers, le corsage tout frippé et à demi-lâché, saisit le bras du frocard et, se pressant contre lui, dit en jetant un regard sournois à la Pigeon :

— Mon révérend père, vous devriez bien faire remontrance à Mlle Claudine.

— A quel propos ?

— Mlle Pigeon paraît avoir l'intention de nous fausser compagnie.

Claudine avait été investie par Bontemps et par dame Vignory d'une certaine autorité dans l'atelier, où elle travaillait depuis dix ans.

A cette sorte de dénonciation, elle fronça ses noirs sourcils et répliqua aigrement à sa compagne :

— Vous parlez comme d'habitude à tort et à travers, ma pauvre Virginie, et je vous engage à réfréner votre langue.

— Tiens ! qu'est-ce que j'ai dit de mal ? fit la donzelle en frottant son museau dans la robe du moine. Notre bon père ne nous a-t-il pas défendu d'être cachotière avec lui ?

— Paix, mes enfants, paix, je vous en prie ! recommanda le cordelier.

— Mais je n'ai pas menti, insista Virginie. Pas vrai, Clotilde, et toi, Agathe ?

Les deux ouvrières ainsi interpellées répondirent par un geste équivoque, ne voulant pas fourrer le doigt entre l'arbre et l'écorce.

— Laisse Claudine tranquille, petite taquine, ordonna le père Basile. Tu sais bien que je n'aime pas qu'on se chamaille. Remettez-vous à l'ouvrage, et qu'il ne soit plus question de cette misère.

Là-dessus, il donna une dernière caresse à Madeleine et sortit de l'atelier.

Au bout de quelques minutes, Mme Vignory entr'ouvrit la porte.

— Le révérend père, dit-elle, demande Mlle Pigeon.

— Bon ! murmura Claudine, des explications, maintenant ! j'en ai par-dessus la tête de cette boîte à maléfices.

Néanmoins, elle se rendit à l'appel de son directeur.

Bontemps l'attendait dans une chambre assez vaste, meublée avec quelques recherches et réservée à son usage exclusif. Il y passait souvent la nuit, sous prétexte que le démon, rôdant sans cesse autour des âmes fidèles, lui, leur pasteur, devait être là pour défendre ses colombes.

Allongé sur un divan, il fit signe à Mlle Pigeon de s'asseoir près de lui.

— Ah ça ! Claudine, commença-t-il, qu'est-ce que cela signifie, et qu'est-ce que Virginie m'a chanté là !

Mlle Pigeon répliqua d'un air pincé, les bras croisés sur sa poitrine :

— Cela signifie, mon père, que je suis lasse de ma situation.

— Et tu t'es plainte à l'atelier ?

— Non. J'ai dit que, répugnant à rester vieille fille, je songeais à prendre un parti, pour éviter ce désagrément.

— Quel parti, par exemple ?

— Il n'y en a que deux : le mariage ou le couvent.

— Le mariage ! se récria le moine ; mais tu es mariée, archi-mariée !

— A d'autres, mon père, fit Mlle Pigeon avec amertume. Je ne suis plus d'âge à m'en laisser compter.

— Comment ! tu n'es pas mariée au diable Dagon depuis longtemps ? Tu ne jouis pas de sa société, chaque fois que je te mène au sabbat (1) ?

— Inutile de me répéter cette vieille histoire, répliqua Mlle Pigeon. Dagon, c'est vous, mon père, et le sabbat n'a pas lieu ailleurs que dans cette chambre.

Bontemps parut tout interdit.

— Cependant, murmura-t-il, tu le croyais bien ?

— Parce que madame me grisait avec je ne sais quelle potion, qui me bouleversait la cervelle. Il y a quelques mois, me défiant, je fis seulement semblant de boire et feignis ensuite l'ivresse. C'est ainsi que j'ai découvert la fourberie.

Le moine, furieux d'être démasqué, se contint cependant. Il comprenait le danger d'irriter cette fille. Puisqu'elle savait tout, ne valait-il pas mieux la faire complice, comme dame Vignory ?



Il reprit donc d'un ton patelin :

1. Le moine, dit Michelet, faisait croire aux apprenties (ou ouvrières), enivrées sans doute par la belladone ou autres breuvages de sorcières, qu'il les menait au sabbat et les mariait au Diable Dagon. Il en possédait trois, et Madeleine, à quatorze ans, fut la quatrième. (*Histoire de Madeleine Bavent.*)

— Au fond, ma chère Claudine, je suis bien aise que tu aies deviné. Tu es maintenant une personne sérieuse, intelligente, à qui on peut se fier.

— Oh ! je ne vous trahirai pas, mon père ; n'ayez crainte.

— Ce serait mal, car enfin je ne t'ai fait que du bien. Voyons, ajouta-t-il en lui pressant la taille, est-ce que tu trouves que je ne remplace pas suffisamment un mari ?

Mlle Pigeon se dégagea sans brusquerie, et répliqua en secouant la tête :

— Non, franchement, je ne trouve pas que ça soit suffisant. Ni le prêtre, ni le moine ne peuvent se marier sérieusement, de sorte qu'on n'est jamais sûre de rien, avec eux. Pour vous seul, nous sommes trois ici, sans compter madame. Ce commerce-là ne me va pas.

Le frocard se mordit les lèvres. Il était très embarrassé, car il connaissait l'opiniâtreté de Mlle Pigeon.

— Est-ce que tu aurais l'intention de te marier ? s'enquit-il.

— Non !... Vous m'avez dégoûtée des hommes.

— Ah !.. Et que veux-tu faire ?

— Entrer dans un couvent, si c'est possible.

— Qui t'en empêche ?

— Je n'ai pas de dot.

— Tu peux être sœur converse.

Mlle Pigeon eut un rire strident.

— Oui, dit-elle, je peux être sœur converse, en effet, une espèce de domestique, ou mieux l'esclave, le souffre-douleur des religieuses à argent... Mais je préfère ça encore à l'existence que je mène ici.

— Tu exagères, ma fille. Je suis à même de t'indiquer une

maison où tu seras très bien, celle que vient de fonder Mme Hennequin, la veuve de ce coquin de procureur qu'on a pendu pour escroquerie l'an passé. Je te donnerai une lettre de recommandation, si tu le désires.

— J'accepte, mon père, déclara Claudine, après quelques secondes de réflexion.

— Quand souhaites-tu partir ?

— Tout de suite..., demain. Où est ce couvent ?

— A un quart de lieue de Louviers. Ce soir tu auras ta lettre.

Mlle Pigeon se leva.

— Sans rancune, n'est-ce pas ? dit le moine.

— Sans rancune... Je ne suis pas vindicative.

— Et tu seras discrète ?

— Comme la tombe. D'ailleurs, je n'ignore pas combien il serait dangereux de m'attaquer à un religieux de votre ordre, et n'ai garde de faire cette bêtise.

— Tu as raison. Chez nous on ne plaisante pas lorsqu'il s'agit de la réputation d'un enfant de saint François.

Claudine se retira sur cette observation aigre-douce.

Mme Vignory succéda à sa première ouvrière auprès du père Basile.

— Anne, ma bonne amie, lui dit-il, nous allons perdre la Pigeon.

— Dieu ! Et pour quel motif, mon révérend père ?

Bontemps lui raconta sommairement son entretien avec Claudine, et ajouta :

— Tu as manqué de vigilance, ma chère, et c'est très

âcheux. Voilà un avertissement qu'il ne faudra pas négliger à l'avenir.

— Certes, je n'oublierai pas cette leçon, répliqua Mme Vignory. Non seulement, je doserai scrupuleusement les breuvages, mais j'aurai le soin de les faire avaler jusqu'à la dernière goutte.

La matrone, très âpre au gain, s'était fait l'âme damnée du frocard. Elle était prête à tout pour satisfaire les monstrueuses passions de cet homme. Vendue à lui dès sa jeunesse, du vivant de son mari, elle continuait à trafiquer de son insatiable luxure en lui livrant les jeunes filles occupées dans son atelier, toujours choisies avec soin, parfois même d'après les indications du cordelier.

— A propos, reprit le père Basile, elle est ravissante ta nouvelle apprentie, et d'une adorable ingénuité. Mais ce n'est encore qu'un bouton.

— Mais un bouton qui promet une rose superbe, répondit la grosse lingère. Cependant, mon révérend père, veuillez me permettre une observation.

— Fais, ma bonne amie.

— Les parents de l'enfant sont gens pointilleux, ils demeurent en cette ville et leurs visites seront fréquentes.

— Après ?

— Il importe donc d'agir avec la plus extrême prudence.

— Sans doute, la prudence n'est jamais de trop. A toi de prendre les mesures nécessaires.

— Je comptais sur la Pigeon pour veiller à ce que rien, à l'atelier ou ailleurs, n'effarouchât l'enfant. Mais la Pigeon s'en va, et je ne puis me fier à mes autres ouvrières, de vraies petites folles.

— Elles sont bien amusantes avec leurs mines et leur babil, surtout ce lutin de Virginie.

— Le mieux, à mon avis, sera de tenir Madeleine à l'écart, poursuivit Mme Vignory, et de la garder près de moi, autant que possible. Ce sera une gêne, assurément. Mais du moment qu'elle vous plaît, il n'est pas de sacrifice que je ne m'impose volontiers, mon révérend père.

— Et moi, chère Anne, je tâcherai d'augmenter encore ta clientèle.

La matrone et le frocard ayant tout réglé minutieusement à l'égard de la jeune apprentie, passèrent à un autre sujet de spiritualité plus haute, qu'ils avaient traité maintes fois ensemble, depuis de longues années, sans l'épuiser jamais.

Deux ans s'écoulèrent. Madeleine Bavent avait fait des progrès dans la lingerie et la couture. Elle avait appris quantité de choses encore, à l'école du père Basile, de Mme Vignory, et dans le commerce de ses compagnes, le tout distillé goutte à goutte dans cette âme naïve et avec un art infini.

Elle embellissait chaque jour, mais la femme tardait à s'épanouir. Bontemps, qui la guettait, en l'instruisant discrètement, se lassa d'attendre la floraison.

Un soir la matrone reçut l'ordre de préparer le philtre miraculeux pour la jeune fille. Le lendemain, Madeleine s'éveilla, classée dans la dévote confrérie à laquelle appartenaient ses compagnes.

Mais l'acte infâme consommé sur elle, à son insu, n'avait pu éveiller les passions, la nature refusant de se faire complice de la lubricité du moine. Seulement, Madeleine s'était formée à la discrétion. Quoique troublée par le breuvage magique et par la familiarité croissante dont le père Basile usait à son égard, elle ne confia rien à ses parents.

D'ailleurs, la commotion terrible que ses nerfs avaient subie à la première épreuve, ne permirent de renouveler les pratique scélérates qu'à de rares intervalles. Les crises qu'elles provoquaient invariablement rebutaient le cordelier.

La jeune fille atteignit sa seizième année. Elle n'était point encore « achevée » (1), comme l'écrivit dans la suite sous sa dictée, le prêtre oratorien de Rouen. Mais sa conscience, profondément alarmée, ne lui laissait plus de repos. Elle frémissait à l'aspect et au contact de Bontemps, qui la poursuivait sans cesse jusque dans sa cellule.

Désespérée, Madeleine résolut de fuir de cette maison immonde, de se cloîtrer quelque part pour s'y purifier des souillures qu'on lui avait infligées.

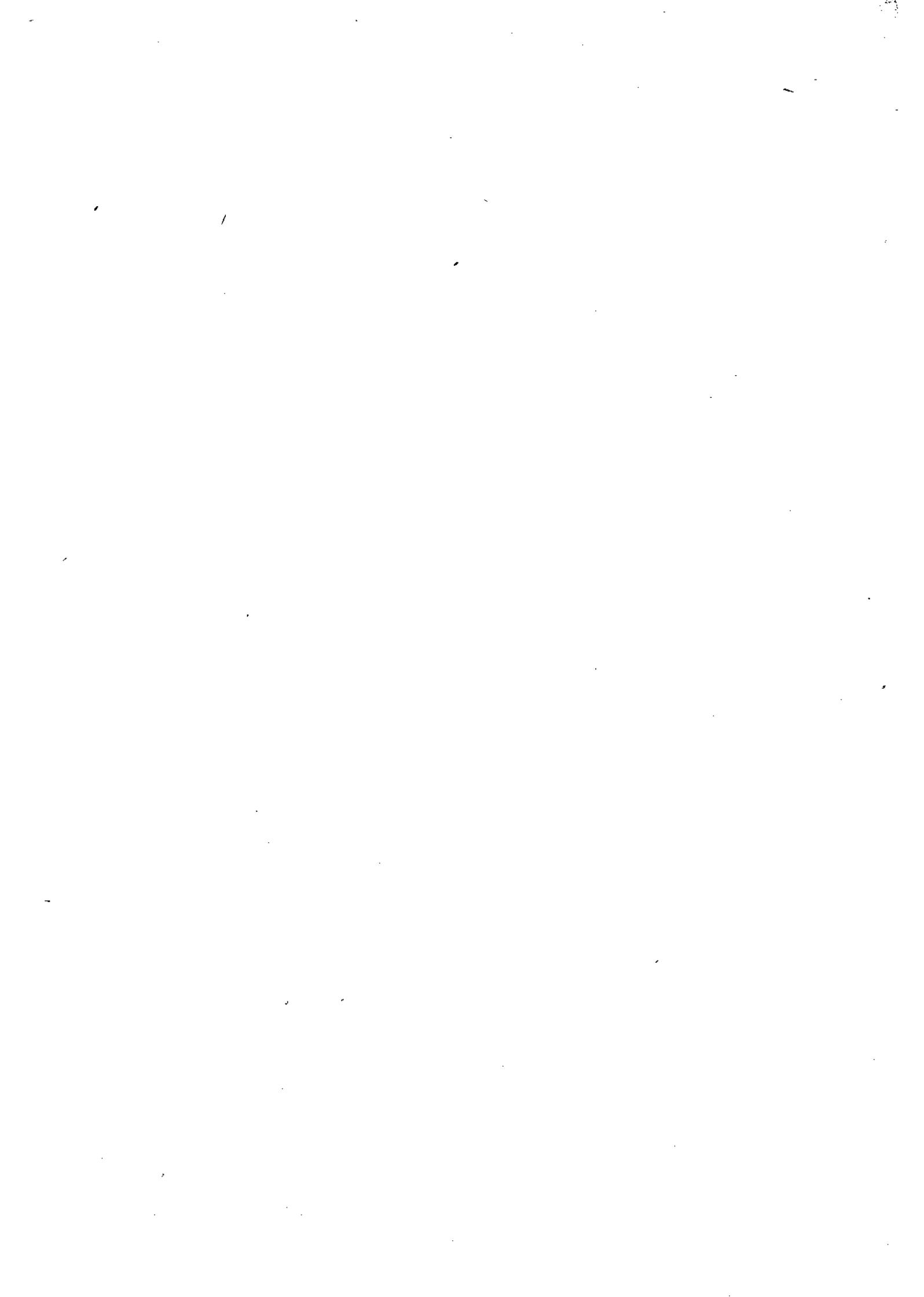
Malgré tout, elle avait gardé sa dévotion à saint François. Ayant entendu parler du nouveau couvent de franciscaines, fondé près de Louviers par Mme Hennequin, sous la direction de Pierre David, elle s'informa auprès de diverses personnes en qui elle avait confiance.

On lui assura que les religieuses menaient, dans cette solitude, la vie la plus saine et la plus parfaite. Madeleine n'hésita plus. Elle prévint ses parents et, avec leur assentiment, partit pour Louviers.

1. *Histoire de Madeleine Bavent.*



Il l'a prit comme une poupée dans ses bras robustes
(page 56)



V

L'ENTREE AU COUVENT

Grâce au curé Picart et à la renommée dont il jouissait déjà, le jeune couvent prospérait. Les bâtiments avaient été agrandis, et une notable partie des bois qui l'entouraient avait été achetée.

Le nombre des religieuses augmentait chaque jour. Il s'élevait maintenant au chiffre de vingt-cinq, sans compter les novices.

Claudine Pigeon venait d'en sortir, au moment où Madeleine Bavent y arrivait. Le mysticisme qu'on y pratiquait la séduisait encore moins que les sorcelleries en usage chez dame Vignory.

Le jeune fille fut reçue par Mme Hennequin, devenue la révérende mère Catherine de la Croix, dans un délicieux cabinet, lequel eût ressemblé de tout point au boudoir le plus coquet, sans le prie-Dieu en bois de rose, surmonté d'un

Christ en ivoire. C'était un cadeau que le curé Picart avait fait offrir à la supérieure par une riche famille des environs.

La veuve du procureur avait pris de l'embonpoint. Toutefois, ses formes plus opulentes, ses chairs fermes et grasses, en lui donnant plus de gravité, ne nuisaient point à sa grâce native. Elle était toujours belle, mais elle l'était autrement. Une sorte de béatitude épanouissait son visage où rayonnait l'apaisement que procure la plénitude de la jouissance.

Nulle trace des douleurs passées. Dans cet asile de paix, tous les chagrins de la femme du supplicié s'étaient évanouis.

Etendue mollement dans un grand fauteuil, la mère Catherine fit asseoir à ses pieds, sur un tabouret, la postulante, et la contempla avec une visible satisfaction.

Enfin, elle lui dit en la caressant :

— Vous êtes bien jolie, ma chère enfant, et j'espère que vous ferez une bonne religieuse.

— Je le désire, ma révérende mère, répliqua Madeleine.

— Cela dépend de vous, reprit la supérieure. Soyez humble surtout, car l'humilité, telle est la principale vertu que nous nous efforçons de pratiquer ici. Obéissance aveugle, détachement absolu de notre volonté propre, voilà les moyens d'atteindre à la perfection. Outre mes conseils, vous aurez pour guide, monsieur David, notre vénérable directeur, et notre excellente maîtresse des novices, la mère Elisabeth de la Nativité.

Au moment où la supérieure achevait ces paroles, la mère Elisabeth entra.

Comme Mme Gaugain, maintenant mère vicaire sous le nom de Françoise de la Croix, la maîtresse des novices était une ancienne pénitente de Pierre David. Elle n'avait jamais

été mariée et se disait vierge encore à quarante et quelques années.

En réalité, la mère Elisabeth, née Antoinette de Porcieux, avait eu une jeunesse mystérieuse. Orpheline de bonne heure, sans fortune, et sans grands attraits, elle avait couru les couvents et les confesseurs. Eprise enfin de l'illuminisme enseigné par l'auteur du *Fouet des paillards*, elle inculquait avec ardeur cette doctrine aux novices franciscaines, et les formait à ses pratiques avec une science consommée.

La mère Elisabeth, maigre, de haute taille, consumée par un feu intérieur qui éclatait dans ses noires prunelles, était le meilleur auxiliaire de Pierre David. Personne ne possédait comme elle le secret de séduire les jeunes filles. Elle les pétrissait entre ses mains comme une cire molle, les étonnant par son langage inspiré et les fascinant avec son regard d'où se dégageait une sorte de fluide irrésistible.

La maîtresse des novices alla droit à Madeleine, dont elle saisit à deux mains la tête blonde et qu'elle baisa au front, sur les yeux, sur la bouche, en disant d'une voix basse et profonde :

— Je vous attendais, ma fille, avec impatience. Vous serez notre joie, comme nous serons la vôtre. J'ai huit novices ; vous serez la neuvième. Avec vos compagnes, vous représenterez les neuf chœurs des anges. Bientôt vous apprendrez comment on se dégage de la matière et de la chair, pour vivre à la façon des purs esprits.

Madeleine, charmée de cet accueil et favorablement impressionnée par cette tirade mystique, témoigna à la mère Elisabeth combien elle était heureuse d'être venue dans une aussi sainte maison.

— Vous goûterez avec nous, reprit la nonne, toutes les délices de l'état d'innocence.

A ces mots, Madeleine se troubla, au souvenir des souillures que le père Basile avait imprimées à son corps.

— Ma mère, murmura-t-elle, je ne suis pas une sainte ; mais je m'efforcerai de le devenir, si Dieu me fait miséricorde.

La maîtresse des novices et la supérieure échangèrent un regard, puis la première ajouta :

— Venez, mon enfant, que je vous conduise à votre cellule.

La jeune fille se leva, s'inclina respectueusement devant la supérieure, et suivit la mère Elisabeth.

Les novices occupaient un bâtiment à part, communiquant par une galerie close avec le cloître. Il avait été construit entre une cour et un jardin réservé, entouré de hautes murailles et protégé encore au dehors, contre les regards indiscrets, par une double rangée d'arbres séculaires bordant le bois, interdit aux profanes.

La journée s'avavançait. Les futures compagnes de Madeleine étaient réunies en cet instant à la chapelle, où David leur faisait une instruction.

La mère Elisabeth précéda la jeune fille dans un corridor au premier et unique étage, ouvrit une porte au fond, et l'introduisit dans une cellule toute blanche, meublée d'un lit, d'une table, de deux chaises, d'un coffre et d'un prie-Dieu.

— Voilà votre chambre, dit-elle à Madeleine. Vous n'y recevrez personne, excepté la révérende mère supérieure, la mère vicaire, moi et M. David, notre directeur, qui a le droit d'y pénétrer à toute heure.

Le mois de juin commençait. La fenêtre était ouverte et donnait sur le jardin. La maîtresse des novices y conduisit

Madeline, qui ne put retenir un cri d'admiration à la vue de ce jardin tout plein de verdure et de fleurs, coupé de larges allées sablées et ombragées, avec une pièce d'eau entourée d'un frais gazon.

La mère Elisabeth sourit de l'étonnement de la jeune novice.

— Nous avons là, dit-elle, comme un petit paradis terrestre, qui rappelle à nos novices celui qu'Adam et Eve habiterent avant le péché. C'est là que nous leur enseignons à se sanctifier, en se comportant comme nos premiers parents aux jours de leur innocence.

— Mais je ne puis être que sœur converse, ma mère, dit Madeleine, car je n'ai pas de dot.

— Il n'importe, chère enfant. Chez nous, les novices laïques sont traitées sur le même pied que les novices religieuses ; elles reçoivent les mêmes instructions et suivent les mêmes exercices. Destinées à vivre dans l'intérieur du cloître, elles sont initiées pareillement aux secrets de la haute spiritualité que nous professons.

Après avoir montré à la jeune fille les objets à son usage et lui avoir remis un exemplaire abrégé du règlement, la mère Elisabeth reprit :

— Je vous laisse pur vaquer à mes occupations. Tout à l'heure, M. David viendra vous voir.

Et elle se retira.

Madeline, demeurée seule, s'assit au chevet de son lit, où elle s'abandonna quelques instants à une rêverie inquiète et mélancolique. Au premier abord, ce couvent lui apparaissait comme un séjour angélique. On n'y parlait que de jouissances mystiques, d'innocence paradisiaque, et cela l'alarmait

en songeant que la fleur de sa pureté s'était fanée au contact immonde du cordelier, dans la maison de la lingère.

Enfin, elle jeta un coup d'œil sur le règlement, qui portait en épigraphe la formule suivante :

« L'anéantissement de la personne et la mort de la volonté, tel est le principe mystique, l'expression la plus complète de l'état parfait, qui rend la religieuse semblable aux purs esprits. Les dévoués, immolés en eux et anéantis, n'existent plus qu'en Dieu. *Dès lors, ils ne peuvent mal faire.* La partie supérieure est tellement divine qu'elle ne sait plus ce que fait l'autre. »

Madeleine s'arrêta longuement sur ces lignes. Bien qu'elle n'en comprit pas toute la portée, elle se rassura un peu sur son passé, en se rappelant n'avoir point eu conscience exacte des attentats commis sur sa personne.

Après avoir cité ce passage de la doctrine professée par Pierre David (*La Sorcière*, p. 249), Michelet s'exprime en ces termes :

« Cette doctrine très ancienne reparait souvent dans le moyen âge. Au dix-septième siècle, elle est commune dans les couvents de France et d'Espagne, nulle part plus claire et plus naïve que dans les leçons d'un ange normand. (Affaire de Louviers). »

Dans les articles du règlement, un seul point attira l'attention de Madeleine, les rapports intimes, quotidiens, du directeur avec les novices.

Cependant, ce n'était point une exception inventée par Pierre David, mais un usage général, ainsi que Michelet l'a si bien démontré, en s'occupant de l'époque même où le vieux prêtre opérait au couvent des franciscaines de Louviers.

« On ne peut comprendre, dit-il, la toute-puissance du di-

recteur sur les religieuses, cent fois plus maître alors qu'il ne le fut dans ces temps antérieurs, si l'on ne se rappelle les circonstances nouvelles.

« La réforme du concile de Trente, fort peu suivie sous Henri IV, où les religieuses recevaient le beau monde, donnaient des bals, dansaient, etc., cette réforme commença sérieusement sous Louis XIII. Le cardinal de La Rochefoucauld, ou plutôt les jésuites qui le menaient, exigèrent une grande décence extérieure.

« Est-ce à dire que l'on n'entrât plus aux couvents ? *Un seul homme y entraît chaque jour, et non seulement dans la maison, mais à volonté dans chaque cellule (on le voit par plusieurs affaires, surtout par David à Louviers). Cette réforme, cette clôture, ferma la porte au monde, aux rivaux incommodes, donna le tête-à-tête au directeur, et l'influence unique.*

« Qu'en résultait-il ? Les spéculatifs en feront un problème, non les hommes pratiques, non les médecins.

« Dès le seizième siècle, le médecin Wyer nous l'explique par des histoires fort claires. Il cite dans son livre IV nombre de religieuses qui deviennent furieuses d'amour. Et, dans son livre III, il parle d'un prêtre espagnol estimé qui, à Rome, entré par hasard dans un couvent de nonnes, en sortit fou, disant qu'épouses de Jésus, elles étaient les siennes, celles du prêtre, vicaire de Jésus. Il faisait dire des messes pour que Dieu lui donnât la grâce d'épouser bientôt ce couvent.

« Si cette visite passagère eut cet effet, on peut comprendre quel dut être l'état du directeur du monastère des femmes, quand il fut seul chez elles, et profitant de la clôture, put passer le jour avec elles, recevoir à chaque heure la dangereuse confiance de leurs langueurs, de leurs faiblesses. »

Mais, demandera-t-on, comment l'autorité ne sévissait-elle pas contre cette effroyable corruption, propagée dans une seule province par soixante mille professeurs ?

Michelet répond avec sa précision ordinaire :

« Dans les *Mémoires d'Etat* qu'avait écrits le fameux père Joseph (le sinistre coquin qui fut le bras droit de Richelieu), qu'on ne connaît que par extraits, et que l'on a sans doute *prudemment supprimés comme trop instructifs*, ce bon père expliquait qu'en 1663, il avait eu le bonheur de découvrir une hérésie immense, où trempaient un *nombre infini de directeurs et de confesseurs* (à cette époque de foi tant regrettée par notre cléricaille épiscopale !).

« Les capucins, légion admirable de gardiens de l'Eglise, bons chiens du saint troupeau, avaient flairé, surpris, non pas dans les déserts, mais en pleine France, au centre, à Chartres, en Picardie, *partout*, un terrible gibier, les *alumbados de l'Espagne* (illuminés ou quiétistes), qui, trop persécutés là-bas, s'étaient réfugiés chez nous, et qui, dans le monde des femmes, surtout dans les couvents, glissaient le doux poison qu'on appela plus tard du nom de Molinos.

« La merveille, c'était qu'on eût pas su plus tôt la chose. Elle ne pouvait être cachée, étant si étendue. Les capucins juraient qu'en Picardie seule (pays où les filles sont faibles et le sang plus chaud qu'au Midi) cette folie de l'amour mystique avait soixante mille professeurs.

« Tout le clergé en était-il ? tous les professeurs, directeurs ! Il faut sans doute entendre qu'aux directeurs officiels, nombre de laïques s'adjoignaient, brûlant du même zèle pour le salut des âmes féminines.

« On devait croire que le zélé Joseph, qui avait poussé si haut le cri d'alarme contre les corrupteurs, ne s'en tiendrait

pas là, qu'il y aurait une grande et lumineuse enquête ; que ce peuple innombrable, qui, dans une seule province, comptait soixante mille docteurs, serait connu, examiné de près.

« Mais non, ils disparaissent, et l'on n'en a pas de nouvelles. Quelques-uns, dit-on, furent emprisonnés. Mais nul procès, un silence profond. Selon toute apparence, Richelieu se soucia peu d'approfondir la chose. Sa tendresse pour les capucins ne l'aveugle pas au point de les suivre dans une affaire qui eût mis dans leurs mains l'inquisition sur tous les confesseurs.

« En général, le moine jalousait, haïssait le clergé séculier. Maître absolu des femmes espagnoles, il était peu goûté de nos Françaises pour sa malpropreté ; elles allaient plutôt au prêtre, ou au jésuite, confesseur amphibie, demi-moine et demi-mondain.

« Si Richelieu avait lâché la meute des capucins, récollets, carmes, dominicains, etc., qui eût été en sûreté dans le clergé ? Personne. Quel directeur, quel prêtre même *honnête*, n'avait usé et abusé du doux langage des quiétistes près de ses pénitentes ?

« Richelieu se garda bien de troubler le clergé... Un procès fut permis aux moines, un seul, contre un curé (Grandier), mais contre un curé magicien, ce qui permettait d'embouillier les choses, de sorte qu'aucun confesseur, aucun directeur ne s'y reconnut, et que chacun, en sécurité pleine, put toujours dire : « Ce n'est pas moi (1). »

Aux réflexions si graves et si justes de l'illustre historien, nous ajouterons celle-ci, qu'il serait facile de confirmer par une foule de faits indiscutables : les capucins, récollets, cordeliers, dominicains, jésuites, toute la moinerie n'était pas

1. Michelet : *La Sorcière*.

moins corrompue que le clergé séculier. Peut-être doit-on chercher dans cette situation le principal motif pour lequel Richelieu et le père Joseph ne donnèrent aucune suite aux enquêtes. Les innombrables accusés n'eussent pas manqué de dénoncer leurs accusateurs, de les traduire à leur tour à la barre de justice.

Conséquence : l'Église tout entière eût été forcément condamnée comme un foyer de pestilence, une effroyable sentine où pourrissait toute vertu. Mais la condamnation de l'autel infect eût été en même temps la condamnation du trône, ces deux institutions ne vivant qu'appuyées l'une à l'autre.

Ainsi que bien d'autres enfants, Madeleine Bavent avait été corrompue par les moines, avant sa puberté et son entrée au couvent dirigé par le prêtre séculier.

Nous l'avons laissée méditant le règlement des franciscaines, à l'article insistant sur les relations intimes et quotidiennes entre la novice et le directeur.

Malgré ses quatre années de séjour chez dame Vignory, où régnait en maître, sur les corps et les âmes, le capucin Bontemps, elle n'avait pas perdu toute sa naïveté ni tous les sentiments de pureté qu'elle avait puisés chez ses honnêtes parents.

Aussi, l'idée de ce tête-à-tête continuel avec un homme, fût-il en soutane, lui causa de l'inquiétude. Elle s'apaisa pourtant, car elle savait que Pierre David était un vieillard, un prêtre d'austère renommée.

Lorsqu'il parut dans sa cellule, elle fut frappée de respect en contemplant cette figure macérée, imposante, et baissa timidement les yeux sous ce regard inspiré.

Il s'avança vers la jeune fille, qui l'attendait debout, immobile, et lui dit de sa voix brève :

— Agenouillez-vous, que je vous bénisse.

Madeleine s'agenouilla, tout émue, et reçut cette première bénédiction comme elle eût reçu celle de Dieu lui-même.

D'un coup, le vieillard s'était emparé de cet esprit faible, nourri dans la superstition.

Il la fit asseoir et s'assit en face d'elle, la magnétisant de son œil gris.

Elle avait encore entre les mains l'extrait du règlement, que lui avait remis la mère Elisabeth.

— Avez-vous lu attentivement, ma fille ? demanda David.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous compris le paragraphe inscrit en tête, lequel renferme toute la substance de la doctrine sublime qui distingue entre les autres notre sainte maison ?

— Pas beaucoup, murmura Madeleine.

— Ecoutez donc : je vais vous l'expliquer : « L'anéantissement de la personne et la mort de la volonté » signifient qu'une religieuse ne doit tenir compte de son corps pas plus que d'un misérable vêtement, et n'avoir d'autre volonté que celle de ses supérieurs. Par là, elle devient la dévouée, l'immolée en elle-même, et n'existe plus qu'en Dieu. Dès lors, elle ne peut mal faire.

— Pourtant, il y a des péchés... des choses défendues ? balbutia Madeleine.

— Non, il n'y a plus de péchés, plus rien de défendu pour celle qui s'est sanctifiée par la pratique de notre règle. Le corps ne peut plus souiller l'âme, du moment qu'on méprise la chair comme Jésus a méprisé la sienne, qu'il a exposée nue à la flagellation, et laissé voir à tous. Ainsi firent nos premiers parents, au paradis terrestre, où ils vécurent nus,

tant qu'ils furent innocents. Or, le but de la vie religieuse est de reconquérir cette innocence ; et on y parvient par une indifférence complète à la chair.

Ces leçons semblèrent bien étranges à la jeune fille. Mais le vieux prêtre les débitait avec une gravité si solennelle qu'elle en fut vivement impressionnée.

— Ne l'êtes-vous plus ? interrogea brusquement David en fixant sur Madeleine ses yeux ardents.

Elle courba la tête, honteuse et effrayée.

— Répondez-moi, insista-t-il. Pourquoi pensez-vous avoir perdu votre innocence ?

— Je me confesserai, monsieur, balbutia-t-elle, et vous saurez tout.

— Le lieu n'y fait rien, l'acte est tout. Parlez, je l'ordonne, au nom de la sainte obéissance.

Madeleine crut entendre résonner à son oreille une voix surnaturelle. Dominée par ce vieillard, dont on lui avait vanté la science mystique et la sainteté, elle raconta, toute frissonnante, ce qui s'était passé entre elle et le père Basile.

— J'avais seulement quatorze ans, lorsqu'il abusa de moi, la première fois, ajouta-t-elle en sanglotant ; « je n'étais point achevée », et ne le suis pas encore.

— Consolez-vous, ma fille, fit David d'un ton plus doux : le moine seul a péché, non à cause de l'acte, qui est indifférent en lui-même comme le boire et le manger, mais parce qu'il agissait uniquement par paillardise, et non pour vous enseigner à mépriser la chair.

Madeleine se redressa, tranquilisée, mais sans se rendre un compte exact des dernières paroles du vieillard.

— Ainsi, monsieur, vous m'absoudrez ? dit-elle.

— Certainement, je vous absous, quoique au fond vous n'en ayez pas besoin.

En même temps, il marmotta, la main étendue, les phrases latines qui sont censées refaire aux donzelles une autre virginité.

— Et ma pénitence ? réclama la jeune fille.

David saisit la balle au bond, comme il avait fait avec Mme Hennequin, le soir de l'exécution de son mari. Il allait appliquer immédiatement sa doctrine, et simplifier d'autant à besogne de la maîtresse des novices. Mais il n'y avait pas de discipline, ce genre de mortification ayant été aboli par lui au couvent. Il résolut donc de procéder tout de suite avec Madeleine ainsi qu'il faisait avec les novices, dès qu'il les jugeait suffisamment préparées.

— La pénitence que je vous imposerai, fit-il, ne sera point une expiation, puisque vous n'êtes pas coupable, mais un acte qui témoignera de votre mépris pour la chair et sera votre premier pas dans la voie de la perfection. Etes-vous prête à pratiquer l'abandon de l'âme et de la volonté, la crainte, la docile, la toute passive obéissance ?

— Je suis prête.

— Alors, dépouillez votre corps, comme l'était celui d'Eve avant le péché, et prostérnez-vous devant cette image de Jésus, qui vous le représente tout nu aussi sur la croix.

Pierre David était debout, imposant et impérieux. Madeleine se leva, éperdue, frémissante, et s'écria en joignant ses mains :

— Oh ! non, non, monsieur ! ne me commandez pas cela, je ne pourrais pas.

Il lui darda un regard sévère, en disant avec autorité :

— Au nom de Dieu, obéissez !

Le vieillard triompha des résistances et de la pudeur de Madeleine. Quand il lui permit de reprendre ses vêtements, elle était pâle comme une morte et presque défaillante.

Le prêtre satisfait du résultat de cette épreuve, s'empara doucement des mains de la jeune fille et lui dit d'un ton caressant :

— Le Seigneur vous bénira entre toutes, ma chère enfant, à cause de votre docilité. Ce n'est point par caprice ou bizarrerie, croyez-le bien, que je vous ai obligée à cet acte qui vous a tant coûté, parce que vous en ignorez présentement la portée. Je veux tuer en vous le péché, vous affranchir de l'aiguillon des tentations charnelles. Vous me comprendrez mieux lorsque vous serez complètement initiée.

Madeline soupira et glissa un regard encore effarouché sur son directeur. Mais cette physionomie, tout à l'heure si austère, avait maintenant une telle expression de bienveillance et de cordial intérêt, que la jeune fille n'éprouva plus pour cet homme qu'un sentiment tout filial.

Ce changement se traduisit sur-le-champ par une question dictée par la curiosité féminine.

— Est-ce que vous faites ainsi, monsieur, avec toutes les novices ?

— Oui, mon enfant, avec toutes.

— Souvent ?

— Tant que je le juge nécessaire.

— Et avec les religieuses, les sœurs professes ?

— Celles-là sont initiées... Elles ont acquis le mépris ab-



Le vieillard triompha des résistances et de la pudeur de Madeleine (page 80)

solu du corps, la parfaite indifférence à la chair, et se conduisent en conséquence, sans que j'aie besoin de les y inviter, sachant qu'elles ne peuvent plus mal faire, que le corps ne peut souiller l'âme.

— La révérende mère supérieure, les autres mères ont-elles donc passé par là ?

— Aucune religieuse n'a été plus longuement éprouvée qu'elles, leur devoir étant de travailler sans relâche à inculquer notre sublime doctrine à cette communauté. Soyez docile à leurs leçons, et vous en retirerez grand profit pour votre âme.

En ce moment, la cloche sonna.

— La révérende mère réunit les novices à la salle d'exercices, expliqua David. Selon l'usage, elle va vous présenter à vos compagnes. Suivez-moi, je vous conduirai.

Madeleine obéit.

La salle était au rez-de-chaussée, avec ses trois fenêtres ouvrant sur le jardin, ce petit paradis terrestre, selon la maîtresse des novices.

Sur une estrade siégeait déjà, dans une espèce de chaire, la révérende mère Catherine de la Croix, ayant à sa droite la mère vicairie Françoise de la Croix, veuve Gaugain, crevant de graisse et plus épanouie que jamais, à sa gauche la mère Elisabeth de la Nativité et la mère économe.

Elles portaient les couleurs sombres et réglementaires des franciscaines ; mais leur saint habit était taillé dans le drap le plus fin, acheté dans la meilleure fabrique de Louviers. Sans altérer trop visiblement la forme traditionnelle, une faiseuse émérite avait su lui donner une certaine élégance, l'ajuster de façon à mouler le buste et les hanches plantu-

reuses de la supérieure, de la mère vicaire et à faire valoir ce qui restait de féminin chez la mère Elisabeth.

La guimpe de mousseline dessinait la gorge opulente des deux premières et s'étalait sur le corsage ouaté de la maîtresse des novices. Des manchettes d'une blancheur immaculée couvraient à demi les mains des trois nonnes, dont l'annulaire était orné d'une bague de prix. Une croix d'or brillait sur leur poitrine.

Leur chevelure, artistement arrangée, débordait du voile monastique et flottait sur leur cou en boucles luisantes.

Les novices, placées en face, sur trois bancs, étaient vêtues plus simplement ; mais la coupe de leur bure n'était pas moins coquette. La plupart étaient agréables, quelques-unes très jolies, toutes d'allures dégagées, rieuses, avec des airs fripons témoignant que leur conscience jouait à l'aise et qu'elles progressaient à l'envi dans le mépris de la chair.

A l'apparition de Madeleine, les novices se levèrent, tandis que la révérende mère appelait auprès d'elle la future religieuse.

La jeune fille, un peu émue de cet apparat, monta sur l'estrade. La supérieure lui prit la main avec dignité. Puis s'adressant aux novices, elle leur dit :

— Mes enfants, je vous présente sœur Madeleine. Aimez-la bien, elle le mérite.

Il y eut un bourdonnement parmi les novices délurées, qui chuchotaient toutes à la fois.

La supérieure reprit en attirant à elle la jeune fille :

— Tu garderas tes vêtements séculiers, ma mignonne, jusqu'à ce que nous te revêtions de notre saint habit. J'excepte

pourtant la coiffe, qui te défigure, et dont tu n'as que faire. Baisse-toi que je t'en débarrasse.

Madeleine portait le béguin en usage parmi les ouvrières de Rouen. Elle courba la tête ; la révérende mère le lui enleva, et son opulente chevelure d'or s'épandit à flots sur ses épaules.

— Maintenant, ajouta la supérieure, va faire connaissance avec tes compagnes.

La jeune fille descendit de l'estrade. A peine était-elle au bas, que les novices l'entourèrent, l'embrassant tour à tour avec une ardeur qui étonna Madeleine, et mille compliments qui la firent rougir, bien que le sens lui échappât.

Cette formalité terminée, les novices, au signal donné par la révérende mère, se précipitèrent en folâtrant dans le jardin réservé, où elles se divertirent jusqu'au souper avec le plus joyeux entrain.

VI

LE PARADIS TERRESTRE

La première semaine, pour Madeleine, s'écoula dans une succession de surprises. Chaque jour la jeune fille était initiée à une pratique nouvelle.

Aux repas, les mets étaient succulents et recherchés. Si l'on observait le maigre, les jeûnes étaient supprimés. On ne professait à table ni « le mépris du corps, ni l'indifférence à la chair ».

Dans la matinée, Pierre David visitait régulièrement la novice, lui faisant répéter chaque fois, dans une forme différente, l'exercice auquel il l'avait contrainte le soir de son arrivée. Ses entretiens roulaient généralement sur la nudité d'Adam et d'Eve dans leur innocence. Il lui répétait à satiété que le corps ne peut souiller l'âme ; qu'en le méprisant, on l'anéantit, et que le corps anéanti, on devient comme les purs esprits.

Il lui redisait que la sainte Vierge ne se défia pas de Gabriel, mais obéit et conçut. Courait-elle un risque ? Non. Car un esprit ne peut causer aucune impureté. Tout au contraire, il purifie. Il faut faire mourir le péché, pour mieux rentrer en innocence. Entre religieuses, montées au rang de purs esprits, il n'y a donc pas de souillure, mais purification. (*Histoire de Madeleine Bavent. — Michelet : La Sorcière.*)

Ainsi concluait le vieux directeur.

Bien que ne pouvant vaincre ses répugnances, qui se traduisaient dans son attitude, Madeleine, voyant que David la respectait, finit par se résigner.

— Il est savant dans la spiritualité, pensait-elle ; point de mots obscènes ni d'entreprises lascives comme il arrivait au père Basile ; en outre, il est âgé. Je dois donc me soumettre.

Dans l'après-midi, la maîtresse des novices, accompagnée tantôt par la révérende mère, tantôt de la mère Françoise, veuve Gaugain, montaient à sa cellule, lui tenaient le même langage, lui imposaient le même exercice, auquel parfois elles s'associaient, pour lui donner le bon exemple.

Ces pratiques multipliées ne réussirent pas à vaincre les dégoûts de Madeleine. Elle tomba dans une noire tristesse. Souvent David et ses supérieures la trouvaient tout en larmes. Aux réprimandes et aux caresses, elle répondait invariablement :

— J'ai tort, sans doute ; mais c'est plus fort que moi. Au lieu d'avoir plaisir à ces choses, comme vous me l'aviez promis, je n'ai que déboire et douleur.

Pendant les six mois que la jeune fille garda l'habit séculier, David, ni la maîtresse des novices n'osèrent pousser plus loin les épreuves. A certains jours, ils la reléquaient

à la chapelle, pendant que ses comparses s'ébattaient au jardin. D'autres jours, durant la messe, ils la confinaient dans sa chambre.

A quelques mots des novices, Madeleine devina bientôt qu'on agissait point ainsi à son égard pour lui infliger une pénitence, mais pour lui dérober de mystérieux exercices. On ne la jugeait pas suffisamment avancée pour en tirer profit, ou bien on craignait de provoquer en elle quelques révoltes.

Madeleine était femme. Ces cachotteries irritèrent sa curiosité. De plus, toujours dévote à saint François, elle brûlait de recevoir sa livrée religieuse, de prendre rang officiellement parmi ses filles.

Elle s'ouvrit à David sur ce dernier point.

— Voilà six mois, dit-elle, que je suis au couvent, et je suis encore condamnée à porter l'habit séculier. Pourquoi ce long délai ? Qu'ai-je fait pour mériter cette punition ?

— Ce n'est pas punition, mais prudence.

— Prudence ! se défie-t-on de moi ?

— Non. Car, s'il en était ainsi, nous vous congédierions.

— Alors, que me reproche-t-on ?

— Vous n'êtes pas rompue comme il le faudrait à l'obéissance.

— Pourtant, je ne résiste jamais aux ordres qui me sont donnés.

— J'en conviens, ma chère fille. Mais vous n'avez point appris encore le mépris de votre corps, l'indifférence à votre chair.

Madeleine se couvrit le visage de ses mains en pleurant, et balbutia :

— Est-ce ma faute, monsieur, si la nature et la pudeur se révoltent en moi quand je suis obligée de subir ce que vous savez ?

— Eve, notre mère commune, ne rougissait pas de sa nudité à l'état d'innocence. Cela ne lui vint qu'après le péché. D'où nous sommes en droit de conclure, d'après vos révoltes, que vous n'avez pas encore reconquis cet état d'innocence qui, seul, peut vous rendre digne de revêtir le saint habit de cette maison.

— Eh bien, monsieur, je m'efforcerai de mieux faire à l'avenir. Mais de grâce, ne me refusez pas la faveur d'être admise au nombre des religieuses de saint François. Notre bienheureux patron m'obtiendra sans doute, par son intercession de triompher de moi-même.

Le vieux prêtre avait un faible pour Madeleine. Quand il était malade, elle le soignait mieux que pas une, avec un véritable dévouement. Si effroyablement corrompu qu'il fût, cela le touchait, et il eût été désolé de s'exposer à la perdre en la rebutant.

— Soit dit-il enfin. Je tâcherai de décider la révérende mère, et surtout la maîtresse des novices, dont l'opposition est la plus sérieuse.

La jeune fille le remercia chaleureusement, protestant qu'elle se dominerait si bien que ses supérieures ne se repentiraient pas d'avoir cédé.

Le vieillard l'enveloppa d'un regard étrange, et reprit en la tutoyant comme il le faisait souvent dans l'intimité :

— Je compte sur ta parole, chère enfant, et tu me causerais beaucoup de chagrin si tu y manquais. La révérende mère et la maîtresse des novices m'accuseraient de légèreté.

— Je n'y manquerai pas, je vous le jure, déclara Madeleine. Je sens déjà que je n'éprouverai plus guère de peine à pratiquer le mépris du corps, l'indifférence à la chair.

— En es-tu sûre ?

— Oh ! très sûre !

— Songe, ma fille, que ton initiation n'est pas complète... Il y a des exercices au jardin, à la chapelle, où nous n'avons pu te permettre d'assister jusqu'ici, parce que tu te serais scandalisée, peut-être, comme les pharisiens se scandalisaient des actes de Jésus et de ses disciples.

— Je ne suis pas une pharisienne ; je ne me scandaliserai pas, s'écria Madeleine dont la curiosité faisait taire en ce moment tout autre considération.

— J'ai confiance en toi, ajouta Pierre David. D'ailleurs, ce serait de ta part un intolérable orgueil que de t'estimer plus sage, plus savante que nous, tes supérieurs, en matière de spiritualité.

Cet entretien avait lieu dans la cellule de la jeune fille. Le vieux prêtre, sur les genoux duquel elle était à demi prosternée, la gratifia d'une caresse paternelle, et se leva pour se rendre chez la supérieure.

Il lui annonça le soir que la cérémonie de sa vêtue aurait lieu dans huit jours et qu'elle serait ensuite initiée aux exercices dont on lui avait fait mystère jusqu'alors.

— Madeleine reçut l'habit des franciscaines, en présence de toute la communauté, au milieu des pompes usitées en pareil cas. Préparée par une retraite durant laquelle Pierre David, la révérende mère, la mère vicaire et la maîtresse des novices se relayèrent pour l'*illuminer*, l'instruire de plus en plus au mépris du corps et à l'indifférence à la chair, elle fut parée

avec soin avant la vêtue par les trois supérieures, selon l'habitude des couvents de nonnes en telle circonstance, pour mieux symboliser le renoncement aux vanités du monde.

Quand la postulante entra dans la chapelle, accompagnée de la mère Elisabeth, elle était ravissante, avec ses longs cheveux d'or et parfumés flottant sur ses épaules que sa robe blanche très décolletée laissait à découvert ainsi que sa poitrine gonflée maintenant par le récent épanouissement de la femme. De riches bijoux ornaient ses oreilles, son jeune sein et ses doigts fuselés.

Madeleine, le visage rayonnant, prit place devant l'autel où le vieux prêtre l'attendait, la chasuble d'or sur le dos. Elle se réjouissait d'entrer enfin dans la famille de saint François, son bienheureux de prédilection. Et puis, à se voir si belle, elle éprouvait un vif sentiment de coquetterie. Malgré toutes les prédications mystiques dont on l'avait bourrée, elle devinait, aux regards l'ardente admiration fixés sur sa personne, que son corps n'était pas si méprisable, ni sa chair si indifférente.

Les chants, les prières commencèrent. Ensuite le prêtre lui fit les questions accoutumées, auxquelles Madeleine répondit d'une voix ferme.

Alors Pierre David lui adressa une homélie solennelle, résumant tout ce qu'on lui avait enseigné. Il appuya longuement sur l'innocence dont jouissaient Adam et Eve au paradis terrestre, déclarant que la postulante allait être favorisée du même don, dans ce couvent privilégié, répétant que « le corps ne peut souiller l'âme », et si « la partie supérieure est vraiment divine, elle ne sait plus ce que fait l'autre ». Il conclut en glorifiant « les libertés amoureuses que l'ange Gabriel prit avec la Vierge, ses baisers de colombe », etc., exhortant la jeune fille à se modeler sur ces modèles célestes.

Quand il eut terminé, la mère vicaire et la maîtresse des novices, qui se tenaient aux côtés de la postulante, avertirent Madeleine que le moment était venu de se dépouiller de la livrée du monde, pour revêtir celle de saint François.

Et elles se mirent à détacher les bijoux.

Madeleine, étonnée, murmura :

— Ne dois-je pas me rendre à la sacristie ?

— Pourquoi faire ? demanda la mère Elisabeth en fronçant le sourcil.

— Pour déposer ces vêtements.

— Non, ma fille. Ici, nous avons l'habitude d'accomplir ce sacrifice devant Dieu.

Comme la jeune fille se troublait, la maîtresse des novices ajouta d'une voix sourde :

— Obéis !

Madeleine ne résista plus. Les deux mères la déshabillèrent lentement, ne lui laissant d'autre voile que ses beaux cheveux. La postulante frissonnait, confuse et pleine de honte, non de froid, malgré la saison, car la chapelle était chauffée, mais d'apparaître dans cette nudité devant la communauté entière. Ce qui ne lui coûtait presque plus en présence du vieux prêtre et de ses supérieures, lui causait une peine immense dans cette chapelle, où elle sentait rivés curieusement et avidement sur ses formes encore frêles les regards de ses compagnes, ceux de toutes les nonnes.

Sur l'ordre de la maîtresse des novices, elle se coucha sur le tapis moelleux qui garnissait le pavé de marbre du sanctuaire. Pierre David récita sur cette victime mystiquement immolée les prières sacrées, pendant que les religieuses chu-

LE COUVENT DE GOMORRHE

chotaient entre elles, se communiquant, sans doute, leurs pieuses observations (1).

La cérémonie achevée, Madeleine se releva pâle et frémissante. Les deux mères la revêtirent du costume réglementaire, la conduisirent au fauteuil où la supérieure trônait, à droite de l'autel, et la révérende mère la pressa longuement sur son cœur.

De là elle se présenta successivement aux autres religieuses, qui lui prodiguèrent compliments et caresses.

Les novices, à leur tour, la serrèrent dans leurs bras, rieuses et folâtres, malgré la sainteté du lieu. Ne leur avait-on pas enseigné qu'une fois purifié on ne peut plus pécher ?

De la chapelle, la communauté passa au réfectoire, où l'on avait servi un festin délicat, sans oublier les meilleurs vins du cellier.

Après le repas, les novices emmenèrent leur nouvelle compagne au jardin réservé, où elles se livrèrent à mille délicieux ébats dans un vaste kiosque qui servait, l'hiver, à leurs récréations.

Entraînée par la liesse générale et sous l'influence d'une pointe d'ivresse, Madeleine s'abandonna peu à peu à une gaieté effrénée, mais répondant à faux, la plupart du temps, aux paroles étranges qu'on lui décochait, car elle ne comprenait pas encore la langue de Sodome.

Du reste, toute ravie maintenant de porter l'habit de saint François, elle se croyait transformée, au seuil du monde des purs esprits.

(1) Floquet, le grave auteur de *l'Histoire du Parlement de Normandie*, affirme, tome V, que le prêtre lui-même officiait au.

Etourdie, grisée par les vapeurs qui lui emplissaient le cerveau, Madeleine fut appelée, vers le soir, dans le cabinet de la supérieure. Outre les trois autres mères, elle y rencontra le directeur du couvent, qui la félicita de la piété avec laquelle elle avait accompli son sacrifice.

Elle s'assit sur un tabouret, auprès de la révérende mère, qui ne lui ménagea ni les chatteries, ni les douces paroles.

— Tu étais bien belle, sœur Madeleine, lui dit-elle, avec ta robe blanche et tes parures, ce matin ; cependant tu es mieux encore sous cette guimpe et ce saint habit de notre ordre ; tu embaumes l'encens et les parfums du paradis. N'est-ce pas, mère Elisabeth ?

— Pour moi, répliqua la maîtresse des novices, je ne l'ai trouvée plus adorable qu'au moment où, dépouillée de la misérable livrée du siècle, elle nous est apparue, au pied de l'autel, uniquement vêtue des grâces dont le Seigneur l'a douée dans sa bonté infinie.

— Je pense comme vous, mère Elisabeth, reprit la supérieure.

Pierre David et la mère vicaire déclarèrent partager le même avis.

— Ma chère enfant, continua la supérieure, la journée qui va suivre sera pour toi celle d'une initiation plus parfaite. Tu apprendras comment Dieu consacre la pure doctrine enseignée dans cette maison. Bientôt tu goûteras le bonheur dont nous jouissons toutes, par lequel le Seigneur récompense notre humilité, notre absolu renoncement à la volonté propre et nos sacrifices.

L'entretien se prolongea, roulant uniquement sur ces matières transcendantes. Nonnes et directeur, tout en gardant

encore certaine réserve, s'exprimèrent avec plus de clarté qu'ils ne l'avaient fait jusque-là.

Lorsque la cloche sonna la prière, Madeleine se retira la tête montée, l'esprit bouleversé, les sens surexcités par les singuliers propos qu'elle avait entendus.

D'autre part, sa curiosité féminine était aiguïlée à l'excès. Elle brûlait plus que jamais de connaître les mystérieuses pratiques qu'on lui avait si soigneusement dérobées. Que se passait-il à ces messes où on ne lui avait point encore permis d'assister ? Que faisait-on dans le jardin réservé, à ces heures où on la reléguait à la chapelle, tant qu'avait duré la belle saison ? Car elle avait remarqué ceci : depuis les froids, on ne lui interdisait plus le jardin en aucune circonstance.

En tout cas, elle espérait que la journée du lendemain lui révélerait le secret qui l'avait si souvent préoccupée, et que ses compagnes observaient à son égard avec un soin jaloux.

Madeleine rêva à ces choses une partie de la nuit. Elle s'endormit à la fin d'un sommeil fiévreux. Quand elle s'éveilla le matin, la maîtresse des novices était debout à son chevet, grave, imposante, et la salua selon l'usage du couvent en disant :

— *Benedicamus Domino !*

— *Deo gratias !* répondit la jeune novice en se dressant sur son séant, la vue trouble et les membres brisés.

— Tu communieras à la messe, reprit la nonne.

— Mais je ne suis pas préparée, ma mère.

— Tu te prépareras par le sacrifice.

— Lequel ? murmura Madeleine.

— Tes compagnes te donneront l'exemple. Tu feras comme elles.

— Pourtant, si je ne sais pas ?

— Tu sauras. Je dois te laisser le mérite d'une prompte obéissance. A présent que tu es fille de saint François, il faut que tu te soumettes au premier signe, sans raisonner. Habille-toi.

La jeune fille commença à se vêtir, très intriguée et légèrement inquiète.

La mère Elisabeth ajouta :

— D'ailleurs, l'acte que tes compagnes accompliront et que tu accompliras toi-même leur est familier : elles s'en acquittent chaque semaine avec joie, à cette messe dont nous avons dû te priver jusqu'ici, à cause de la lenteur de tes progrès dans la voie de la perfection.

— Ma mère, je ferai ce que vous désirez, promet Madeleine.

Sans se départir de sa gravité, la maîtresse des novices recommanda à la jeune fille de ne pas négliger sa toilette intime, et l'aida elle-même avec une obligeance empressée.

Elles descendirent ensemble à la salle d'exercices, où les autres novices arrivèrent en même temps.

La maîtresse des novices leur dit simplement :

— Aujourd'hui, mes enfants, vous pratiquerez à la messe le dépouillement corporel, symbole du dépouillement de la volonté.

Le froid était vif. Les membres de ces jeunes filles grelottaient sous la bure. Néanmoins, toutes les figures s'épanouirent, exceptée celle de Madeleine ; un murmure de satisfaction s'éleva du groupe qu'elles formaient autour de la

mère Elisabeth, quelques-unes même échangèrent en riant des mots très lestes.

Au signal de la maîtresse des novices, elles se dirigèrent vers la chapelle, où la supérieure et toutes les religieuses professes occupaient déjà leurs stalles, au chœur.

Pierre David, revêtu de ses habits sacerdotaux, était à genoux devant l'autel, ayant à sa droite la mère vicaire, qui devait servir la messe (1).

Un gros calorifère ronflait au milieu de la chapelle, dont l'air était tiède et parfumé d'encens. Les pâles rayons d'un soleil de janvier filtraient à travers les vitraux, confondant leurs clartés incertaines avec la lueur vacillante des cierges allumés autour du tabernacle.

A un second signal de la mère Elisabeth, les novices se déshabillèrent, et furent toutes, bientôt, dans une nudité complète, les bras croisés sur leur sein aux blancheurs de marbre.

Madeleine avait tressailli en voyant ses compagnes opérer sans la moindre hésitation, avec le plus parfait sang-froid. Mais son regard ayant rencontré celui de la mère Elisabeth braqué sur elle, impérieux et sévère, la jeune fille s'exécuta comme les autres.

Nous ne racontons pas ici une scène inventée à plaisir. Elle est consignée tout au long dans les documents de l'époque, dont l'un fut écrit sous la dictée même de Madeleine Bavent, par Desmarest, prêtre de l'Oratoire, et imprimé à Rouen, puis à Paris en 1652, chez Legentil, sous ce titre : *Histoire de Madeleine Bavent, confession générale, etc.*

(1) D'après Floquet, David aurait célébré la messe entièrement nu. Mais les autres auteurs, gardant le silence sur ce point, nous paraissent le laisser indécis.



— Tu violes la règle, découvre-toi.

(page 100)

Aujourd'hui encore, cet ouvrage existe à la Bibliothèque nationale. C'est là que nous l'avons consulté, avec celui du capucin Esprit de Bosroger, intitulé : *La piété affligée*, qui le complète et le confirme dans les principaux détails, relativement au fait ci-dessus.

Dans *La Sorcière*, page 269 et 270, etc., dans la note relative au chapitre VIII de son *Histoire de Louis XIV*, Michelet donne une notice sur ce même couvent, qu'il appelle énergiquement : *La Sodome de Louviers*. Les faits que nous retraçons dans ce chapitre, il les résume de la manière suivante :

« Madeleine Bavent était fort dévote, surtout à saint François.

« Un monastère de saint François venait d'être fondé à Louviers par une dame de Rouen, veuve du procureur Hennequin, pendu pour escroquerie. La dame voulait que cette œuvre aidât au salut de son mari. Elle consulta là-dessus un saint homme, le vieux prêtre David, qui dirigea la nouvelle fondation.

« Aux portes de la ville, dans les bois qui l'entourent, ce couvent, né d'une si tragique origine, semblait un lieu d'austérité. David était connu par un livre bizarre et violent contre les abus qui salissent les cloîtres, le *Fouet des Paillards*. Toutefois, cet homme si révérend avait des idées fort étranges sur la pureté. Il était *adamite*, prêchait la nudité qu'Adam eut dans son innocence (1). »

« Dociles à ses leçons, les religieuses du cloître de Louviers, pour dompter et humilier les novices, les rompre à

(1) Floquet et le rédacteur de l'*Histoire de Madeleine* sont bien plus crus encore, tout en déclarant qu'il est impossible de descendre à certains détails.

l'obéissance, exigeaient (en été, sans doute) que ces jeunes Eves revinssent à l'état de la mère commune. On les exerçait ainsi dans certains jardins réservés et à la chapelle même. »

Eh bien ! ce que Michelet n'a pu faire dans les quelques pages de ces deux livres, consacrées aux mœurs des nonnes de Louviers, nous le faisons dans ce travail spécial, en reproduisant intégralement, sauf ce qui choquerait trop aujourd'hui, les documents qu'il s'est contenté d'analyser brièvement.

Nous répétons les paroles de l'illustre écrivain, au sujet de *l'Histoire de Madeleine Bavent* : « Je ne connais aucun livre plus important, plus terrible, plus digne d'être réimprimé. »

En effet, remettre en lumière les horreurs, les abominations inouïes qui ont infecté les monastères aux plus beaux temps de la foi laïque, c'est condamner irrémisiblement l'institution même des congréganistes, et avec elle l'Eglise, qui les déclare nécessaires à son existence.

Qu'on ne l'oublie pas : notre œuvre se borne à éclairer, en les confrontant scrupuleusement, les pièces accablantes que nous avons sous les yeux, et dont la véracité ne saurait être contestée.

Que si l'on nous reprochait d'étaler complaisamment des tableaux pornographiques, nous répondrions : Les scènes d'effroyable corruption, digne de Sodome ou de Lesbos, que nous allons achever de peindre, ont été publiées en France, non à l'étranger (comme *La Religieuse* de Diderot) avec autorisation royale, en 1646 et 1652, par des moines et des prêtres.

Ceci expliqué pour définir nettement la portée de ce travail, revenons à notre récit.

Dès que les novices eurent mis bas tous leurs vêtements, sans excepter le plus intime, elles s'agenouillèrent et la messe commença.

Madeleine frissonnante, et ne pouvant s'accoutumer à cette nudité absolue, particulièrement dans un lieu qu'elle réputait si saint, se replia sur elle-même pour dérober son corps, en partie du moins, à la profanation des regards.

Le moment venu, ses compagnes se levèrent au signal de la mère Elisabeth, et se dirigèrent vers la table de communion d'une allure dégagée, avec des sourires significatifs, se pavanant dans leur impudeur.

Madeleine les suivit, tremblante, livide, et s'agenouilla la dernière devant la grille. Soudain, sentant la nappe qui descendait le long des balustrades frôler sa chair pantelante, elle la saisit et s'en voila tant bien que mal.

Cependant Pierre David descendit de l'autel, le ciboire d'une main, et pressant de l'autre l'hostie entre ses doigts. Ayant communié les novices placées les premières, non sans avoir inspecté minutieusement leur tenue, il s'arrêta devant Madeleine.

Le vieux prêtre remarqua aussitôt l'effarouchement de la jeune fille et comment elle s'efforçait de cacher sa nudité avec la nappe. Il lui darda un regard sévère, en disant d'une voix âpre :

— Tu violes la règle, découvre-toi.

Madeleine obéit, hors d'elle-même, mais essaya de se couvrir avec ses mains frémissantes.

— Point de simagrées, reprit le vieux prêtre. Joint les mains comme les autres (*Histoire de Madeleine Bavent, 1652*).

La jeune fille céda encore et reçut l'hostie sur sa langue.

Elle regagna son banc, révoltée à la fois et découragée. Le souvenir de toutes les sublimes instructions qu'on lui avait prodiguées depuis six mois s'était effacé subitement de sa mémoire. Elle se sentait outragée, souillée dans sa pudeur de femme, par ces pratiques infâmes, bien plus que par les attentats du capucin Bontemps chez dame Vignory.

« Madeleine, dit Michelet, qui, à seize ans, avait obtenu d'être reçue novice, était trop fière (trop pure alors peut-être) pour subir cette vie étrange. Elle déplut et fut grondée pour avoir, à la communion, essayé de cacher son sein avec la nappe (p. 269). »

Oui, Madeleine avait déplu. Son attitude à la communion avait causé scandale dans la pieuse communauté. La révérende mère avait gémi de l'indocilité de cette enfant ; la mère vicaire avait haussé les épaules, la maîtresse des novices, profondément indignée, attendait avec impatience la fin de la messe pour la réprimander avec la dernière sévérité ; les autres religieuses professes murmuraient entre elles qu'elle n'avait pas suffisamment éprouvé cette petite grimacière.

Quant aux novices, elles avaient assisté à cette scène avec des rires étouffés, se faisant des signes équivoques tout en mastiquant l'hostie. De retour à leur place, elles chuchotèrent jusqu'à la fin de l'office. Celles qui étaient auprès de la récalcitrante s'étaient écartées, afin qu'elle fût mieux en vue. Toutes affectaient de l'examiner curieusement, glosant à l'envi, se communiquant leurs remarques impudiques, et prouvant qu'elles étaient imbues déjà jusqu'aux moelles de la doctrine transcendante sur « le mépris du corps, l'indifférence à la chair ».

Aussitôt après la messe, Madeleine s'enfuit à sa cellule où elle pleura et sanglota, moins peut-être à cause de ces hontes implicitement acceptées, subies fréquemment déjà de-

vant ses supérieures, que du chagrin de ne point réussir à dompter la nature.

Elle avait le vague instinct que cette nudité adamique devait produire une effroyable démoralisation. Mais en quoi cela consistait-il ? Elle l'ignorait absolument.

David, vieillard d'âge avancé, se bornait à des privautés à peu près inoffensives. Elle n'avait de relations avec aucun autre homme. Elle n'avait donc point à redouter des attentats tels que ceux du capucin Bontemps.

D'un autre côté, la doctrine qu'on lui enseignait était spé-
cieuse. On lui citait sans cesse les premiers parents à l'état d'innocence, Gabriel avec la Vierge ; on lui démontrait la nécessité de s'humilier, pour monter au rang des purs esprits.

Ce langage mystique l'impressionnait, et elle se demandait parfois si ses répugnances invincibles ne résultaient point de quelque influence maligne de Satan, jalouxant la perfection des épouses du Seigneur.

Quelques instants après l'office, Madeleine eut à comparaître, dans le cabinet de la supérieure, devant les quatre mères et le directeur du couvent. On lui reprocha durement le scandale qu'elle avait donné, au lendemain même de sa prise d'habit, violant ses promesses antérieures et témoignant d'une incurable indocilité.

La jeune fille, tout en larmes, protesta de sa bonne volonté. Elle avait été impuissante à se maîtriser. Elle tâcherait de mieux faire à l'avenir.

La maîtresse des novices fut implacable, la déclara indigne de vivre dans un cloître de si grande réputation, opina pour qu'on lui retirât l'habit qu'elle profanait, afin de la soumettre à de nouvelles épreuves.

Le vieux David intercédait pour Madeleine. Ses infirmités s'aggravant de jour en jour, il tenait à ne point rebuter cette enfant dont les mains douces le faisaient moins souffrir que celles de tout autre, croyait-il lorsqu'elle le pensait. Ce dévouement sincère et naïf lui était précieux.

Et puis, quoique ses sens dépravés fussent quasi éteints, il ressentait encore une vague volupté au contact de cette jolie blonde, dont la chevelure d'or et la fraîche haleine embaumaient.

Madeleine garda l'habit de saint François. Encouragée par David, elle s'efforça de pratiquer la règle couramment et finit par s'habituer à communier toute nue.

Cependant la maîtresse des novices avait donné le mot d'ordre à ses élèves plus avancées, leur expliquant comment il fallait procéder pour préparer la jeune fille à l'initiation définitive. Elles eurent la permission tantôt l'une, tantôt l'autre, de la visiter dans sa cellule à certains moments. Souvent, la mère Elisabeth intervenait elle-même, comme aussi la supérieure, la mère vicaire et les religieuses parvenues au degré voulu de perfection mystique.

Quoique profondément troublée au sortir de ces tête-à-tête, Madeleine s'y accoutuma encore. Mais la fièvre qu'ils allumaient dans ses veines, lui faisait rêver autre chose. Si, à la place du vieux David, quelque beau et robuste compagnon se fût présenté, elle eût été plus faible que la tentation.

Le printemps ramena les jours de soleil et la chaleur. Une après-midi, les mères convoquèrent les novices à la salle d'exercices. Au signal donné par la maîtresse, celles-ci se déshabillèrent comme pour la communion.

Mais, au lieu de les conduire à la chapelle, les mères leur commandèrent de se rendre au jardin, pour s'y exercer en

plein air, sur les pelouses et dans les allées ombreuses, au « mépris du corps, à l'indifférence à la chair. »

Les nymphes charmantes et dociles prirent leur vol plus folâtres que jamais, et s'ébattirent dans le paradis terrestre, où Eve était multipliée, mais d'où Adam était absent.

Michelet, résumant les documents que nous reproduisons intégralement, s'est contenté d'écrire : « Les religieuses du cloître de Louviers exigeaient que ces jeunes Eves revins-
sent à l'état de la mère commune. On les exerçait ainsi dans certains jardins réservés et à la chapelle même. »

L'éminent historien semble dire que les pratiques de la chapelle étaient aussi obscènes que celles du jardin. Les pièces où nous puisons expliquent clairement qu'il y avait une différence notable. À la chapelle, ce n'était qu'une parade rappelant le costume primitif de l'Eden. Au jardin seulement on donnait une répétition des mœurs de Sodome et de Gomorrhe.

Ici, pas plus que Michelet, nous n'osons décrire par le menu, les détails de ces danses, de ces jeux, de ces divertissements infâmes auxquels se livraient, enseignées par leurs supérieures, les novices du couvent de Louviers.

Et pourtant, tout cela se lit dans les ouvrages que nous avons cités plus haut, publiés avec l'autorisation royale, et qui se trouvent actuellement encore à la Bibliothèque nationale. (Voir Floquet, *l'Histoire de Madeleine Bavent, la Piété affligée*, du capucin de Bosroger, etc.)

Nous nous bornerons à répéter avec Michelet que la doctrine intérieure du monastère était celle-ci : « *Le corps ne peut souiller l'âme. Il faut, par le péché qui rend humble et guérit l'orgueil, tuer le péché.* — Les dévoués, immolés en eux et anéantis, n'existent plus qu'en Dieu. *Dès lors, ils ne peuvent*

plus pécher. La partie supérieure est tellement divine qu'elle ne sait plus ce que fait l'autre. »

Et l'éminent écrivain ajoute :

« Les religieuses (de la Sodome de Louviers), imbues de ces doctrines, *les pratiquant sans bruit entre elles*, effrayèrent Madeleine de leur dépravation. »

D'après les aveux de la jeune fille, recueillis et publiés par le prêtre oratorien de Rouen, nous pouvons affirmer que cette dépravation lui inspira bien plus que de l'effroi.

Madeleine eut un tel dégoût de ces actes accomplis ou tentés en pleine lumière, qu'elle s'arracha des mains de ses compagnes en délire, et se réfugia demi-folle dans sa cellule.



VII

UN COMPROMIS PIEUX

Madeleine, hors d'elle-même, n'avait pas songé à reprendre ses vêtements à la salle d'exercices. Arrivée dans sa cellule, elle se jeta sur son lit, le visage enfoui dans l'oreiller et poussant des gémissements lamentables. Elle se tordait d'épouvante, au souvenir de ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Elle se sentait irrémédiablement souillée, corps et âme, et se désespérait à la pensée qu'il lui était impossible d'échapper à cette fange, à cette fournaise de luxure.

Tout à coup, elle tressaillit. On secouait violemment sa porte, dont elle avait poussé les verrous. Elle se roula, tremblante, dans ses couvertures. Elle n'ignorait pas qu'il existait des oubliettes dans ce couvent, comme dans tous les autres, de véritables sépulcres où l'on ensevelissait toutes vives les récalcitrantes.

La jeune fille, épouvantée, demeura immobile.

— Mais ouvre donc, malheureuse ! cria une voix âpre.

C'était la maîtresse des novices.

Madeleine blémit, ses dents claquèrent, mais elle ne répondit pas.

— Tu résistes ? tu persévères dans ta révolte ? reprit la mère Elisabeth, avec un accent furieux.

Même silence.

La maîtresse des novices ajouta :

— Veux-tu donc que je fasse enfoncer cette porte ! Sache-le bien, nous avons des châtiments terribles pour les indociles.

La jeune fille, secouée des pieds à la tête par une sorte de convulsion, était incapable de prononcer un mot.

La maîtresse des novices, craignant probablement quelque accident, alla chercher la supérieure.

Celle-ci s'empressa d'accourir. Elle frappa doucement, en disant d'un ton affectueux :

— Ouvre-moi, chère enfant. C'est moi, ta mère. Va, je serai indulgente.

Madeleine ne bougea pas.

— Quel mal t'ai-je fait ? continua la révérende mère. Ne t'ai-je pas toujours traitée avec bonté ? Pourquoi me causer ce chagrin ?

La jeune fille, émue, répondit enfin :

— Je voudrais voir M. David.

— Je vais te l'envoyer.

Mais Madeleine avait oublié qu'elle était nue, telle qu'on l'avait obligée d'aller au jardin, pour l'exercice infâme auquel ses compagnes se livraient avec tant de fougue.

Aussi fut-elle très embarrassée, lorsque le vieux prêtre à son tour heurta à la porte.

— Je n'ai pas mes habits, lui cria-t-elle ; je les ai laissés à la salle d'exercice. Oh ! de grâce, veuillez me les faire apporter.

— J'irai les chercher moi-même, répliqua Pierre David.

En effet, il revint au bout de cinq minutes, avec les vêtements de la jeune fille.

Madeleine, les pieds nus, enveloppée dans la couverture, ouvrit la porte et l'introduisit.

La voyant défaite, pâle comme une morte, la figure effarée et à demi voilée par sa chevelure en désordre, le vieillard en eut pitié. Il déposa les vêtements sur le lit, et dit à la jeune fille d'un air attristé :

— Habille-toi, pauvre enfant, personne n'entrera.

Chose étrange, ce que Madeleine, en ce moment, eût refusé de faire en présence de personnes de son sexe, elle le fit sans hésiter devant le prêtre. Les regards d'un homme lui semblaient infiniment moins odieux que ceux des nonnes ou des novices du couvent.

Pendant qu'il s'asseyait, elle procéda rapidement à sa toilette, rajusta sa coiffure devant un miroir, et s'arrêta debout, étrangement agitée, près du vieillard.

Il l'attira doucement sur ses genoux, passa un bras autour de sa taille et baisa ses lèvres pâlies.

— Méchante ! fit-il, que de mal tu me donnes.

Madeleine fixa sur lui ses yeux égarés, et murmura :

— Elles me tueront, si vous ne me délivrez de cet enfer.

— Calme-toi, ma chérie, je ne te gronderai pas. Que désires-tu ?

La jeune fille, dont les pratiques abominables du couvent

n'avaient point entamé les croyances superstitieuses, répliqua :

— Je voudrais me confesser..., mais pas à la révérende mère.

Pourtant, c'était chose ordinaire dans les couvents, où les abbesses aimaient fort exercer ce ministère à l'égard de leurs religieuses. Aussi David demanda à Madeleine :

— Comment ! n'as-tu pas fait ta confession, ce matin, à ta supérieure ?

— Non, non, jamais je n'y ai consenti ! fit la jeune fille avec une grimace de répulsion.

Le vieillard inclina la tête en murmurant :

— Je comprends maintenant pourquoi la supérieure ne t'aime pas.

Eh bien, soit ; je suis prêt à recevoir ta confession.

— Je préférerais la faire à un autre prêtre.

— C'est impossible, se récria David. Aucun n'a le droit de confesser dans ce couvent, excepté moi.

Madeleine surexcitée, la tête à l'envers, garda le silence et appuya sa jolie tête blonde sur l'épaule du vieillard, qui reprit :

— Je suis ton directeur, seul par conséquent, j'ai grâce d'état pour te conduire. Est-ce que tu as à te plaindre de moi ?

— Non, murmura faiblement la jeune fille.

— Eh bien, aie confiance en moi, je ne te tourmenterai plus.

Madeleine était légère, au fond, et femme jusqu'au bout des ongles. À vivre dans la corruption où elle était tombée

depuis tantôt cinq ans, chez la dame Vignory d'abord, puis au couvent des franciscaines, c'était miracle qu'elle ne fût point tout à fait gâtée. Mais, arrivant en pleine floraison de l'âge maintenant, le sexe commençait à la maîtriser, aiguissant des appétits nouveaux.

Cette concession de David la toucha. Au sortir des mains grossières et brutales du capucin Bontemps, ce vieux prêtre, avec son air imposant, lui avait inspiré d'abord un respect mêlé de vive sympathie. Sa réputation de science et de profondeur dans la mysticité transcendante avait achevé de la subjuguier. Son esprit, imprégné de rêveries surnaturelles, sa crédulité catholique doublée d'ignorance, lui faisaient révéler cet homme comme un personnage privilégié.

Non seulement elle ne rougissait plus devant lui, mais elle éprouvait à ses caresses, un attrait maladif et singulier, s'imaginant que, s'il n'abusait pas à la manière du père Basile c'était par sainteté, non pour une autre cause.

Madeleine admirait, le regrettant inconsciemment peut-être, que David n'allât pas plus loin, attribuant à son unique vertu une modération qui était uniquement le fait de l'âge.

Elle lui avait donc voué une sorte d'affection filiale, mêlée d'une ombre de tendresse d'un genre différent. Elle était prête à s'abandonner, pourvu que ce fût à lui seul.

Le vieux corrompu avait deviné, sans doute, ce sentiment chez Madeleine, et il en jouissait. Aussi, pour ménager ce trésor, avait-il résolu de l'affranchir d'exercices qui lui causaient une insurmontable répugnance.

— Voyons, ma chérie, fit-il, si je t'exemptais de ces pratiques qui te coûtent tant, serais-tu gentille avec moi ?

— On ne m'obligerait plus à communier, à aller au jardin toute nue ?

— Non, je te le promets.

— Alors, je ferai tout ce que vous voudrez.

— Mieux que cela j'ai l'intention de te séparer de tes compagnes.

— Et je resterai tout de même sœur de saint François ?

— Parfaitement.

— Oh ! que vous me rendez heureuse, s'écria Madeleine, et que vous êtes bon !

— Afin de t'épargner tout désagrément, ajouta le vieillard, tu quitteras ta cellule pour occuper un cabinet près de ma chambre. Je ne te demanderai qu'une chose en retour, de me soigner quand je suis malade.

— C'est mon devoir, et j'y aurai plaisir. Mais comment ferais-je pour terminer mon noviciat ?

— Je me chargerai d'achever ton instruction religieuse.

Madeleine, enchantée de ce compromis, l'estimant une preuve de bienveillance exquise de la part du vieux prêtre, le remercia chaleureusement et lui demanda :

— Quand est-ce que je quitterai ma cellule ?

— Dès ce soir. Je parlerai tout à l'heure à la révérende mère. L'affaire s'arrangera, je l'espère, sans difficulté.

En effet, à la nuit, la jeune fille fut installée dans le cabinet attenant à la chambre de David, et dont la fenêtre ouvrait sur la galerie claustrale. De cette façon, elle était isolée des novices et n'avait plus la vue de l'odieux jardin, ce paradis terrestre où l'on interprétait si étrangement l'état d'innocence.

Dans les premiers mois qui suivirent ce changement, elle se trouva relativement heureuse. Par reconnaissance, elle se



— Merci, mon cœur, tu seras bien heureuse chez moi.

(page 130)

prêta à tous les caprices du vieux prêtre, passant les nuits avec lui, quand il prétendait que sa santé l'exigeait. Il n'était pas embarrassé pour justifier sa conduite au moyen de textes sacrés. Quel mal y avait-il à ce que Madeleine remplit à son égard l'office de cette vierge juive, qui couchait avec le saint roi David, son homonyme, pour réchauffer sa vieille glacie par l'abus des voluptés orientales ?

C'était là un revers de médaille, qui plaisait médiocrement à Madeleine, et auquel elle ne se résignait point sans quelque effort.

Il y en avait un autre. Pierre David était affligé d'un ulcère entre les parties honteuses, que la jeune fille était obligée de panser assidûment.

Enfin, cet isolement qui lui avait été si agréable, au début, lui pesa fort à la longue. Elle ne voyait plus les novices, et rarement les religieuses, la conversation et le commerce de son directeur ne lui procuraient qu'une distraction très insuffisante, et elle ne pouvait pas le reste du temps, prier continuellement saint François. Le bienheureux l'écoutait volontiers, sans doute, mais n'avait pas l'habitude de répondre. Or, dans ces conditions, un entretien, si honnête et si fervent qu'il soit, perd singulièrement de ses charmes. On se lasse de tout, spécialement de n'obtenir jamais de réplique.

Au bout de son année de noviciat, Madeleine fut reçue sœur converse.

Cette faveur, qui semblait devoir combler tous ses vœux, la laissa absolument froide. Elle avait soif de société. La solitude où elle s'était confinée lui devint bientôt intolérable.

Un jour, lors d'une visite que lui faisait son oncle Sadoc Planterose, de Rouen, et sa brave tante, elle ne put s'empê-

cher de leur confier ses chagrins. Elle n'avait trouvé au couvent des franciscaines ni la joie, ni le bonheur rêvés.

Ses parents insistèrent pour qu'elle changeât de maison, ou même rentrât dans leur famille. Madeleine ne se décida pas à suivre leurs conseils. Ils étaient pauvres comme elle. Que ferait-elle dans le monde ? Lui faudrait-il chercher un autre atelier de lingère ? Elle avait gardé de trop mauvais souvenirs de dame Vignory pour se risquer ailleurs.

Et puis, ne serait-ce pas blesser saint François, que de désertir sa maison ? Si le bienheureux qu'elle estimait le plus au paradis prenait la mouche, que deviendrait-elle ?

Cette dernière idée exerça une influence déterminante sur l'esprit frivole et superstitieux de la jeune fille. Sa raison, faiblement éclairée, avait achevé de sombrer dans ce couvent où il n'était question que de surnaturel et de mysticisme. Les hontes, les mystères de dépravation auxquels on l'avait initiée n'avaient aucunement ébranlé sa crédulité.

Sous ce rapport, Madeleine était au niveau de la masse des fidèles de l'époque, dont l'Eglise cultivait l'ignorance avec un zèle infatigable.

Cependant son oncle et sa tante, moins fanatisés, virent à Louviers quelques personnes de leur connaissance, auxquelles ils dépeignirent la situation de leur nièce. Comme c'étaient des gens doués d'un certain bon sens, ils accompagnèrent, à une seconde visite au couvent, Sadoc Planterose et sa femme. Aux observations qu'ils firent à la jeune fille, elle répondit par un refus obstiné d'abandonner le cloître des franciscaines.

— Dieu et saint François me veulent ici, ajouta-t-elle. Si je m'en allais, je me damnerais infailliblement.

Les parents de Madeleine se retirèrent très affligés. Du

reste, elle n'avait fait que leur répéter les propres paroles de Pierre David, à qui elle avait eu la légèreté de confier les propositions formulées par sa famille.

Effrayé à la pensée de la perdre, le vieux prêtre avait employé tour à tour les menaces et les caresses. Il avait même pleuré sur le malheur éternel qui la frapperait certainement, déclarait-il d'un ton prophétique, si elle commettait le crime de déposer le saint habit des franciscaines.

C'était plus qu'il n'en fallait pour triompher des velléités de départ de la jeune fille.

Ensuite, pour prévenir de nouvelles tentations, David lui offrit de réclamer pour elle les fonctions de tourière. Dans ce poste, les distractions ne lui manqueraient plus, puisqu'elle serait sans cesse en rapport avec les personnes du dehors. Libre de la clôture, elle continuerait néanmoins de communiquer avec lui aussi familièrement, car sa chambre possédait une issue particulière destinée aux visiteurs laïcs, dont elle pourrait profiter à son gré.

Cela sourit d'autant plus à Madeleine qu'elle avait rêvé souvent à cette place de tourière. C'était moins que religieuse professe, mais c'était mieux que sœur converse. Cette situation mixte, qui lui permettait de conserver la livrée de saint François, et en même temps de jeter un regard sur le monde, elle l'accepta avec transport, déclarant à son directeur qu'en retour, son dévouement serait sans bornes.

La supérieure accueillit volontiers cette combinaison. Depuis le scandale du jardin, la présence de Madeleine dans l'intérieur du cloître lui déplaisait, ainsi qu'aux autres mères et à la plupart des religieuses professes. Elles avaient même conçu pour la pauvre enfant une vive aversion, et l'auraient expulsée impitoyablement, sans l'intervention de Pierre David,

dont il leur fallait respecter bon gré mal gré l'autorité. En outre, le directeur leur avait fait observer avec raison qu'une fois dehors, la jeune fille pourrait dévoiler les pratiques en usage au monastère, ce qui ne serait point sans graves inconvénients.

Madeline s'installa donc au tour extérieur, et redoubla d'attentions, de complaisances pour le vieux prêtre.

Ce fut alors qu'elle connut Mathurin Picart, le curé du Mesnil-Jourdain ; le zèle de ce prêtre, pour la prospérité du couvent, ne s'était point ralenti. Néanmoins, il avait éprouvé une grande déception au début. En poussant son ami Pierre David à cette fondation, il s'était flatté qu'à force de dévouement il vaincrait la répugnance de Mme Hennequin, devenue mère Catherine de la Croix. A la vérité, la belle nonne, dont les charmes l'avaient séduit si fort, le reçut avec une amabilité pleine de promesses. Bientôt, Mathurin Picart crut toucher au succès.

Mais un jour qu'il causait avec David, dans la chambre du directeur, il jeta un regard par une des fenêtres, laquelle donnait sur le jardin réservé, et pâlit affreusement.

Il avait vu la mère Catherine de la Croix, religieuses et novices, se divertir ensemble dans le costume adamite.

Mathurin Picart, nous l'avons dit précédemment, était délicat à sa manière. Ces exercices de femmes le dégoûtaient profondément.

Dissimulant de son mieux sa colère, il dit au vieillard d'une voix altérée :

— Voilà donc comment vous les préservez des tentations ?

— On fait ce qu'on peut, répliqua l'autre en souriant malicieusement. Le remède est radical, je le vois à votre

mine, mon cher curé. D'ailleurs, vous sentez bien qu'après avoir écrit le *Fouet des Paillards*, je prêterais trop à la raillerie, si je ne réussissais point à prémunir mes brebis.

— Je n'aurais jamais pensé, fit Picart tout navré, que vous appliqueriez votre doctrine avec cette rigueur.

— Que voulez-vous, je suis vieux, murmura David.

— Je comprends, risposta le curé du Mesnil-Jourdain avec humeur : cela dispense vos colombes de regarder au delà de la clôture, et vous d'être jaloux.

— Allons, ne me gardez pas rancune, mon cher ami, reprit gaiement le vieillard. Mes jours sont comptés et vous me succéderez. Libre à vous alors, de gouverner le couvent à votre guise.

Mathurin Picart n'insista pas sur ce sujet qui lui était si désagréable. Il fit son deuil de la belle supérieure, se promettant de réformer quand il serait maître, et ne songea plus qu'à enrichir cette maison où il comptait commander plus tard.

Il resta étroitement lié avec David. La révérende mère, toutes les nonnes lui témoignaient une grande considération, une reconnaissance sans bornes pour la prodigieuse activité avec laquelle il travaillait à la prospérité du monastère.

La première fois que Mathurin Picart vint chez les franciscaines, après l'entrée en fonctions de Madeleine, il fut émerveillé de l'aspect de la jolie tourière. Ayant questionné David adroitement, il sut à peu près que la jeune fille se déplaissait dans la clôture et pour quels motifs.

Cela l'intéressa singulièrement, et Madeleine lui parut plus belle encore. Une chose l'inquiétait pourtant : il avait remarqué que le vieux directeur s'était exprimé sur le compte

de la tourière avec une sorte de tendresse qui ne lui était pas ordinaire.

— Il en est toqué, pensait-il. A son âge, c'est une profanation.

Picart regagna sa paroisse tout rêveur ; l'image de la délicieuse créature l'obsédait. Il songeait aux moyens de l'enjôler, sans trop exciter les susceptibilités de David. A tout prix, il lui fallait ce fruit savoureux. Pour l'obtenir, il aurait vendu son âme, si la chose n'eût été déjà faite.

Cependant Mathurin Picart n'avait point à se plaindre des épines de l'existence. Quoique légèrement déplumé à cinquante ans, il jouissait d'une santé exubérante, et sa bedaine n'avait pas décrépu depuis l'exécution du procureur Hennequin, au contraire. Il jouissait d'une cure très riche, frayait avec les meilleures familles de la contrée, avait des relations suivies avec la haute société de Louviers et de Rouen, bon gîte, excellente table et de plus une femme expérimentée au logis, qui n'était autre que Mlle Claudine Pigeon.

On se souvient que l'ancienne première ouvrière de dame Vignory avait quitté l'atelier de lingerie, au lendemain de l'entrée de Madeleine Bavent comme apprentie.

On n'a pas oublié non plus que Mlle Pigeon, admise au couvent des franciscaines de Louviers en qualité de sœur converse, était sortie de la sainte maison au moment où Madeleine s'y présentait. On eût dit que la destinée la condamnait à s'effacer constamment devant la jeune fille.

Claudine, nous l'avons expliqué, ne s'était pas senti plus de goût pour le mysticisme transcendant que pour les sorcelleries du capucin Bontemps. Sa résolution de partir avait alarmé les nonnes et leur directeur, qui redoutaient les indiscretions de cette fille.

Mais le curé Picart, informé du cas par David, s'était abouché avec Mlle Pigeon, qui lui avait plu. Ayant une place vacante chez lui, il l'avait embauchée sur-le-champ à titre de gouvernante.

Grassement nourrie, vêtue avec élégance, point chargée de travail, respectée dans la paroisse, Claudine avait embelli. C'était maintenant une puissante matrone, l'ornement du presbytère du Mesnil-Jourdain. Si Mathurin Picart n'avait pas réussi à lui refaire une virginité, il lui avait restauré le tempérament, comme elle se plaisait à le répéter. Les vins fins dont elle s'abreuvait, en compagnie de son maître lui étaient infiniment plus salutaires que les boissons magiques du père Basile, dosées par Mme Vignory.

En personne intelligente, Mlle Pigeon orienta différemment sa barque, prête à se rabattre sur un jeune et fringant vicaire, qui n'attendait que l'heure propice pour supplanter son supérieur.

A l'arrivée de son maître, Claudine remarqua tout de suite qu'il était préoccupé, mais évita de l'interroger, sachant qu'il n'aimait pas qu'on se mêlât de ses affaires.

— Le petit Boullé est venu ? demanda-t-il.

Le petit Boullé, comme disait Picart, était le vicaire de la paroisse.

— Non, pas encore, répliqua Mlle Pigeon.

— Ça m'étonne, dit le curé.

— Pourquoi donc ça t'étonne-t-il ?

Mathurin Picart ricana en haussant les épaules :

— Eh mais ! il me semble que messire Thomas Boullé ne se fait pas tirer l'oreille d'ordinaire, pour fréquenter le presbytère, surtout quand tu es seule.

— Ah ça, tu me fais donc espionner ? dit Mlle Pigeon d'un ton bref.

— Ne te fâche pas, ma mie, c'est uniquement par curiosité. Du reste, le petit Boullé a tort de se gêner : il m'amuse tant, quand je le vois te faire les yeux doux.

— Est-ce tout ? fit Claudine, piquée au vif de ce persiflage presque brutal.

— Non, mon cœur adoré. Je te prierai de faire prévenir Thomas Boullé que je m'absente pour plusieurs jours. En conséquence, il lui faudra veiller sur la paroisse... et sur le presbytère.

— J'avertirai moi-même M. Boullé, dès ce soir, si tu le désires, répliqua Mlle Pigeon d'un air provocant.

— Inutile, ma chère. Voilà la nuit, peut-être ta visite à pareille heure, effaroucherait-elle la pudeur du petit Boullé.

Claudine se mordit les lèvres. Evidemment le curé avait tout deviné. Mais elle était très mortifiée qu'il prît la chose en plaisantant. Bien que le vicaire eût au fond ses préférences, elle enrageait d'être lâchée avec cette désinvolture. Néanmoins, elle eut le bon sens de se taire, sentant parfaitement qu'il n'y avait, en telle matière, ni à récriminer, ni à réclamer d'explications.

A la vérité, elle n'était point aussi avancée avec Thomas Boullé que Picart paraissait se le figurer. Mais à quoi bon essayer de le tromper ? Du moment qu'il croyait la chose faite, elle précipiterait le dénouement.

Le lendemain matin le curé retourna à Louviers, où il avait une chambre à loyer, avec l'intention d'entrer immédiatement en campagne pour enjôler Madeleine. Il avait son plan, dont la réussite contrarierait probablement Pierre David. Mais

ce serait une légitime revanche. Avec son illuminisme, le vieux roué lui avait soufflé la révérende mère. En lui faisant tort de la jolie tourière ils seraient quittes, sans préjudice de leur bon accord, car le couvent avait trop besoin de Mathurin Picart pour rompre avec lui.

Dans la journée, le curé du Mesnil-Jourdain se présenta au monastère, demandant à Madeleine si le directeur était chez lui.

— Oui, monsieur, répondit la tourière ; vous pouvez monter.

Mais Picart reprit, en fixant sur la jeune fille son regard enflammé :

— Je suis heureux, ma chère sœur, qu'on vous ait confié ces fonctions. La tourière que vous remplacez était un peu grincheuse et taillée à la diable. Vous, au contraire, vous êtes aimable et gentille par-dessus le marché, deux qualités que les visiteurs apprécient beaucoup généralement.

Madeleine, troublée et rougissante, baissa la tête et ne répondit pas à ces singuliers compliments.

— Vous êtes modeste, par surcroît, ce qui ne gêne rien, ajouta le curé.

— C'est le devoir d'une religieuse.

— Vous ne me connaissez pas ?

— Non, monsieur.

— Je suis le meilleur ami de M. David, et le prêtre le plus dévoué à ce couvent, auquel j'ai eu le bonheur déjà de rendre de grands services. Vous voyez, petite sœur, pourquoi je m'intéresse à tout ce qui le concerne. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

Tout en parlant Mathurin Picart s'était rapproché de Madeleine. Maintenant, il lui brûlait le visage de son haleine. Emporté par la passion, violente dès sa naissance, et croyant pouvoir traiter cette timide converse comme il traitait les fraîches paysannes de sa paroisse, le curé leva la main pour lui pincer le menton.

Mais la tourière recula, indignée, en disant :

— Monsieur, vous vous oubliez.

Le curé, un peu déconcerté, balbutia :

— Je voulais simplement vous bénir, ma sœur. La bénédiction d'un prêtre est un préservatif contre les assauts du diable. Est-ce que vous ignorez cela ?

Madeleine tendit son front, sur lequel Mathurin Picart traça un signe de croix, en appuyant longuement et dévotement du regard sur cette belle fille toute rose, qui baissait les yeux avec une modestie qu'on ne lui avait point, certes, enseignée au couvent.

Cela fait, il prit la liberté de lui tapoter la joue, et ajouta :

— Ma chère sœur, c'est mal à vous d'avoir si maigre confiance aux amis de M. David. Il vous gronderait s'il savait cela.

— Pardonnez-moi, monsieur, ne vous ayant jamais vu avant la journée d'hier...

— Bien, bien, petite sœur, interrompit le curé en souriant. Nous nous verrons souvent désormais... Vous m'inspirez beaucoup d'intérêt, surtout à cause des motifs qui vous ont fait accepter d'être tourière.

— M. David vous les a dits ? fit Madeleine étonnée.

— Il ne me cache rien... Tenez, pourquoi vous le dissimulerai-je ? Dieu me révèle en ce moment qu'il a sur vous

de grands desseins. Sachez donc que je suis pour M. David un autre lui-même. Il m'a désigné pour son successeur. J'espère que mon vénérable ami vivra longtemps encore. Mais il est âgé, et il y a toute probabilité que le Seigneur le rappellera à lui avant moi. Eh bien, ce jour-là, non seulement j'assurerai votre affranchissement des pratiques qui vous répugnent, mais je ferai de vous ma collaboratrice pour les extirper de cette maison.

— Vous les désapprouvez donc, monsieur ? fit Madeleine stupéfaite.

— Oui, je les désapprouve, tout en reconnaissant que M. David en les introduisant ici n'a eu que d'excellentes intentions. Pour cette réforme, je compterai sur vous, chère enfant, qui êtes une sainte et dont j'admire la vertu.

La jolie tourière, très flattée de ces compliments, et charmée de ces promesses pour l'avenir, sentit s'effacer la répulsion qu'elle avait éprouvée pour le curé, au premier abord...

Voyant qu'elle s'amadcuait, Mathurin Picart continua :

— Nous devons peut-être nous préparer ensemble à cette mission agréable au Seigneur... Nous en reparlerons, si vous le voulez bien.

— Monsieur, je ne demande pas mieux.

Le curé avait éveillé la curiosité de Madeleine et stimulé sa vanité féminine. Mais, jugeant à propos de ne pas pousser plus loin, en cet instant, il se contenta d'ajouter :

— Je n'ai pas besoin, chère petite sœur, de vous recommander la discrétion.

— Soyez tranquille, monsieur, je ne suis pas bavarde.

— J'en étais sûr, déclara-t-il. Dieu m'a favorisé du don de pénétrer les âmes, et je lis dans la vôtre à livre ouvert.

Madeleine eut un léger frisson. En effet, le regard de Mathurin Picart, fixé sur elle, semblait fouiller jusqu'aux plus profonds replis de son âme. Elle ressentait une sorte de crainte vague, comme si cet homme l'eût déjà maîtrisée. Aussi la tourière ne résista pas quand il lui saisit les mains pour les presser dans les siennes en lui disant à demi-voix, presque lèvres à lèvres :

— Nos âmes n'en font plus qu'une dans deux corps sanctifiés par la consécration divine.

Le curé se retira sur cette phrase mystique, laissant la tourière troublée, frémissante.

En descendant de chez Pierre David, Mathurin Picart se borna à saluer Madeleine avec un sourire affectueux.

Bien qu'au fond il lui plût médiocrement, la jeune fille, impressionnée par son langage mystérieux, brûlait de l'entendre s'expliquer plus clairement. Elle eut donc une déception en le voyant s'éloigner, silencieux.

Elle rêva de ce rapide entretien le reste de la journée et une partie de la nuit suivante. Quelles étaient ses intentions ? Qu'avait-il voulu dire en déclarant « qu'ils devraient se préparer ensemble à cette mission agréable au Seigneur ? » Madeleine était impatiente de l'apprendre.

Ce prêtre mûr, occupant un rang considérable dans l'Eglise, l'ami intime du directeur et le protecteur le plus zélé du couvent, l'avait traitée en personne d'importance. Autant qu'elle avait pu comprendre, il se proposait de l'associer plus tard, dans une certaine mesure, à son ministère. C'était là un sort tout à fait inespéré pour la pauvre petite sœur converse. Et puis, il répugnait comme elle à ces étranges exercices pratiqués dans la maison. Rien que pour cela, elle était prête à le suivre dans la voie qu'il lui tracerait.

Le lendemain, le curé du Mesnil-Jourdain revint à la même heure, dans l'après-midi.

La tourière l'accueillit cette fois en souriant. Mais il s'arrêta une seconde seulement au seuil de la loge, et lui dit d'un air grave :

— Je monte chez M. David. A mon retour, nous causerons sérieusement.

Et il se dirigea vers l'escalier conduisant à la chambre du directeur. Il trouva le vieux prêtre sur son canapé, souffrant de son ulcère et d'un asthme qui l'oppressait terriblement. Le mal triomphait de la robuste constitution de David et de son tempérament énergique.

— Mon cher ami, dit-il à Mathurin Picart, mes forces déclinent. Je crois ma fin très proche.

Le curé, s'asseyant près de lui, s'efforça de l'encourager. C'était une crise passagère. Avec du repos, sa santé se raffermirait.

Le directeur secoua la tête, et passa à un autre sujet. Les deux prêtres s'entretenaient des affaires du couvent. Mathurin Picart croyait pouvoir compter sur diverses donations considérables, au moyen desquelles on pourrait entreprendre la construction d'une belle église.

— Vous êtes la providence de cette maison, dit le veillard, enchanté de cette nouvelle. Quand vous la gouvernerez, après moi, elle rivalisera de splendeur avec les plus anciennes.

— J'espère bien qu'elle acquerra tout son lustre de votre vivant, répliqua le curé du Mesnil-Jourdain. Vous avez été à la peine, il est juste que vous soyez à l'honneur.

David soupira :

— Quoi qu'il arrive, je mourrai tranquille, vous sachant là. D'ailleurs tout va bien.

— Me permettez-vous un conseil ? fit Mathurin Picart avec bonhomie.

— Comment donc ! Mais vous savez bien, mon ami, qu'ils me sont toujours précieux, vos conseils. De quoi s'agit-il ?

— De la nouvelle tourière.

— Ah ! murmura David, dont l'œil gris se fixa sur son interlocuteur.

— Ne redoutez-vous pas quelque imprudence de la part de cette jeune sœur ?

— J'ai confiance en elle, répliqua le vieillard légèrement inquiet.

— Elle le mérite. Mais à son âge, il échappe facilement une parole compromettante. Songez-y, cher monsieur, votre tourière jouit d'une grande liberté ; elle peut communiquer avec une foule de personnes, dont quelques-unes réussiront peut-être à lui tirer les vers du nez.

— Comment faire ? reprit David. Il m'est impossible de la remettre dans la clôture ; elle n'y consentirait pas et préférerait s'en aller. Si elle nous quittait, nous serions plus exposés encore à ses indiscretions.

— Qui vous empêcherait de la caser, comme nous avons fait pour la Pigeon, par exemple ?

— Vous avez recueilli chez vous la Pigeon, et nous sommes tranquilles de ce côté. Mais où placerions-nous Madeleine ?

— Je serais disposé à recevoir celle-là encore dans mon presbytère.

A cette réponse, David tressaillit : ses joues creuses se teintèrent de rouge.

— Madeleine refusera, balbutia-t-il.

— Qu'en savez-vous ? Il n'en coûte rien de la sonder sur ce point.

— Et puis, ses soins me sont indispensables.

— Pourtant, si le salut du couvent exigeait ce sacrifice ?

— Le salut du couvent ? s'écria le vieillard alarmé. Serait-il donc en péril ?

— Je ne prétends pas qu'il court un risque immédiat. Mais qui peut répondre de demain ? Les moines jalourent les prêtres séculiers qui dirigent les monastères. Ils ne vous ont point encore pardonné votre livre, le *Fouet des Paillards*. Si donc vos doctrines, si élevées qu'elles soient, venaient à transpirer, capucins, dominicains, récollets, tous feraient un tapage d'enfer, et notre œuvre serait perdue.

— Vous m'effrayez, mon cher curé.

— Telle n'est pas mon intention. Je vous prouve seulement que vous ne sauriez user de trop de précautions.

Il y eut une pause. Après quoi David reprit avec un accent douloureux :

— L'éloignement de Madeleine, supposé qu'elle consentit, avancera ma mort, certainement. Toutefois, comme vous êtes plus à même que moi d'apprécier le danger, je la verrai tout à l'heure.

— Voulez-vous que je lui touche un mot de la chose ?

Le vieillard hésita. Il devinait à peu près le véritable motif qui inspirait Mathurin Picart. Mais il était dans la dépendance de ce prêtre intrigant, qui se faufilait partout, et sans lequel le couvent n'aurait pas duré six mois.

— Faites, mon ami, dit-il enfin. Cela ne nous engage à rien. Nous déciderons cette question à loisir, entre nous.

Le curé du Mesnil-Jourdain, ayant obtenu ce qu'il désirait, échangea quelques mots encore avec David, et prit congé. Il avait hâte de voir la jolie tourière, ne doutant pas du succès, dût-il employer le mensonge pour la déterminer.

Madeleine était assise au fond de sa loge, rêveuse et impatiente de savoir ce que Picart devait lui communiquer. Elle se leva respectueusement lorsqu'il parut. Mais, il la fit rasseoir, se plaça familièrement à côté d'elle, s'empara de ses mains et lui dit :

— Ma chère enfant, j'ai parlé de vous longuement avec M. David. Nous sommes d'accord, lui et moi, que vous ne pouvez rester au tour sans de graves inconvénients.

La jeune fille pâlit.

— Eh quoi ? fit-elle d'une voix altérée, on me forcera de rentrer dans la clôture ?

— La révérende mère essayera probablement de vous réintégrer, mais nous ne le permettrons pas.

— Que deviendrai-je alors ?

— Ne vous inquiétez pas, nous y avons pourvu : M. David m'a engagé à vous offrir une retraite dans mon presbytère.

Madeleine, étonnée, demanda :

— Mais je ne serai plus religieuse de saint François ?

— Vous le serez tout de même. Seulement, M. David et la révérende mère vous dispenseront provisoirement de l'habit, car je vous ramènerai plus tard dans cette maison, quand les événements auront modifié le régime actuel... En attendant, nous nous préparerons ensemble à la sainte mission dont je vous ai entretenue hier.

Cela paraissait bien singulier à la jeune fille. Mais, depuis qu'elle avait quitté ses parents, à Rouen, pour entrer en apprentissage chez dame Vignory, elle avait vu tant de choses extraordinaires, que la proposition de Mathurin Picart, faite en ces termes, ne l'émut pas à l'excès.

Comme elle se taisait, le curé reprit :

— Vous acceptez, n'est-il pas vrai ?

— Si c'est l'avis de M. David, je m'y soumettrai.

Picart, qui se grisait au contact et à la contemplation de la jolie tourière, ne put se contenir en l'entendant donner son consentement. Il la saisit par la taille, et la baisa à pleine bouche en murmurant, la respiration haletante :

— Merci, mon cœur, tu seras bien heureuse chez moi.

Mais Madeleine, surprise d'abord, se raidit brusquement et se dégagea avec un mouvement de dégoût des bras du curé.

Si elle subissait avec résignation les caresses, les privautés curieuses, le lit de Pierre David, malade et éteint par la vieillesse, elle n'était nullement disposée à tolérer les entreprises bien autrement redoutables de ce prêtre plein de sang, à la chair luxuriante, à l'œil égrillard. Dans cette étreinte, l'image abhorrée du capucin Bontemps lui était apparue. C'étaient les mêmes procédés, le même délire. Malgré la corruption distillée goutte à goutte dans ses veines depuis près de six ans, la jeune fille n'était point encore mûre pour ces grossières prostitutions.

Elle était debout, irritée, presque menaçante.

Mathurin Picart se leva à son tour, furieux de cet échec. Mais réfléchissant qu'il ne gagnerait rien à la violence, que d'ailleurs le lieu n'était pas propice, il se contenta de dire :

— Vous n'êtes guère reconnaissante, ma chère, du bien qu'on veut vous faire.

La jeune fille ne répondit pas.

— Vous ignorez ma force, reprit le curé. Je suis en relation avec les esprits de l'autre monde, et il ne tiendrait qu'à moi de vous punir sur-le-champ pour l'offense dont vous vous êtes rendue coupable à mon égard.

Cette menace effraya la tourière, car elle croyait sincèrement à la possibilité de ce commerce surnaturel auquel Picart avait fait allusion. Elle était convaincue que les initiés pouvaient faire beaucoup de mal au moyen d'invocations magiques.

Le curé du Mesnil-Jourdain s'aperçut qu'il l'avait impressionnée, et il ajouta :

— Malheur à vous, si vous renouvez ces folies. Est-ce que le prêtre n'est pas institué de Dieu pour diriger les âmes ? Est-ce que lui seul ne possède pas la science du salut ? Pourquoi avez-vous l'audace de prétendre discerner mieux que lui le bien d'avec le mal ? C'est là, ne l'oubliez pas, un orgueil diabolique.

Madeleine baissait la tête, accablée, chancelant sur ses jambes.

— Réfléchissez, petite folle, et revenez à de meilleurs sentiments. Peut-être vous accorderai-je votre pardon, si vous travaillez à le mériter.

Ce seigneur avait un aplomb énorme. Intervertissant effrontément les rôles, il se posait comme l'offensé.

La tourière ne put voir David que le soir, après la fermeture du couvent. Elle lui raconta en pleurant la scène avec le curé du Mesnil-Jourdain.

Le vieillard, très affecté, mais encore sous le coup des observations inquiétantes que lui avaient faites Mathurin Picart, écouta en silence. Quand elle eut achevé, il lui dit avec une tristesse navrante :

— Je regrette infiniment, ma mignonne, que tu aies blessé à ce point monsieur le curé du Mesnil-Jourdain, le meilleur ami de notre couvent. Tu t'es méprise, certainement, sur ses intentions. Il a les manières un peu brusques, mais c'est un excellent cœur. D'ailleurs, que pouvait-il te faire dans ta loge ?

Il la chapitra si bien, qu'elle finit par s'accuser d'avoir cédé à un mouvement trop précipité. Elle promit de ne plus s'effaroucher ainsi, à l'avenir, mais le supplia de ne pas l'obliger à quitter le couvent.

David s'engagea à intercéder sur ce point auprès de Picart.

Madeleine ne dormit guère de la nuit, car le vieux prêtre était aussi agité qu'elle. Il lui fallut à chaque instant le redresser sur ses oreillers, à cause de son oppression.

Ainsi, cette jeune fille qu'une simple étreinte de Picart avait révolté, couchait sans scrupule avec ce vieillard, souffrant tout de lui, tant sa conscience avait été oblitérée par l'enseignement monastique.

Le jour suivant, le curé du Mesnil-Jourdain eut une explication avec David. Il fut convenu entre eux qu'on ne tourmenterait plus Madeleine, de crainte de la pousser à bout et de provoquer quelque esclandre.

De son côté, la jolie tourière ne sembla se souvenir de la tentative du curé. Celui-ci, dans l'impossibilité d'aller plus vite, se contenta, provisoirement, de la permission tacite que Madeleine lui octroya de prolonger les séances dans sa loge. Elle s'apprivoisa même au point de tolérer sans protestations maintes badineries et joyusetés.

Vers le commencement de février, sur les conseils de Picart, David se rendit à Paris pour se faire traiter.

Pendant son absence, le curé du Mesnil-Jourdain le remplaça comme directeur du couvent.

Malgré la passion toujours plus ardente qu'il éprouvait pour Madeleine, Mathurin Picart eut la prudence de se retenir, durant cet intérim. Sans doute, il multiplia ses visites à la loge, il confessa la tourière, l'agaça de mille façons, mais sans excéder certaines limites.

Pierre David, n'ayant pu guérir, revint mourant à la fin du carême. Pendant les dix jours qui précédèrent son agonie, une autre converse fut chargée du tour, et Madeleine le veilla assidûment jour et nuit, avec un dévouement admirable.

Quelques heures avant d'expirer, le vieillard eut une dernière entrevue avec Mathurin Picart.

— Je vous confie, lui dit-il, cette chère enfant, et vous la recommande comme la prunelle de mes yeux.

— Soyez en paix à son sujet, répliqua le curé; je l'aime autant que vous pouvez l'aimer.

David, s'adressant ensuite à Madeleine, qui était tout en larmes :

— Et toi, ma chérie, obéis aveuglément à mon ami Picart, qui va me succéder dans la direction de cette sainte maison. Il est digne de toute ta confiance; pour toi, il adoucira la règle, comme je l'ai fait moi-même. Mais, s'il t'exempte de témoigner, comme tes autres compagnes, « le mépris du corps, l'indifférence à la chair », n'oublie pas cependant que telle est la base de la doctrine pratiquée en ce couvent. Ne te refuse donc pas aux faibles sacrifices qu'il te demandera.

« Le corps, je te le répéterai encore une fois, ne peut souiller l'âme, on tue le péché par le péché. »

C'était inviter clairement la jeune fille à pécher hardiment avec Picart, puisqu'elle n'avait aucun goût à pécher autrement.

Ensuite David pria Madeleine de le laisser seul avec le curé du Mesnil-Jourdain.

— J'ai diverses pièces secrètes et de grande importance à lui remettre, ajouta-t-il — de mystérieuses formules qui assureront les fruits de son ministère.

La tourière sortit.

Le soir, Pierre David était mort. On lui fit de belles funérailles, et on l'inhuma dans le cimetière dépendant du monastère.

VIII

LES DEBUTS DU CURE PICART

Madeline avait dix-huit ans lorsque David mourut. Son grand âge ne lui avait guère permis d'aller loin avec elle. Mais le curé Picart, son successeur, la poursuivit avec furie. Toutes les nonnes lui inspirant une invincible répugnance, même les plus belles, à cause de leurs exercices adamites, il se rua sur la jolie tourière, la seule qui ne fût point contaminée, à son avis.

Toutefois, malgré les recommandations suprêmes du défunt, Madeline lui opposa de vives résistances. La grossière et violente passion de Picart la dégoûtait. Elle tenta de le restreindre aux concessions déjà accordées, mais ce fut en vain.

Il la relançait sans cesse dans sa loge, où il ne lui parlait que d'amour. Au confessionnal, où il exigeait qu'elle se présentât fréquemment et où un simple rideau les séparait, il lui prodiguait ses caresses impudiques, s'efforçant chaque jour de tromper sa vigilance.

Ces entrevues ne lui suffisant pas, il la fit sacristine, pour avoir occasion de la rencontrer plus souvent encore.

Afin d'être tout entier au couvent, Mathurin Picart avait confié sa paroisse à son vicaire, Thomas Boullé. Le lendemain de la mort de David, il avait dit au jeune prêtre, en présence de M^{lle} Pigeon :

— À dater de ce moment, vous vous installerez au presbytère, où Claudine vous tiendra compagnie.

Boullé était un petit brun, très éveillé, très avenant et très coquet. À ces mots de son supérieur, son regard se croisa avec celui de M^{lle} Pigeon, et tous deux sourirent, ravis de cet arrangement.

Le curé, qui les observait du coin de l'œil, ajouta :

— Maintenant, mes enfants, tâchez de faire bon ménage. Cela vous sera facile, j'imagine ?

Le vicaire et M^{lle} Pigeon déclarèrent avec un touchant accord que l'union la plus édifiante régnerait certainement entre eux.

Mathurin Picart, s'étant déchargé sur l'heureux couple des soucis du ministère paroissial, pouvait donc s'adonner désormais en toute liberté à la culture des ouailles de son couvent.

N'ayant pas dérangé l'ordre si bien établi par son prédécesseur, il lui restait de nombreux loisirs. Il les consacra presque tous à Madeleine, s'ingéniant à inventer des « trucs » pour amener la jeune fille à ses fins.

Ainsi, il la suivait pas à pas dans la sacristie, à la chapelle, quand elle remplissait les fonctions qu'on lui avait confiées. Souvent, il disait la messe pour elle seule, lui ordonnant de la servir, par besoin de la faire entrer dans le plus intime de sa vie; inventant des choses bizarres, frisant la folie, pour l'associer en quelque sorte à son office de prêtre.

Un matin, Mathurin Picart célébrait une de ces messes

réservées exclusivement à la jolie tourière. Il avait revêtu ses plus beaux ornements et soigné sa toilette.

Madeleine, agenouillée sur l'un des degrés de l'autel, ses cheveux d'or épars sur les épaules, répondait aux versets de sa voix perlée, suivant l'office avec une attention inquiète.

A la consécration, Picart se retourna vers elle, la grande hostie entre ses doigts, et lui dit :

— Mon cœur — c'était son terme favori — mon cœur, je veux sceller aujourd'hui avec le corps du Seigneur l'union indissoluble de nos âmes, afin de surnaturaliser l'amour que je désire t'infuser.

La nonne le regardait, effarée, ne sachant que penser de cette étrange scène.

Picart reprit :

— Ouvre la main droite.

La jeune fille hésita.

— Ouvre, te dis-je, insista le curé d'un ton impérieux.

Madeleine obéit.

Alors Picart approcha l'hostie, afin de la déposer dans la main mignonne de la jolie tourière.

Mais celle-ci, effrayée, retira brusquement le bras.

Le curé fronça le sourcil, et s'écria :

— Au nom de Dieu, je t'adjure d'obéir.

La jeune fille tendit de nouveau sa main tremblante, où Picart plaça l'hostie.

Puis, s'emparant de cette main, il la ferma sur l'hostie qui s'écrasa entre les doigts de Madeleine.

— C'est le cœur de Jésus lui-même, présent dans l'hos-

tie, dit-il, que tu brises lorsque tu meurtris le mien par tes résistances. Dieu m'a commandé de te le faire connaître.

La tourière, imbue de toutes les superstitions catholiques, frissonna de tout son corps.

Le curé ajouta :

— Mange cette hostie, qui renferme mon cœur saignant confondu avec celui de Jésus, afin que je repose sur le tien, comme l'Époux des Cantiques, entre tes deux mamelles.

La jeune fille, presque inconsciente, porta à sa bouche les fragments de l'hostie.

Quand elle retira sa main, Mathurin Picart la saisit de nouveau et lécha avidement les parcelles qui restaient.

Il continua la messe. Au moment de la communion, il se retourna une seconde fois, le calice à la main, et l'approcha des lèvres de Madeleine, en disant :

— Partageons ce sang de Jésus, qui est aussi le mien, puisque je l'ai consacré en son nom. C'est donc le sang de mes veines. En se mêlant à celui qui coule dans les tiennes, il t'enflammera du pur amour.

La jolie tourière, dominée par l'air solennel du curé, avala deux gorgées du breuvage, dont Picart épuisa les dernières gouttes.

La messe achevée, le curé enlaça brusquement la nonne dans ses bras, en disant :

— Maintenant, mon cœur, nous ne faisons plus qu'une seule âme et une seule chair. Tu m'appartiens pour le temps et pour l'éternité.

A ces paroles trop significatives, Madeleine fut prête à défaillir. Picart dut la soutenir et la faire asseoir sur le marchepied de l'autel.

Cette cérémonie singulière produisit une impression terrible sur la tourière. Elle eut le délire pendant deux ou trois nuits, et dut garder le lit toute une semaine.

Néanmoins, son esprit était tellement imbu d'idées superstitieuses, qu'à la suite de cet incident, Picart prit à ses yeux des proportions surhumaines.

Lorsque son imagination fut apaisée, il l'entretint, dans un jargon mystique, de ce pacte sacré conclu entre eux avec le corps et le sang de Dieu, lui répétant qu'ils n'étaient plus deux, mais une seule substance. La conclusion se déduisait d'elle-même : obligation de consommer le sacrifice.

Madeleine ajournait la conséquence. Picart, redoutant le renouvellement des crises nerveuses, patientait, guettant l'heure propice.

Un jour, la tourière était à la chapelle, remplissant ses fonctions de sacristine. Debout sur l'autel, dont sa robe effleurait la nappe, elle attachait le pavillon du tabernacle.

Picart, qui la suivait pour ainsi dire à la piste, s'approcha doucement, enveloppant d'un regard lubrique ses formes sveltes. Montant sans bruit les degrés, pendant qu'elle était absorbée dans son travail et dans la pensée qu'une planche seulement la séparait de Dieu, il la saisit tout à coup par les jambes et la coucha sur l'autel.

Madeleine poussa un cri d'effroi et se débattit aux mains du curé.

— Silence, mon cœur ! Je veux t'offrir à Dieu comme une victime d'agréable odeur. Voici l'autel. Moi, je serai le sacrificateur, en vertu de mon caractère sacerdotal.

Le sacrifice fut-il accompli sur l'autel même ? Le capucin Esprit de Bosroger l'affirme dans son livre *La piété affligée* :

mais le fait est nié par Madeleine, dans l'histoire écrite sous sa dictée par le prêtre oratorien de Rouen.

Nous n'avons donc pas à nous prononcer sur ce point.

Madeleine déclare que, saisie d'horreur quand elle comprit ce que voulait Picart, elle sauta à bas de l'autel.

Ces émotions, ces luttes continuelles finirent par altérer la santé de la jeune fille. Elle devint si languissante, qu'il lui fut presque impossible de quitter sa loge.

Pour comble, ses terreurs religieuses se réveillèrent. Elle demanda pour confesseur un autre prêtre que Picart.

Le directeur et la révérende mère refusèrent péremptoirement. Pour le permettre, ils craignaient trop qu'elle ne divulgât leurs petits mystères.

Cela la livrait définitivement à Picart.

Dès lors, il s'installa quasi à demeure dans la loge, sous prétexte de réconforter la pauvre tourière. Les visiteurs ou visiteuses, le trouvant penché sur elle, la soignant avec un zèle excessif, se mirent à jaser. D'aucuns opinèrent que le pieux directeur du couvent des franciscaines faisait l'amour à la jolie nonne.

La révérende mère, la mère vicaire, la maîtresse des novices, la mère économe, les religieuses, les novices elles-mêmes ainsi que les converses remarquèrent sans peine la passion folle de Mathurin Picart pour Madeleine. Toutes en firent entre elles des gorges chaudes. S'éprendre d'homme à femme, fi donc ! cela faisait pitié. C'est ainsi qu'on violait la loi du célibat ecclésiastique et monastique, tandis qu'avec les rites *adamites* on tuait jusqu'à la tentation.

Mais les mères et les religieuses étaient bien aises de ce gros scandale. Elles avaient craint d'abord que leur nouveau directeur ne les gênât dans leurs exercices. Maintenant

elles étaient rassurées. En s'amourachant d'une fillette, Picart avait perdu le droit de les morigéner.

Cependant Madeleine continuait à regimber. Le curé, ne réussissant point par la persuasion, recourut à d'autres moyens. Un soir qu'elle était plongée dans un noire tristesse, il lui dit :

— Mon cœur, tu n'as pas une idée exacte de ma puissance. Si je voulais, je t'introduirais dans un monde merveilleux, où tu goûterais des délices que tu ne soupçonnes pas.

— Je sais que vous êtes savant, monsieur, répliqua-t-elle; mais votre science me fait peur.

Il circulait déjà sourdement que Picart étudiait les livres de magie.

— Tu as tort, mon amour, fit-il. Voyons, est-ce que notre ami David t'effrayait ?

— Non, il était si bon.

— Eh bien, le jour de sa mort, lorsque tu nous as laissés seuls, il m'a légué un trésor.

— Vraiment ?

— Rien de plus exact. Il m'a transmis certaines formules d'invocation, qui me permettent de communiquer avec les esprits, même avec le diable, et de faire entrer en rapport avec eux les âmes qui me sont chères.

Cette confidence réveilla les curiosités de Madeleine.

— Ainsi, demanda-t-elle, vous pourriez, à votre gré, me transporter dans cet autre monde, dont la religion nous parle tant ?

— Parfaitement... Désires-tu que j'essaie ?

La jeune fille hésita. Elle avait peur, et ferma les yeux comme pour réfléchir.

Mathurin Picart se hâta de mêler diverses substances à la potion placée près de la tourière. Il composa de la sorte un de ces breuvages du sabbat qui troublaient l'esprit.

Ensuite, pour la prédisposer aux rêves érotiques, qui devaient, à son sens, affaiblir ses résistances en souillant son imagination et en excitant ses sens, il lui raconta une de ces histoires qui couraient partout, à cette époque, celle de la messe noire, célébrée par les sorciers.

Il lui dépeignit la femme, autel et victime, le corps prosterné, sa personne humiliée, la vaste soie de ses cheveux perdus dans la poussière, et s'offrant au sacrifice. Sur ses reins, un démon officiait, disait le *Credo*, faisait l'offrande (1).

Le curé détailla longuement toutes les obscénités de cette opération magique, jouissant des frissons et des terreurs qu'il causait à Madeleine.

Enfin, après l'avoir bien saturée de ces infamies, il lui fit boire la potion, dont M^{lle} Pigeon lui avait donné la recette, l'ayant surprise autrefois à Rouen, chez dame Vignory. Cela concordait, du reste, avec ce qu'il avait appris, dans divers traités de sorcellerie.

Madeleine s'endormit presque aussitôt d'un sommeil convulsif. Il la déposa sur son lit, mais n'osa rien tenter, car chaque nuit, depuis que la converse était souffrante, une autre sœur couchait avec elle.

Madeleine eut toutes les illusions de la scène immonde que le curé lui avait décrite. Elle crut être enlevée avec lui au sabbat, être autel et victime.

A son réveil, le lendemain, elle était dans un état affreux, brûlée de fièvre, en proie à d'horribles spasmes.

(1) Michelet : *La Sorcière*.

Il fallut la transporter de sa loge dans une cellule, gravement malade. Elle resta, plusieurs jours, en proie à une épouvantable surexcitation nerveuse. Les crises se succédaient à courts intervalles. Si elle s'assoupissait un instant, elle se réveillait en sursaut, se dressait sur sa couche, deminue, les yeux égarés, les traits contractés, une mousse blanchâtre aux lèvres, avec des gestes désespérés comme pour écarter de sinistres visions.

Mathurin Picart, ivre d'une passion insensée, passait de longues heures au chevet de Madeleine, la contemplant sans remords dans cette situation lamentable dont il était la cause, et se repaissant à la vue de ses formes délicates qu'elle dévoilait inconsciemment.

Mais dès qu'il essayait de l'approcher davantage, elle le repoussait en frémissant.

La jeune fille, épuisée, tomba dans une prostration à peu près complète. Le hideux satyre, la croyant privée de sentiment, résolut d'assouvir sa convoitise. Au moment où il allait couronner l'attentat, Madeleine, secouée des pieds à la tête, se roula dans son lit avec des gémissements douloureux et en murmurant :

— Vous voulez donc achever de me tuer ?

Le misérable eut peur et s'éloigna.

Lorsqu'elle fut guérie et put prendre son office de portière, le curé recommença ses assiduités dans la loge, ses provocations à la chapelle et au confessionnal. La jeune fille, pleine de défiance, le traita avec froideur et se tint sur ses gardes.

Mathurin Picart, à bout d'expédients, inventa un autre stratagème. Feignant soudain une maladie, il se retira dans sa chambre, se mit au lit, et resta une semaine sans paraître à la communauté.

Il s'était flatté que Madeleine demanderait à le visiter. Il sut qu'elle s'informait à peine de lui. Alors, n'y pouvant plus tenir, il lui fit dire que, se sentant en danger de mort, il désirait lui parler.

La tourière monta. Le curé, enseveli sous ses couvertures, geignant et semblant n'avoir plus que le souffle, tourna lentement les yeux du côté de la jeune fille, et lui dit d'une voix navrante :

— Ah ! sœur Madeleine, est-il donc possible que vous m'ayez oublié si vite ?

Elle s'avança, émue de ce doux reproche.

Le prétendu malade avait abaissé ses paupières, comme s'il eût été réduit à la plus extrême faiblesse ou incapable de supporter l'éclat de la lumière.

Une converse d'un certain âge, qui le soignait, lui fit respirer un flacon de sels. Après quoi il reprit péniblement :

— Je voudrais rester seul avec sœur Madeleine.

La garde se retira.

La tourière regardait le curé en silence, compatissant sincèrement à la souffrance qu'il paraissait éprouver. Il avait toujours les yeux clos, et il murmurait :

— Tu es là, ma pauvre Madeleine ?

— Oui, monsieur.

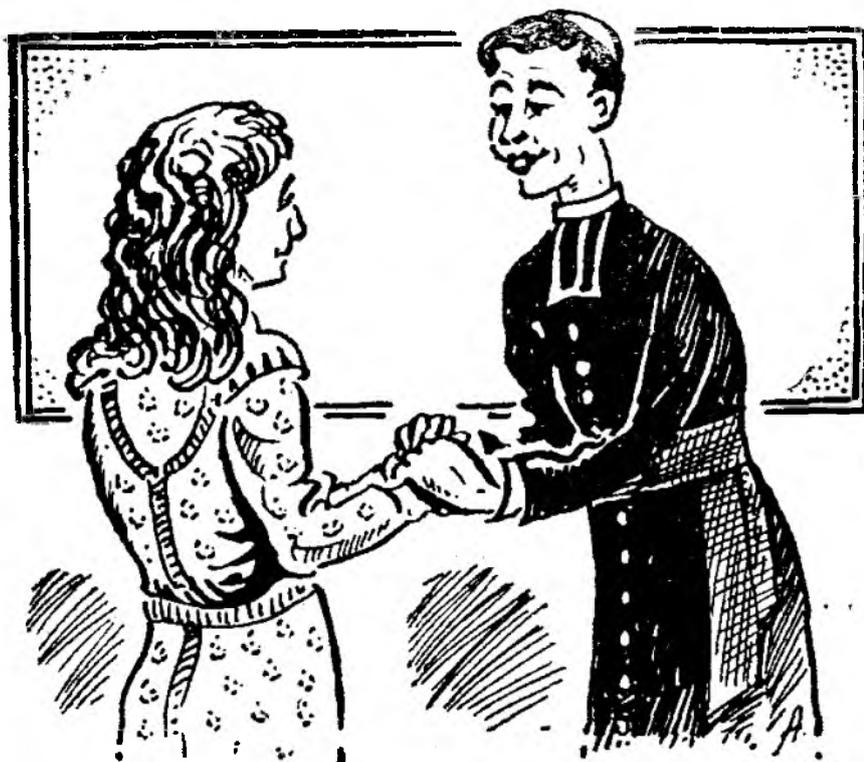
— Approche-toi, ma fille, la maladie m'a rendu sourd.

La tourière obéit et s'arrêta au bord du lit.

Mathurin Picart entr'ouvrit ses paupières, et ajouta :

— Mon cœur, prends-moi la main, que je te sente près de moi. Je n'ai pas la force d'allonger le bras.

· Madeleine le contenta.



Mlle Pigeon raffolait de lui,.

(page 159)

Lorsqu'il sentit dans la sienne la main mignonne de la jeune fille, il la plaça sur sa poitrine, et il ajouta :

— Comme mon cœur bat avec violence ! J'étouffe, par moments; mes douleurs sont si aiguës que je ne me connais plus. Il y a deux heures, la sœur qui sort d'ici a dû me maintenir longtemps avant que je ne revienne à moi. Il paraît que je me suis débattu comme un furieux entre ses bras. Quoique j'espère être tranquille durant notre entretien, je t'avertis, afin que tu ne t'effraies pas, en cas d'accident. Ouf ! je n'en puis plus.

En achevant cette tirade, le curé demeura immobile. On eût cru qu'il avait cessé de respirer.

Madeleine, trompée par cette comédie admirablement jouée, se pencha sur lui, tout alarmée, sans chercher à retirer sa main qu'il serrait convulsivement dans la sienne, crainte de lui imprimer quelque funeste secousse.

Tout à coup, la respiration de Picart devint haletante. Il aspirait l'air bruyamment, ses membres se tordaient, sa figure convulsée exprimait l'angoisse la plus intense. La tourière, de plus en plus inquiète, suivait ces prodromes de crise avec une profonde pitié.

Le curé sursauta, ses membres s'agitèrent violemment, ses yeux s'ouvrirent démesurément, hagards, roulant dans leurs orbites.

— J'étouffe, j'étouffe ! cria-t-il. Voici la crise ! Chère Madeleine, ne m'abandonne pas !

Instinctivement, la tourière lui passa ses bras autour du corps. Les secousses redoublèrent. Picart déchirait les draps de ses mains crispées, il émettait des sons inarticulés; une sorte de rugissement s'étranglait dans sa gorge.

Madeleine, terrifiée et s'efforçant de le calmer, ne songeait

point à appeler. Elle avait perdu toute présence d'esprit. Le curé acheva de la bouleverser en se redressant sur son séant et en balbutiant encore :

— J'étouffe ! J'étouffe !

En même temps, il avait rejeté ses couvertures, porta ses mains à sa tête et ajouta :

— Oh ! je sens mon cerveau éclater. Je sens la folie furieuse. Madeleine, de grâce, ne me lâche pas !... Ce matin, dans un accès de fièvre chaude, j'ai failli me jeter par la fenêtre.

La tourière, épouvantée, cette fois, l'étreignit de toutes ses forces. De son côté, Mathurin Picart l'enlaça avec frénésie, lui ploya la taille, la souleva brusquement et la coucha sur le lit.

La jeune fille, muette d'horreur, se débattit à son tour pour *échapper à cet embrassement forcené*. Mais elle succomba promptement dans cette lutte inégale, poussa un cri de douleur, et ce fut tout.

Un quart d'heure plus tard, Madeleine se traînait hors de la chambre, les cheveux épars, la figure décomposée, les vêtements en désordre, et regagnait sa loge.

Mathurin Picart avait consommé l'infâme attentat depuis si longtemps prémédité. Dès lors il était le maître de la jolie tourière. Celle-ci avait deviné, après sa défaite, quel piège infernal le curé lui avait tendu. Mais, lasse de combattre, accablée par l'insuccès final de ses résistances, elle s'abandonna à la fatalité. Peut-être espérait-elle conquérir à ce prix quelque tranquillité.

Naturellement, Mathurin Picart recouvra promptement la santé — qu'il n'avait jamais perdue. N'osant aborder à sa

première sortie Madeleine à la loge, il la fit appeler au confessionnal.

Il l'attendait avec une certaine inquiétude, et il fut agréablement surpris de la voir s'agenouiller dans une pose abandonnée, sans un reproche, ni même l'ombre de défiance.

Il tira tout à fait le rideau. Elle se prêta de la meilleure grâce du monde à son vouloir. Bien que la jeune fille n'éprouvât aucun amour pour le curé, elle subissait enfin ces ardeurs sensuelles qu'on avait travaillé avec tant de persévérance à allumer dans ses veines.

Elle comprit alors pleinement la signification de cet enseignement de Pierre David : « Il faut tuer le péché par le péché. » Pourquoi n'essayerait-elle pas à son tour de cette homœopathie mystique dont on lui avait tant vanté la vertu ?

Mathurin Picart, ravi de n'avoir plus rien à ménager, s'empara avec fureur de sa jolie pénitente, laquelle, du reste, ne songeait nullement à se refuser. Il lui consacra le meilleur de son temps, à la loge, au confessionnal, à la sacristie, la nuit dans sa propre chambre, autant qu'il se pouvait.

Huit mois s'écoulèrent, pour le curé, dans une ivresse perpétuelle. Chaque jour, la lune de miel lui semblait plus brillante et douce. Madeleine avait bien, de temps à autre, quelque remords, des retours de pudeur, la crainte d'offenser Dieu. Mais elle étouffait ces sentiments importuns en se jetant tête baissée dans les bras de Picart vivant ainsi dans une excitation perpétuelle.

Un matin, en s'éveillant, elle poussa un léger cri.

Le curé la contemplait depuis un moment, dans la pénombre de l'alcôve, admirant sa belle tête blonde, son frais visage rosé, et humant avec délices son souffle paisible et régulier. Il l'enlaça doucement dans ses bras et lui demanda :

— Qu'as-tu donc, mon cœur ?

La jeune fille répliqua, le sein palpitant :

— Je suis enceinte.

A ces mots, Picart se troubla.

— Ce n'est pas possible, dit-il. Tu te seras trompée.

— Non. J'ai senti l'enfant tressaillir... Tiens, vérifie toi-même.

Le curé parut très contrarié, il y avait des semaines déjà que la nature avait donné l'avertissement ordinaire en pareil cas, et Madeleine lui avait exprimé ses craintes à diverses reprises. Mais il avait négligé ces symptômes, préférant s'abuser jusqu'au dernier moment.

Mathurin Picart demeura un instant interdit. Il avait espéré que ce désagrément lui serait épargné et ne s'était point encore demandé comment il agirait, le cas échéant. Un accouchement dans le cloître, un enfant surgissant en plein célibat monastique, c'était toujours un événement scabreux, même dans les couvents les mieux réglés.

Ici, l'affaire emprunterait un embarras de plus au régime établi par David. Ni nonnes, ni novices, jusqu'à présent, ne s'étaient exposées à procréer. Il n'existait donc aucune tradition à ce sujet. Par conséquent, chez les franciscaines de Louviers, on ne possédait ni ces drogues, ni ces connaissances dont parle Michelet, et qui dispensaient ailleurs d'appeler le médecin.

D'autre part, Madeleine étant tourière, il serait plus difficile encore de dissimuler le scandale. Comment la dérober aux regards curieux des visiteurs, et surtout des visiteuses ?

D'autant plus que Mathurin Picart avait commis force imprudences. Aveuglé par la passion, il passait presque chaque

jour des heures entières avec la tourière, obligée de répondre sans cesse aux allants et aux venants. Souvent ceux-ci l'avait surpris la cajolant et la baisant. On avait jasé, commenté ces privautés. De nombreuses rumeurs circulaient en ville. Les mauvaises langues répandaient à Louviers et dans les environs que la belle nonnette était la maîtresse du directeur des franciscaines.

Ces réflexions inquiétantes avaient assombri la figure du curé. Madeleine s'en aperçut, et elle lui dit :

— Cela te tourmente que je sois enceinte ?

— J'aurais mieux aimé qu'il en fût autrement, murmura-t-il en se dressant sur son séant.

— Hélas ! il n'y a pas de remède.

Ils calculèrent ensemble que Madeleine devait être à son cinquième mois de grossesse.

— Comment faire ? reprit la tourière, alarmée de la préoccupation qu'elle lisait sur le visage de son amant.

— Si encore tu étais dans l'intérieur de la clôture, balbutia-t-il.

Et il pensait que tel accident pouvait survenir qui obligerait Madeleine à accoucher dans la loge, autant valait dire en pleine rue.

Madeleine se souleva sur le coude, très agitée. Lui, assis sur le lit, en chemise, elle, les épaules et la gorge nue, se regardaient en frissonnant, car on était en novembre et la température était froide.

La jeune fille ouvrait la bouche pour interroger, lorsque la cloche du couvent sonna le lever. La tourière sauta à bas, en disant :

— Je serai en retard. Nous causerons dans la journée. Mais comme je vais être tourmentée !

— Calme-toi, mon cœur, riposta Picart. Je vais célébrer la sainte messe tout à l'heure. Je consulterai le Seigneur, qui m'inspirera, je l'espère, un plan qui nous tirera de peine.

Ils s'habillèrent en silence. Madeleine eut achevé sa toilette en un tour de main. Elle se glissa hors de la chambre, descendit rapidement l'escalier, et regagna sa loge.

Après la messe, le curé la retint à la sacristie.

— J'ai trouvé, lui dit-il.

— Tu as trouvé ? En es-tu bien sûr ?

— *Oui, je suis sûr. Tranquillise-toi, mon cœur; de façon ou d'autre nous arrangerons cela.*

— Voyons, explique-toi et ne me fais pas languir.

— Il y a d'abord certains breuvages...

— Oh ! non, non, pas de breuvages ! s'écria Madeleine, qui se souvenait de ceux du capucin Bontemps et de la *portion que lui avait administrée le curé, au début de leurs relations, laquelle lui avait causé des rêves si affreux.*

Mathurin Picart, devinant qu'elle le comprenait mal, se hâta d'ajouter :

— Il ne s'agit pas de breuvage du sabbat, mais de *drogues* qui précipiteront ta délivrance sans laisser de traces.

— Un avortement ? fit la tourière en frémissant.

— Pourquoi pas ?

— C'est mal, cela.

— Il le faut.

Madeline soupira. Elle était appuyée, ainsi que son interlocuteur, au meuble qui renfermait les chasubles.

Le prêtre reprit :

— Notre devoir est de ne rien négliger pour éviter le scandale.

— Si cela ne réussit pas ?

— Eh bien ! je te ferai rentrer dans la clôture.

— Oh ! non, pas cela ! je ne saurais m'y résigner. N'étant que sœur converse, j'aurais à subir certainement mille affronts de la part des religieuses professes, sans compter les moqueries de mes compagnes.

— Et si tu devenais toi-même religieuse professe ?

— Tu n'y songes pas ?

— Au contraire, j'y songe très fort.

— Mais il faut une dot.

— Je paierai la tienne, mon cœur, déclara le curé.

La figure assombrie de Madeline s'éclaircit. L'idée d'être admise à ce rang si envié de religieuse professe flattait singulièrement sa vanité. Toutefois, son front ne tarda pas à se rembrunir.

— Je déplaïs à la révérende mère, reprit-elle avec tristesse; la mère-vicaire, la maîtresse des novices, la mère économme n'ont pour moi que de l'aversion; les autres religieuses aussi m'ont prise en grippe, parce que je n'ai nul goût pour certains exercices. Elles ne consentiront pas.

— Elles consentiront, j'en réponds.

— Et puis, elles voudront m'assujettir de nouveau à leurs pratiques.

— Je veillerai à ce qu'elle n'exerce sur toi aucune contrainte, ma chérie, déclara Picart. N'es-tu pas mon bien, et crois-tu que je permettrai qu'on te persécute ?...

Madeleine se rassura.

Quelques instants après, Mathurin Picart était chez la supérieure, où il fit appeler la mère vicaire, la maîtresse des novices et la mère économe. Quand elles furent arrivées, il leur communiqua son projet relativement à la tourière.

Dès les premiers mots, les mères protestèrent avec énergie.

— Cette fille, disaient-elles, était une indisciplinée; elle apporterait le trouble dans la communauté, par son mépris de la règle. Que penseraient les converses et les novices, si on lui accordait une telle faveur, malgré son indocilité. Et les religieuses ? Elles se révolteraient inmanquablement.

Le curé ne se déconcerta pas. Il s'attendait, sans doute, à ces objections.

— Mes sœurs, reprit-il, croyez-vous donc que les intérêts de cette sainte maison me sont moins chers qu'à vous-mêmes ?

— Non, assurément, répliqua la supérieure. Nous reconnaissons volontiers que nous vous devons beaucoup.

— Beaucoup, en effet, continua Mathurin Picart d'un ton sec. Par mon crédit, par mon activité, j'ai fait affluer les aumônes et les dons. Je vous ai enrichies. Et ce n'est pas tout : la confiance dont m'honorent quantité de personnes opulentes, me permettront bientôt d'entreprendre la construction d'une grande église.

Le curé ne se vantait pas, les mères ne purent s'empêcher de l'avouer.

— Sans moi, ajouta-t-il, votre couvent n'aurait pas fait long feu. Il en resterait à peine aujourd'hui le souvenir.

La supérieure et ses compagnes baissèrent la tête.

— J'ai laissé votre règle intacte, poursuivit le directeur. Mais, sachez-le, il me suffirait d'un mot pour vous ruiner. Cela ferait un beau vacarme chez les moines et chez les laïcs, si je dévoilais tels points de votre règle.

— Nous suivons la doctrine de M. David, notre saint fondateur, observa la révérende mère.

— Soit ! Je veux bien respecter les idées de mon ami défunt, ne point vous tracasser à ce sujet, mais à la condition que vous respecterez les miennes, qui sont différentes à divers égards. Au fond, je professe, comme vous « le mépris du corps, l'indifférence à la chair ! » seulement, je pratique d'une autre façon, la jugeant meilleure.

A ces mots, les mères échangèrent un sourire, qui n'échappa point à Mathurin Picart : les pieuses nonnes prenaient en pitié son imperfection, qui lui faisait violer la loi du célibat interdisant les rapports sexuels d'homme à femme. Elles se sentaient bien supérieures à lui dans les voies du salut.

Mais elles se turent, car elles le redoutaient. L'influence de leur nouveau directeur était telle, qu'à tenter de lutter avec lui, elles se fussent perdues irrémisiblement.

Le curé, qui les tenait en son pouvoir, ajouta d'un ton conciliant :

— Croyez-moi, mes chères sœurs, nous avons tout à gagner en tolérant mutuellement nos manières de voir, si différentes qu'elles soient. J'ai prêché d'exemple, à vous d'imiter ma discrétion.

La supérieure, ayant consulté du regard ses compagnes, répliqua avec leur assentiment :

— Monsieur, nous admettons sœur Madeleine au rang des religieuses professes.

— Je paierai la dot.

— Non, non, protesta la révérende mère. Ce serait à nous une noire ingratitude que d'accepter ce sacrifice.

— Je l'exigerai pourtant, car je tiens essentiellement à ce que la communauté ne suppose pas que vous recevez sœur Madeleine par privilège. D'ailleurs, cela humilierait profondément la pauvre enfant devant ses compagnes.

La somme sera versée par moi dès demain, en son nom.

— Nous devons vous obéir, monsieur, fit la supérieure.

— Je n'ajouterai plus qu'un mot, poursuivit le curé : je désire que sœur Madeleine soit affranchie des exercices qui lui répugnent.

— Votre volonté sera faite, monsieur, promit la supérieure en échangeant un nouveau sourire avec les autres mères.

Mathurin Picart se leva. Mais la révérende mère lui décocha un regard narquois, et reprit :

— Si l'esprit est prompt, monsieur, la chair est faible, nous enseigne la sainte Ecriture. Mais cette fragilité cause parfois certains accidents, contre lesquels sœur Madeleine n'est point prémunie. Or, si ce cas survenait, monsieur, nous serions à votre disposition pour en supprimer les conséquences, afin de sauvegarder l'honneur de notre maison.

A cette offre malicieuse, le curé devint cramoisi. La supérieure avait-elle deviné déjà l'état de la jolie tourière ? Quoi qu'il en fût, il s'efforça de faire bonne contenance et répondit en riconnant :

— Je ne refuse pas, ma révérende mère. Ce serait une

occasion de pratiquer au moins une fois de concert « le mépris du corps et l'indifférence à la chair ».

Mathurin Picart se retira là-dessus, pour annoncer à Madeleine l'heureux résultat de sa démarche.

La semaine suivante, la jeune fille, remplacée comme tourière, fut réintégrée dans la clôture en qualité de religieuse professe « pour que, vivant à l'intérieur, dit Michelet, d'après les documents contemporains, elle pût commodément accoucher ou avorter. »

Dans le cloître, Madeleine trouva les pratiques libertines entre nonnes plus florissantes que jamais. N'étant plus contrainte d'y participer, elle dissimula son dégoût.

De leur côté, ses supérieures la ménagèrent, crainte d'offenser Picart, de sorte que la jeune fille n'eut point à regretter sa situation précédente.

Toutefois, la mère vicaire, Françoise de la Croix, jadis veuve Gaugain, avait conçu de vives alarmes, en voyant la tournure que prenaient les choses. Bien que la seconde seulement au couvent, par la dignité, elle était en réalité la maîtresse, dominant absolument la révérende mère, dont la faiblesse, la légèreté avaient toujours plié sous sa volonté.

Aussi dépravée que Pierre David, son confesseur et son amant, elle l'avait secondé ardemment pour introduire au jeune couvent la spiritualité transcendante de Sodome. Nulle ne s'entendait mieux à *convertir* les jeunes novices, de concert avec la mère Elisabeth.

Mais la petite mère Françoise, comme on l'appelait, avait horreur du bruit et des tracasseries. Les imprudences de Picart l'avait rebutée. L'intrusion de Madeleine dans la clôture, le scandale en perspective, les troubles qu'elle prévoyait inévitables, la rendaient malheureuse.

La nonne était très fine, très avisée. Elle avait à la cour de belles relations. Elle résolut donc subitement de quitter le monastère de Louviers et d'en fonder un nouveau à Paris.

Son plan fut vite dressé. Quelques mois après les faits racontés plus hauts, la mère Françoise de la Croix était supérieure d'une autre maison créée place Royale.

La mère économe, Catherine de Sainte-Geneviève, la remplaça comme vicaire.

IX

OU L'ON FAIT DES ANGES

L'affaire de Madeleine réglée, Mathurin Picart alla passer deux jours dans sa paroisse.

Le petit Boullé et M^{lle} Pigeon menaient joyeuse vie, au presbytère du Mesnil-Jourdain. Le curé leur ayant laissé la bride sur le cou, ils se livraient à toutes les folies que peut inventer l'imagination la plus déréglée, le tout avec beaucoup de décence, c'est-à-dire dans le plus rigoureux mystère, afin de n'effaroucher personne.

Le vicaire avait une trentaine d'années. Maigre, nerveux, vif comme un écureuil, très fat de sa personne et toujours tiré à quatre épingles, il était doué, par surcroît, d'un esprit très curieux. Il avait sondé les profondeurs du mysticisme transcendant et étudié les formules magiques. Du reste, intelligence médiocre, naturel frivole, pas méchant pourtant.

M^{lle} Pigeon raffolait de lui, déclarant qu'il était un compagnon bien supérieur à Mathurin Picart. En réalité, Thomas Boullé avait achevé de la dépraver, comme il l'avait été

lui-même par son curé. Quelques mois avaient suffi à cette œuvre. Ils s'ingéniaient ensemble à pimenter la débauche, à la varier sous toutes ses formes; à quoi ils avaient acquis promptement une science consommée.

Ils accueillirent le curé de la manière la plus aimable. Quand le directeur du couvent leur eut dit qu'il resterait quarante-huit heures avec eux, ils battirent des mains, et le vicaire s'écria :

— Vous ne vous ennuierez pas, monsieur, vous verrez comme nous savons nous amuser.

— Bah ! fit Picart en regardant Claudine... Vous oubliez, mes enfants, que nous ne sommes que trois.

— Qu'à cela ne tienne, mon maître, riposta Boullé. Nous sommes en mesure de vous égayer de plus d'une façon.

Ils étaient assis dans une salle du rez-de-chaussée, sirotant une *purée septembrale* qui avait vieilli à la cave. Le vicaire sonna; et une soubrette espiègle accourut à l'appel.

C'était une fille de dix-sept ans, fraîche et délurée. Elle se présenta avec un malin sourire, une désinvolture témoignant combien elle était acclimatée au presbytère.

— Jacqueline, ma fille, lui dit M^{lle} Pigeon, nous fricotons aujourd'hui et demain, en l'honneur de M. le curé. Je compte sur ton savoir-faire. C'est le cas ou jamais de te distinguer.

— D'ailleurs, ma mie, ajouta Boullé, tu auras part au gâteau et à la noce. Tu te sanctifieras avec notre vénéré pasteur.

Jacqueline jeta un coup d'œil fripon sur Mathurin Picart, avec une petite moue mutine, car il lui semblait bien un peu décati, surtout en le comparant à son patron, le fringant



— Prêtre, veux-tu que nous célébrions la messe
noire ? (page 159)

vicaire. Mais la maxime de la donzelle était : le service avant tout.

— Monsieur le curé sera content de moi, dit-elle en s'approchant hardiment du directeur des franciscaines. Notre basse-cour est bien garnie, le cellier aussi, et il y aura force friandises. Mademoiselle Claudine sait que je m'y entends.

— Oui, tu cuisines bien, ma fille, je me plais à te rendre cette justice, répliqua M^{lle} Pigeon. Toutefois, n'oublie pas que les nonnes de Louviers ont peut-être gâté M. le curé. Il faut donc que tu te surpasses.

— On se surpassera, mademoiselle.

— Alors, va te mettre à l'œuvre, il n'est que temps, car nous nous mettrons à table à la brune.

Jacqueline tournait les talons pour se retirer. Mais Picart, la happant au passage, l'empoigna par la taille et l'examina curieusement, en connaisseur. C'était une rousse superbe, aux prunelles de feu, aux dents d'une blancheur de nacre, aux lèvres rouges et charnues. Son opulente chevelure aux tons fauves et débordant d'un béguin de fine batiste, ruisselait sur ses épaules grasses et jusque sur sa gorge qui faisait craquer le corsage.

Elle se prêtait de si bonne grâce à l'inspection du curé, que celui-ci, lui prenant la tête à deux mains, imprima de gros baisers sur ses joues.

Dès qu'il l'eut lâchée, Jacqueline s'enfuit en cabriolant, avec un éclat de rire qui fit tressaillir Picart.

Il la trouvait presque aussi jolie que sœur Madeleine. Seulement, son effronterie satanique, ses allures étranges, lui avaient causé comme une impression d'effroi.

Lorsque la soubrette eut disparu, le curé dit à son vicaire :

— Petit Boullé, où diable as-tu déterré cette perle, mon ami ?

— Oh ! c'est toute une histoire. Figurez-vous, monsieur, qu'elle est venue, il y a trois semaines, me relancer à la sacristie, un matin, après ma messe. Sa mère, une sorcière, paraît-il, réfugiée dans une hutte misérable, au fond des bois voisins, lui avait ordonné de s'adresser à moi, pour entrer à mon service. Selon ses dires, la vieille, ayant consulté dans l'autre monde, avait appris le départ de ma servante, cette grincheuse de Mélanie que vous avez connue. C'était vrai. La donzelle ajouta qu'elle était à même de m'initier à quantité de plaisants secrets, qui me procureraient joie, honneur et profit. Je me laissai tenter et l'embauchai immédiatement. Elle me demanda la permission d'avertir sa mère du succès de sa démarche. Le soir, elle était de retour, mais toute triste. A mes questions, elle répliqua que le diable avait enlevé la vieille. Cette nouvelle m'inquiéta sur le coup. Pourtant je n'hésitai point à garder Jacqueline. Ce dont je suis loin de me repentir. Vous serez à même de juger ce qu'elle vaut.

Mathurin Picart avait écouté avidement ce récit. Depuis longtemps il souhaitait de connaître une sorcière authentique. Jusqu'alors, il avait réussi seulement à recueillir de vagues notions, qui ne le satisfaisaient point. Si le vicaire disait vrai, il allait donc enfin s'instruire à fond dans cette science surnaturelle, qui préoccupait si fort, à cette époque, le monde ecclésiastique.

— Est-ce qu'elle opère ? interrogea-t-il.

— Je crois bien qu'elle opère. Demandez plutôt à Claudine.

— Tu la verras à l'œuvre, confirma la Pigeon.

Picart se retourna vers son ancienne maîtresse. La Pigeon

l'étonnait. La puissante matrone avait maintenant un air singulier, des manières beaucoup plus libres, une coquinerie délicate qu'il n'avait jamais remarquée en elle auparavant.

En ce moment, elle portait un costume frisant l'indécence. Elle s'était mise à l'aise et le regardait avec un sourire plein de lascives agaceries.

— Ah ça ! Claudine, dit le curé, tu n'es donc pas jalouse ?

— Pourquoi faire ? répliqua-t-elle.

— Cependant, si Jacqueline finissait par te supplanter.

— Nous n'en sommes plus là, mon cher, dit-elle en haussant les épaules, Thomas et moi, nous n'attachons aucune importance à ces niaiseries. Plus on est de fous, plus on rit.

Mathurin Picart marchait de surprise en surprise. Le petit Boullé l'avait terriblement distancé.

— Avec tout ça, mon ami, reprit-il en s'adressant au vicaire, je crains bien que tu ne scandalises mes paroissiens.

Le jeune prêtre partit d'un éclat de rire.

— Ne vous tourmentez pas, monsieur le curé, dit-il. Nous sommes prudents. Et puis, je suis coulant pour la dîme.

— Fort bien. Mais si ta Jacqueline s'avisait de jaboter au dehors ?

— Il n'y a pas de danger : elle se couperait plutôt la langue.

Picart, émerveillé, oublia presque Madeleine et le couvent. Il grillait de revoir Jacqueline, de la faire causer, de se renseigner auprès d'elle sur les choses de magie, flairant des obscénités infernales qui lui fouetteraient le sang.

Jusqu'au souper, il multiplia les questions, auxquelles Boullé et la Pigeon se contentaient de répondre vaguement, la plupart du temps.

Cependant, une révélation échappée à Boullé, le frappa extraordinairement. A entendre le vicaire « il n'y avait bonne sorcière qui ne naquit de l'amour de la mère et du fils » (1).

— Quoi ! s'écria-t-il, Jacqueline...

Il n'osa achever. Mais Boullé avait deviné et répliqua :

— Oui, Jacqueline est née de cet accouplement.

Mathurin Picart apprit encore que la belle rousse possédait le secret de stériliser les unions contractées au sabbat. Le curé se promit d'obtenir sur ce point de plus amples éclaircissements.

Michelet a résumé dans son livre, *La Sorcière*, les ouvrages de deux magistrats du XVII^e siècle, Lancre et Boguet. Nous citerons plusieurs passages qui expliqueront la crédulité superstitieuse des personnages dont nous racontons l'histoire. Les petits miracles dont se vantent nos cléricaux d'aujourd'hui, auraient fait rire aux larmes les bigots d'alors. Il y a deux cents ans seulement ils avaient bien plus fort.

« Quelle que soit l'apparence du fanatisme satanique que gardent encore les sorcières, écrit Michelet, il ressort du récit de Lancre et autres du XVII^e siècle que le sabbat alors est surtout une affaire d'argent. Elles lèvent des contributions presque forcées, font payer un droit de présence, tirent une amende des absents...

« Il y a des assemblées de personnes de toutes classes, ri-

(1) Lancre, V.

ches et pauvres, prêtres, gentilshommes. Satan, lui-même gentilhomme, par-dessus ses trois cornes porte un chapeau comme un monsieur. Il a trouvé trop dur son vieux siège, la pierre druidique; il s'est donné un bon fauteuil doré.

« Est-ce à dire qu'il vieillit ? Plus ingambe que dans sa jeunesse, il fait l'espiègle, cabriole, saute du fond d'une grande cruche; il officie les pieds en l'air, la tête en bas.

« Il veut que tout se passe honorablement, et fait des frais de mise en scène. Outre les flammes ordinaires, jaunes, rouges, bleues, qui amusent la vue, montrent, cachent de fuyantes ombres, il délecte l'oreille d'une étrange musique, « surtout de certaines clochettes qui chatouillent les nerfs », à la manière des vibrations pénétrantes de l'armonica.

« L'aspect, en général, est d'un grand champ de foire, d'un vaste bal masqué, à déguisements fort transparents. Satan, qui sait son monde, ouvre le bal avec l'évêque du sabbat, ou le roi et la reine. Dignités constituées pour flatter les gros personnages, riches ou nobles, qui honorent l'assemblée de leur présence.

« La violente ronde du sabbat n'est plus l'unique danse. On y joint les danses mauresques, vives ou languissantes, amoureuses, obscènes, où des filles, dressées à cela, simulaient, parodiaient les choses les plus provocantes.

« La fête était expressément celle de la stérilité. Boguet l'établit à merveille.

« Lancre varie dans un passage pour éloigner les femmes et leur faire craindre d'être enceintes. Mais généralement plus sincère, il est d'accord avec Boguet. Le cruel et sale examen qu'il fait du corps des sorcières dit très bien qu'il les croit stériles, et que l'amour stérile, passif, est le fond du sabbat.

« Cela eût dû bien assombrir la fête, si les hommes avaient eu du cœur.

« Les folles qui y venaient danser, manger, elles étaient victimes au total. Elles se résignaient, ne désirant que de ne pas revenir enceintes.

« Cette triste réserve, cette crainte de l'amour partagé, eût rendu le sabbat froid, ennuyeux, si les habiles directrices n'en eussent augmenté le burlesque, ne l'eussent égayé d'intermèdes risibles.

« Ainsi le début du sabbat, cette scène antique, grossièrement naïve, la fécondation simulée de la sorcière par Satan (jadis par Priape), était suivi d'un autre jeu, un *lavabo*, une froide purification (pour glacer ou stériliser), qu'elle recevait non sans grimaces de frissons d'horripilation. Comédie à la Pourceaugnac où la sorcière se substituait ordinairement une agréable figure, la reine du sabbat, jeune et jolie mariée. »

Michelet ajoute en note :

« L'instrument décrit autorise ce mot (comédie à la Pourceaugnac). Dans Boguet, p. 69, il est froid, dur, très mince, long d'un peu plus d'un doigt (visiblement une canule). Dans Lancre, il est mieux entendu, risque moins de blesser; il est long d'une aune et sinueux; une partie est métallique, une autre souple, etc. C'est déjà le clysoir.

« Une facétie non moins choquante était celle de la noire hostie, la *rave noire*, dont on faisait mille sales plaisanteries dès l'antiquité, dès la Grèce, où on l'infligeait à l'homme-femme, au jeune efféminé qui courait les femmes d'autrui.

« Satan la découpait en rondelles, qu'il avalait gravement.

« Visiblement, Satan, de tout temps corrompu, va se gâ-

tant encore. Il devient un Satan poli, rusé, douceâtre, d'autant plus perfide et immonde.

« Quelle chose nouvelle, étrange, au sabbat, que son accord avec les prêtres ? Qu'est-ce que ce curé qui amène sa *Benedicte*, sa sacristine, qui tripote des choses d'église, dit le matin la messe blanche, la nuit la messe noire ? Satan, dit Lancre, lui commande de faire l'amour à ses filles spirituelles, de corrompre ses pénitentes.

« Innocent magistrat ! il a l'air d'ignorer que depuis un siècle déjà, Satan a compris, exploité les bénéfices de l'Eglise. Il s'est fait directeur. Ou, si vous l'aimez mieux, le directeur s'est fait Satan.

« Nombre de nonnes cèdent à sa ruse nouvelle d'emprunter le visage d'un confesseur aimé. Exemple, cette Jeanne Pothierre, religieuse du Quesnoy, mûre, de quarante-cinq ans, mais, hélas ! trop sensible. Elle déclare ses feux à son *Pater*, qui n'a garde de l'écouter, et fuit à Lalempin, à quelques lieues de là.

« Le diable, qui ne dort jamais, comprend son avantage, et la voyant, dit l'annaliste « piquée d'épines de Vénus » il prit subitement la forme dudit père, et, chaque nuit revenu au couvent, il réussit près d'elle, la trompant tellement qu'elle déclare y avoir été prise, de compte fait, quatre cent trente-quatre fois...

« On eut grande pitié de son repentir, et elle fut subitement dispensée de rougir, car on bâtit une bonne fosse murée près de là, au château de Selles, où elle mourut en quelques jours, mais d'une très bonne mort catholique... Quoi de plus touchant ! »

Telles étaient les idées et les pratiques du temps où fleurissait le couvent des franciscaines de Louviers. La crédulité

du directeur, des nonnes, des bigots ou bigotes de leur entourage n'est donc point une exception ou une simple hallucination. L'Eglise, institutrice souveraine et exclusive des générations, avait formé celles-ci aux mœurs que nous décrivons. Ses vierges, ses prêtres célibataires étaient les plus furieux à ces œuvres obscènes, que le livre aujourd'hui n'oserait plus raconter avec la même crudité que les auteurs contemporains.

Enfin la belle sorcière servit le repas si impatiemment attendu par Mathurin Picart. Les mets étaient exquis, les vins capiteux. Vers la fin du souper, Jacqueline, sur l'invitation de son maître, vint s'asseoir à table, à côté du curé.

Animé par les vapeurs du festin, le directeur des franciscaines devint bientôt très entreprenant avec sa superbe voisine. La jeune fille avait changé de toilette, les masses épaisses de sa chevelure s'enroulaient autour de sa tête comme un diadème d'or. Ses épaules nues, sa poitrine aux rondeurs de marbre, montraient la chair dans toute sa splendeur.

D'un mot, du geste, elle réprima les familiarités de Mathurin Picart, et lui imposa par la sévérité de son attitude.

Puis tout à coup elle lui demanda :

— Prêtre, veux-tu que nous célébrions la messe noire ?

Il hésita à répondre, pris d'une certaine terreur.

— Tu refuses ? dit la jeune sorcière avec un accent de pitié méprisante.

Picart regarda son vicaire et murmura :

— Qu'en penses-tu, petit Boullé ?

— Je pense, monsieur, que vous ferez bien d'accepter.

— Thomas officiera aussi, puisqu'il est prêtre, ajouta la Pigeon.

Mathurin Picart ne balançait plus.

En quelques instants, la salle fut disposée pour le rite diabolique. La belle rousse prépara l'hostie noire, l'autel, le sacrifice.

« Quels ? dit Michelet. — La femme elle-même... Sur ses reins on officiait... »

« Ce point si grave que la femme était autel elle-même, et qu'on officiait sur elle, nous est connu par le procès de la Voisin, ajoute-t-il. »

Les coavives burent une dernière rasade. Ils avaient la tête échauffée, mais aucun d'eux n'était hors de sens. « L'excès du trouble, dit Michelet, eût empêché la danse », par où commençait la cérémonie diabolique.

« Celle-ci, continue-t-il (p. 149), danse tournoyante, la fameuse *ronde du sabbat*, suffisait bien pour compléter ce premier degré de l'ivresse. Ils tournaient dos à dos, les bras en arrière, sans se voir; mais souvent les dos se touchaient... »

Au moment où, unis dans ce vertige, ils se sentaient un seul corps, par l'attrait des sexes, et ne distinguant plus, les femmes se prosternaient pour la messe, complètement nues.

Par une substitution de personnes dont il ne se douta pas, tant sa cervelle était brouillée, Mathurin Picart officia avec M^{lle} Pigeon et Thomas Boullé avec la jeune sorcière.

Après la communion à l'hostie noire, l'orgie satanique se prolongea, folle, échevelée. A la fin, les acteurs tombèrent de lassitude et d'épuisement.

Jacqueline, revenue à elle la première, disparut sans bruit et monta à sa chambre avec un éclat de rire sauvage.

Le lendemain, le curé, apprivoisé, passa une partie de la journée avec la belle sorcière. Convaincu qu'elle était douée

d'une puissance surnaturelle, il se confessa à ses genoux, lui révélant la situation de Madeleine, et l'embarras que lui causait la grossesse de la jolie nonne.

— N'est-ce que cela ? lui dit-elle.

— Mais il me semble que c'est beaucoup.

— Il y a des drogues pour supprimer le fruit avant terme.

— Et ces drogues, peux-tu me les fournir ?

— Sans aucun doute, pourvu que tu paies.

— Je paierai. Mais si elles ne réussissent pas ?

— Eh bien, nous supprimerons l'enfant après sa naissance; mais ce sera plus cher.

Le curé frémit. Il savait que les femmes hantées par Satan faisaient ce métier. Tout en se félicitant d'en avoir rencontré une, il éprouvait une sorte d'horreur pour la sorcière. Ses charmes, qui l'avaient impressionné d'abord, ne le touchaient plus. Jamais, il le sentait bien, elle ne serait dans son cœur la rivale de Madeleine.

Mathurin Picart fit marché pour les drogues, que Jacqueline lui livra séance tenante, contre espèces trébuchantes.

— Je ne réponds pas de leur efficacité, déclara-t-elle, la grossesse étant si avancée. S'il le faut, nous emploierons l'autre moyen.

Le soir, Mathurin Picart se retira de bonne heure dans sa chambre. Il n'éprouvait ni le désir de célébrer de nouveau la messe noire, ni la tentation de faire l'amour à la sorcière rousse ou à la Pigeon, qui lui paraissait endiablée maintenant, elle, naguère encore si mesurée dans son parler et dans ses actes. Il n'y avait pas jusqu'à ce petit Boullé qui ne l'étonnât, vivant gaiement entre ces deux femmes. Ce jeune

homme qu'il avait connu si posé, presque craintif, avait à présent une sorte d'audace infernale qui l'effrayait.

Dès le jour suivant, au matin, le curé repartit pour Louviers.

Aussitôt son retour, il se hâta d'expérimenter sur Madeleine la vertu des drogues achetées à la sorcière. Elles ne produisirent aucun effet. Il retourna plusieurs fois à son presbytère du Mesnil-Jourdain pour consulter Jacqueline. Elle lui vendit divers breuvages qui ne firent pas plus.

La jolie nonne allait entrer dans son neuvième mois de grossesse. Tout le couvent le savait. Les mères et les religieuses riaient entre elles; les novices glosaient sur l'aventure. Toutes répétaient que Dieu avait puni l'orgueilleuse d'avoir refusé de se soumettre à la règle.

La supérieure, qui avait fait à Picart ses offres de service, était surprise qu'il ne lui soufflât pas mot à ce sujet. Il ne pouvait pourtant pas songer à nourrir l'enfant au couvent. Quelles étaient ses intentions ? A quels moyens recourrait-il pour éviter le scandale ?

Un jour enfin la révérende mère résolut de provoquer une explication. S'étant rendue chez lui, elle aborda nettement la question.

— Sœur Madeleine, dit-elle, est sur le point d'accoucher. Ne l'avez-vous donc pas remarqué ?

— Non, en vérité, répliqua effrontément Picart.

La supérieure, stupéfaite, reprit :

— Cependant la chose est visible, ce me semble.

— Pas pour moi, ma révérende mère.

— Mais, monsieur, nos mères, nos religieuses, jusqu'aux novices ont constaté le fait.

— De quelle façon ?

— Rien de plus facile : il suffit de regarder sœur Madeleine

— Eh bien, moi, qui la regarde quelquefois, je ne me suis pas aperçu de ce que vous dites.

La supérieure se mordit les lèvres, piquée au vif de ces dénégations opiniâtres.

— Alors, monsieur, vous n'avez pas examiné sa taille, dont la plénitude ne saurait plus échapper à personne.

— Qu'est-ce que cela prouve ? fit Picart avec le même flegme.

— Eh ! que voulez-vous que cela prouve, sinon qu'elle est enceinte ?

— Je ne partage pas votre avis, ma révérende mère.

— Comment expliquez-vous ce phénomène ?

— Je pense tout bonnement que sœur Madeleine a engraisé.

La révérende mère eut un petit rire sec et regarda le curé d'un air moitié goguenard, moitié impatienté.

Mathurin Picart ne sourcilla pas.

La supérieure poursuivit d'un ton grave :

— Monsieur, il y va de l'honneur de ce couvent. Je ne peux donc pas m'exposer à une surprise. Je ferai venir un médecin dès aujourd'hui.

— Je m'y oppose, ma révérende mère.

— Vous vous y opposez ? répéta la supérieure avec une stupeur voisine de l'irritation.

— Oui, je m'y oppose absolument. Avez-vous confiance en moi, oui ou non ?

— Certes, j'ai confiance... pourtant...

— Si vous avez confiance, interrompit le curé, vous vous en rapporterez à moi du soin de parer au scandale, si par miracle vos suppositions se vérifiaient. Je vous jure qu'il n'arrivera rien, entendez-vous, qui puisse compromettre la réputation du couvent. Ne suis-je pas le premier intéressé à ce qu'il n'y ait ici aucun esclandre, à ce qu'aucune rumeur fâcheuse ne transpire au dehors ?

La supérieure comprit que Mathurin Picart avait son plan, et qu'il ne voulait mettre personne, pas même elle, dans le secret de l'exécution. Cela la froissait, certainement; mais, jugeant qu'il était sage de dissimuler, elle se contenta de dire :

— En ce cas, monsieur, je m'en remets à votre prudence.

— Soyez sûre, ma révérende mère, que je connais mon devoir, et que je le remplirai exactement, selon mon habitude. Pourriez-vous en dire autant ?

La supérieure tressaillit à cette attaque directe. Elle fronça les sourcils et répliqua :

— Je crois, monsieur, n'avoir rien à me reprocher.

— Excepté de permettre, depuis deux mois, une foule de cancanes stupides sur le compte de sœur Madeleine. A mon avis, il serait temps de les faire cesser. Qu'en pensez-vous, ma révérende mère ?

— J'aviserais, monsieur, déclara-t-elle sèchement.

Elle se leva, furieuse intérieurement. Mais le curé était trop redoutable, et aussi trop nécessaire à la communauté pour qu'elle se risquât à le blesser.

A dater de ce moment, les nonnes cessèrent de s'entretenir tout haut de Madeleine. D'ailleurs, Mathurin Picart, qui osait

tout parce qu'il sentait le couvent dans son entière dépendance, casa la jeune fille dans le cabinet attenant à la chambre du directeur, qu'elle avait déjà occupé du temps de Pierre David, lorsque celui-ci l'avait séparée des novices.

De cette manière, il ne la quittait, pour ainsi dire, ni le jour, ni la nuit.

La semaine qui précéda la délivrance, il se rendit au Mesnil-Jourdain. Il avait été entendu avec la belle sorcière qu'elle viendrait à Louviers recevoir l'enfant, à l'insu du vicaire et de M^{lle} Pigeon. La chose n'offrait aucune difficulté, car Jacqueline faisait de temps à autre des absences mystérieuses, qui duraient parfois plusieurs jours.

Le lendemain de la visite de Picart, la sorcière s'introduisit secrètement au monastère, à la tombée de la nuit. Le curé l'attendait. Il la conduisit au cabinet de Madeleine, qu'elle ne devait plus quitter jusqu'à l'heure de l'accouchement.

Jacqueline avait la science nécessaire pour remplir l'office de sage-femme. Moyennant finance, elle était prête à faire tout ce que le curé lui demanderait, et il ne marchandait pas.

Du reste, elle fut parfaite avec Madeleine, bien éloignée de soupçonner quelle profession exerçait cette jeune fille, si douce en apparence et qui semblait lui témoigner de l'affection. Mathurin Picart la lui avait présentée comme appartenant à une des meilleures familles de sa paroisse, et des plus dévouées à sa personne.

Souvent Madeleine avait questionné le curé pour savoir ce que deviendrait l'enfant. À mesure que le terme approchait, elle se préoccupait davantage du sort de ce petit être, la chair de sa chair. Un désir ardent lui était né d'exercer à son égard les fonctions de la maternité.

Mathurin Picart lui répondit évasivement d'abord. Puis, comme elle devenait plus pressante, il lui annonça qu'une femme sûre se chargerait de nourrir et d'élever l'enfant.

Une nuit qu'ils étaient ensemble, au lit, Madeleine dit au curé :

— Ne pourrais-tu donc m'obtenir de quitter le couvent ?

Le curé, ému de cette idée, répliqua :

— Non, car tu es liée par des vœux solennels.

— Il y a les dispenses.

— Pour quelle raison me parles-tu de cela ?

— Parce que je serais bien heureuse d'allaiter mon enfant, de le voir grandir près de moi.

— Mais nous serions séparés. A cela, mon cœur, je ne consentirai jamais, car je t'aime trop. Que deviendrais-je loin de toi ?

— Qui t'empêcherait de me visiter ?

— Oh ! ce ne serait pas la même chose.

— Si tu faisais cela, pourtant, il me semble que je t'en garderais une reconnaissance éternelle.

— Non, non, c'est impossible, il n'y faut plus penser.

Madeleine pleura, sanglota, supplia. Mathurin Picart fut inexorable.

— Du moins, fit la jeune nonne, me sera-t-il permis d'embrasser quelquefois la pauvre créature ?

— Nous en causerons plus tard.

Madeleine ne put tirer autre chose de son amant tonsuré. Bon gré mal gré, il lui fallut se résigner.

L'arrivée de la fille aux cheveux roux calma un peu ses



Parfois, il lui plaquait des hosties sur la gorge,

(page 183)

appréhensions. La belle sorcière sut lui inspirer de la confiance. On lui parlait d'une excellente nourrice, auprès de laquelle, au dire de Jacqueline, l'enfant ne manquerait jamais de rien.

Enfin, l'heure de la crise sonna, un matin d'avril, avant l'aube. La sorcière s'acquitta à merveille de son office, et donna à la mère les soins nécessaires durant cette première journée. Le soir, ayant laissé au curé les instructions nécessaires, elle profita du sommeil de Madeleine pour s'esquiver, emportant l'enfant dans son manteau, après que Picart l'eut baptisé.

Le jeune nonne se rétablit assez promptement et put reparaître à la communauté. La supérieure, rassurée, ne s'inquiéta pas de l'enfant. Il lui suffisait que tout se fût passé sans bruit.

Mais Madeleine pensait sans cesse à l'être sorti de son sein et qu'on lui avait ravi si brusquement. Elle s'en informait souvent, avec une inquiète sollicitude, s'affligeant des renseignements brefs que lui donnait le directeur.

Mathurin Picart se rendait chaque semaine au Mesnil-Jourdain, où la sorcière rousse l'initiait à une foule de choses curieuses. Sa répugnance pour les pratiques du sabbat s'était dissipée insensiblement. Bientôt il goûta fort les orgies folles auxquelles on le conviait et où Jacqueline se jouait de lui, le faisant officier invariablement avec la Pigeon, quand il croyait célébrer les rites magiques avec la sorcière.

Néanmoins, sa passion pour Madeleine ne diminuait pas. Il formait avec elle un véritable ménage dans le pieux couvent. C'était chose acceptée. Nulle religieuse n'y faisait plus attention. Entre le directeur et les religieuses il y avait ce pacte : tolérance mutuelle; chacun pratiquant sans trouble,

selon sa conscience, le mépris du corps, l'indifférence à la chair. La plus touchante harmonie régnait maintenant dans le cloître.

Seulement, Mathurin Picart se souciait peu d'une nouvelle grossesse. C'eût été une cause d'embarras et de dépense. Il tourmentait donc continuellement la belle sorcière pour qu'elle lui fournit les moyens de stériliser son amante.

Jacqueline lui indiqua divers procédés, contre paiement, bien entendu. Mais, pour une raison ou pour l'autre, ils furent inefficaces. Dans le cours de cinq années, Madeleine accoucha deux fois encore. Les enfants mis au monde par elle disparurent de la même manière que le premier.

La nonne, que Picart dépravait de plus en plus, ne se préoccupait que médiocrement de leur sort. Plus tard, lorsque les juges l'interrogèrent, elle confessa avoir accouché plusieurs fois, mais ne put dire ce qu'étaient devenus les nouveaux-nés (*Interrogatoire*, page 13. — Michelet : p. 271). Cependant le livre écrit sous sa dictée autorise d'horribles suppositions. Elle parle, à diverses reprises, d'enfants sacrifiés, rôtis, mangés au sabbat.

X

SANCTIFICATION DU LIBERTINAGE

Cependant Mathurin Picart vieillissait. Madeleine ne trouvait plus auprès de lui la satisfaction des passions qu'il avait déchaînées en elle.

La beauté de la nonne était dans tout son éclat. Elle sentait fermenter dans son cœur des désirs inassouvis. Livrée au capucin Bontemps à quatorze ans, puis au vieux David et à Picart, elle n'avait jamais aimé. Dans ce cloître, la fièvre de l'inconnu l'empoignait. Elle rêvait autre chose, quelque jeune et beau directeur par exemple.

Le curé s'aperçut de l'état de Madeleine. Pour la distraire et la lier plus étroitement, il résolut d'en appeler à la sorcellerie. Son amante, nourrie dans le culte du surnaturel, croyait tout et à tout, à Dieu et au diable. Il espéra la tenir par là.

Instruit dans mille étranges choses en fréquentant Thomas Boullé et la sorcière rousse, il était en mesure d'opérer par lui-même.

Il commença donc à préparer Madeleine. Il s'agissait de

frapper fortement son imagination, en usant dans le libertinage de quelques condiments nouveaux, puisés dans l'arsenal religieux, auquel il emprunterait la plus haute consécration.

De temps à autre, Madeleine éprouvait des inquiétudes de conscience, une sorte de remords. Elle avait des moments de noire mélancolie, durant lesquels la pensée de l'enfer l'obsédait.

Mathurin Picart avait eu beau retourner sous toutes ses faces la maxime enseignée au couvent : « Que le corps ne peut souiller l'âme ». La nonne, blasée sur cette formule qu'on lui avait répétée à satiété, avait des doutes insurmontables à ce sujet.

Le curé savait qu'elle croyait fermement à la présence réelle de Jésus dans l'hostie. Ce fut là-dessus qu'il bâtit son plan.

Il commença par lui prêcher longuement la dévotion à Jésus dans l'Eucharistie.

— Notre chair, disait-il, a été corrompue jusqu'aux moelles par le péché. Il n'y a plus rien de saint en nous, pas même un ongle ou un poil. Mais Dieu a placé le remède à côté du mal. Son fils a pris un corps semblable au nôtre, corps très pur, au contact duquel s'efface toute souillure. Voilà, mon cœur, ce qu'enseigne notre sainte religion, n'est-il pas vrai ?

— Oui, je sais cela, répondit Madeleine.

— Et tu as une foi absolue en cette vérité ?

— Oui, absolue. Je ne suis pas une impie.

— A merveille. Tu reconnais aussi que le prêtre, à la messe, a le pouvoir de changer le pain au corps de Jésus ?

— Certainement. Il n'y a que les hérétiques pour nier cela.

— On t'a appris également que le corps de Jésus transforme en lui-même le corps de celui qui le reçoit ?

— Oui, on m'a appris cela.

— Eh bien, mon cœur, chaque fois que tu communies, ton corps se fond en celui de Jésus, de sorte que tu deviens pure comme lui, nécessairement, puisque tu es Jésus lui-même. Comprends-tu ?

— Il me semble que cela devrait être ainsi, murmurait la nonne crédule.

— Moi, qui communie tous les jours à la messe, je suis pur comme toi. De plus, ma chair ayant été consacrée par le chrême, à l'ordination, est purgée de tout germe peccamineux. Vois comme c'est simple, et combien notre sort est digne d'envie.

Après lui avoir inculqué ces idées transcendantes, Mathurin Picart fit communier Madeleine tous les jours. En outre, faisant de son livre d'heures une sorte de bonbonnière, il insérait entre les feuilletts des hosties consacrées le matin, et quand il le jugeait à propos, collait l'une d'elles sur la langue de son amante. Il lui servait même cette friandise durant la nuit, lorsqu'elle s'agitait à ses côtés, luttant contre l'insomnie.

Parfois, il lui plaquait des hosties sur la gorge, en guise de topique, ou sur le cœur, entre les deux seins, pour calmer les palpitations. En un mot, il la gorgeait de Jésus-Christ.

Ce régime étrange fit d'abord de l'impression sur la nonne superstitieuse. Pendant quelque temps elle se crut toute imprégnée de Dieu. Elle avait des extases, des ravissements, s'estimait régénérée.

Mais elle finit par retomber, blasée, terre à terre, de ces

sublimités divines. L'hostie, ingérée ou en cataplasme, ne lui produisait plus d'effet.

Mathurin Picart essaya de la griser avec du vin changé par lui au sang de Jésus. Tout allait bien pendant que Madeleine buvait, la liqueur étant de qualité supérieure. Malheureusement, elle avait l'ivresse mélancolique. Les fumées dissipées, elle restait pendant des heures nerveuse, irritable.

Le curé n'était pas à bout d'expédients. La belle sorcière et Thomas Boullé l'avaient initié à certaines manipulations des choses d'église, dont ils lui avaient vanté l'efficacité pour aiguïser le plaisir en apaisant les terreurs de la conscience. Il avait lu cela aussi, exposé à mots couverts, dans ses livres de magie.

Souvent, il avait expérimenté, durant ces nuits de sabbat à quatre au presbytère du Mesnil-Jourdain. Il se détermina donc à employer ce spécifique suprême avec Madeleine.

Mathurin Picart se remit à la catéchiser, pour l'amener sans trop de résistance à ses fins, s'expliquant d'abord à mots couverts. L'extrême-onction donnée aux malades lui servit de point de départ.

— Tu sais comment cela se fait ? lui disait-il.

— Oui, j'ai assisté à l'administration de deux de nos sœurs mourantes.

— Tu n'ignores pas, non plus, dans quel but ce sacrement ?

— C'est pour effacer les restes des péchés.

— Parfaitement. Le prêtre huile l'agonisant sur les yeux, le nez, les oreilles, la bouche, les mains et les pieds, sur les cinq sens, et finalement aux reins, d'où découle la concu-

piscence. Voilà pourquoi je t'ai appliqué l'hostie souvent de la même façon. Est-ce que tu ne t'en es pas bien trouvée ?

— Oui, dans les premiers temps. Maintenant, cela ne me fait plus rien.

— Et tu ressens même plus vivement, peut-être, l'aiguillon de la chair ?

— Je le crois, dit Madeleine en rougissant.

Non que cet entretien offensât sa pudeur. Elle en avait entendu bien d'autres. Mais son imagination affolée lui représentait sans cesse d'autres images que celle de Picart, d'autres jouissances que celles que lui procurait cet homme affaibli par les années.

Elle songeait à cela en ce moment, et elle en avait honte devant lui.

— Eh bien, reprit le curé, ce que tu éprouves, mon cœur, démontre clairement qu'il n'y a plus en toi qu'un point vulnérable, le siège même de la concupiscence... Satan s'est réfugié là, et je devrai l'y pourchasser, afin de te délivrer définitivement de toute souillure.

Il revint plus nettement sur ce sujet, à chaque conférence, si bien que Madeleine devina ce qu'il prétendait faire.

Elle se récria, saisie d'horreur. Il redoubla de crudité dans l'expression, qu'il mitigeait aussitôt, quand elle se révoltait, en usant de ce jargon mystique avec lequel la théologie catholique brave la pudeur.

Pour familiariser peu à peu la nonne avec l'acte qu'il se proposait d'accomplir, il s'enfermait avec elle à la chapelle, renouvelant sur l'autel le sacrifice infâme dont il lui avait donné jadis l'avant-goût.

Mathurin Picart vit avec plaisir que ces scènes de luxure,

accomplies dans le lieu saint, semblaient avoir à présent pour Madeleine une haute saveur.

Jugeant que l'heure propice avait sonné pour son dessein, il lui monta la tête une nuit de juin, étouffante et orageuse, la grisa de curiosité malsaine, lui promit les délices du paradis et l'entraîna à la chapelle.

Là, ayant allumé les cierges, disposé l'autel, il célébra la messe blanche dans le même costume que la messe noire, au presbytère du Mesnil-Jourdain, Madeleine la servant dans un appareil semblable.

Après la consécration, il humecta l'hostie avec le vin du calice, en fit un obscène fourreau, et força la nonne épouvantée à se prêter à son immonde fantaisie. — Nous supprimons les détails donnés ici par le P. des Marets ; les lecteurs impies d'aujourd'hui ne les supporteraient pas.

C'est ainsi qu'il achevait de la purifier.

Ce rite exécrationnel, Mathurin Picart le répéta maintes fois, en le compliquant d'ablutions et d'injections avec le vin du calice. — Le P. des Marets raconte encore cela par le menu.

Ces ignobles moyens, ces abominations associées aux choses réputées les plus sacrées, — au corps et au sang de Jésus, selon la croyance de Madeleine, — exaltèrent l'esprit et les sens de la jeune femme. Cela releva un instant à ses yeux le prestige du curé. L'homme qui osait l'inouï pour elle, lui apparut avec des proportions surhumaines. Elle se crut pénétrée par le vin jusque dans les dernières profondeurs de son être. Saturée de la chair incorruptible de Jésus, elle se figura être elle-même désormais invulnérable à toute corruption.

Alors il y eut en elle un déchainement effréné, comme une explosion formidable de la nature, qui effraya Picart.

Dans son délire, elle l'eût mis en pièces ainsi que les Bacchantes firent d'Orphée. Mais le curé n'était pas Orphée, et les transports furieux de la nonne ne tardèrent point à s'apaiser.

Mathurin Picart ne recueillit pas de cette initiation insensée le fruit qu'il en espérait. Madeleine s'en dégoûta et refusa, au bout de quelques semaines, de se livrer à ces prostitutions sacrées. Elle devint morose, taciturne, impatiente et presque colère.

Le curé, très chagrin, ne savait plus que faire. Craignant de l'exaspérer, il lui laissait une certaine liberté, dont elle profitait pour s'enfermer des journées entières dans sa cellule. Rarement elle lui faisait l'aumône d'une de ses nuits.

Lorsqu'elle daignait se rendre chez lui, la conversation languissait. Madeleine dissimulait à peine son ennui. Elle avait été reprise plus violemment par la fièvre de l'inconnu.

Un jour, étant entrée dans la chambre de Picart, elle s'arrêta brusquement sur le seuil, tout étonnée.

Le curé était absent. Mais un ecclésiastique dans la force de l'âge était assis près de son bureau, l'œil brillant, la mine joyeuse, vêtu avec une élégance exquise.

C'était Thomas Boullé, le fringant vicaire du Mesnil-Jourdain, le camarade de la Pigeon et l'élève de la belle sorcière rousse.

Dans cette aimable société, et aussi avec les années, il avait acquis une plus grande désinvolture encore, des manières très distinguées. En un mot, le petit Boullé n'avait jamais été plus séduisant.

Il se leva courtoisement à l'apparition de Madeleine, fit deux pas au-devant d'elle, la salua avec son plus aimable sourire et lui dit :

— Je vous en prie, ma sœur, faites-moi la grâce de ne pas vous gêner à cause de moi. Je suis le vicaire de votre vénéré directeur.

En même temps il la dévorait des yeux, car il la voyait pour la première fois. Ses traits s'épanouirent à contempler cette jolie créature, la comparant mentalement à Jacqueline et jugeant tout de suite qu'elle pouvait rivaliser avec la superbe rousse, quoique leur genre de beauté fût différent.

Madeleine, non plus, ne connaissait pas le vicaire, sinon pour en avoir entendu parler quelquefois par Mathurin Picart. En fait d'hommes, elle en avait vu quelques-uns d'agréables, étant tourière, mais aucun aussi parfait que Thomas Boullé.

Leurs regards s'étaient croisés, confondus comme deux jets de flamme. La nonne répondit par une révérence au salut du vicaire et s'avança lentement en demandant :

— Monsieur Picart n'est pas ici ?

— Non, ma sœur, mais il va revenir. Il est allé chez la révérende mère.

— En ce cas, monsieur, je me retire, n'ayant rien de pressé à lui dire.

Tout en parlant, elle restait immobile, debout à deux pas du vicaire, comme si elle eût eu regret à le quitter si vite.

— Comment ! chère sœur, s'écria-t-il, vous voulez me priver de votre charmante société ?

La nonne lui lança un coup d'œil furtif et murmura :

— C'est que j'ignore si cela plaira à M. Picart.

— Et pourquoi cela ne lui plairait-il pas, ma bonne sœur ? Est-ce que votre vénérable directeur serait un tyran, par hasard ?

— Non, monsieur... non, certainement.

— Eh bien, donc, veuillez vous asseoir, je vous en supplie.

En même temps, lui prenant la main sans cérémonie, il la conduisit à un fauteuil, et s'assit à côté d'elle.

Madeleine avait rougi et frissonné de plaisir au contact de ce prêtre si avenant et si gentil. Quelle différence avec Mathurin Picart, Pierre David, le capucin Bontemps, des vieux qui avaient effeuillé salement la fleur de sa jeunesse ! Le jeune vicaire lui apparaissait comme l'idéal de ses rêves, et son sein battait à coups précipités sous sa guimpe.

De son côté, Thomas Boullé était sous le charme. Cette nonne ravissante, éclosée à l'ombre du cloître, il le savait, comme ça le changerait de la sorcière rousse, impérieuse et bizarre, et aussi de ces villageoises rougeaudes, aux robustes appas ! Jusqu'ici, il avait cru que son curé exagérait en vantant les attraits de Madeleine. Mais il voyait bien qu'elle n'avait point été surfaite, au contraire.

A la dernière couche de la nonne, Picart lui avait enfin confié le mystère, durant une nuit de sabbat. Cela n'avait pas grand inconvénient : au fond, le vicaire était discret; de plus, il aspirait à succéder au curé dans la direction du couvent, s'employant déjà avec zèle, dans la mesure de ses moyens, à en accroître la prospérité.

Mais la Pigeon, l'oreille toujours au guet, avait entendu. Depuis quelque temps, la belle sorcière se défait d'elle, et morigéna durement Picart, lui reprochant d'avoir la langue trop longue.

Dès lors, Boullé, très entreprenant de sa nature, ne songea point à ruser avec Madeleine. Il jeta sans hésiter les pre-

mières amorces, comptant sur les circonstances pour le complet succès de sa pêche.

— Vous êtes sœur Madeleine ? s'enquit-il.

— Oui, monsieur.

— En vérité, ma sœur, je vous plains, dit-il affectueusement.

— Pourquoi donc, monsieur ?

— Parce que vous ne devez pas être heureuse.

La jeune nonne soupira :

— Il faut bien que je me conforme à la volonté de Dieu.

— C'est juste. Cependant il n'y a pas de mal à souhaiter de rencontrer une âme qui comprenne la vôtre.

Elle le regarda d'un air attendri, le cœur ému. Il avait dit cela si bien, d'un ton si doux !

Thomas Boullé ajouta :

— Je serais au comble de mes vœux, je vous l'affirme, ma chère sœur, si le Seigneur permettait que je fusse cette âme-là.

Madeleine murmura, les yeux baissés :

— Hélas ! monsieur, je n'aurai pas ce bonheur.

C'était un aveu. Le vicaire saisit les mains de la jolie nonne et les porta vivement à ses lèvres en disant avec un accent indéfinissable, qui sembla inspiré à Madeleine :

— Espérez, cher amour... J'ai plus d'influence que vous ne l'imaginez sur votre directeur.

— Petit Boullé, petit Boullé, vous vous oubliez, mon ami, fit une voix, dont le ton goguenard dissimulait le dépit.

La porte étant entre-bâillée, Mathurin Picart était entré sans bruit. Il se dressait derrière les deux tourtereaux, et s'efforçait de comprimer son indignation.

Ils tressaillirent l'un et l'autre. Ils se levèrent brusquement, Madeleine très confuse, le vicaire avec un éclat de rire.

— Vous êtes bien sévère aujourd'hui, monsieur le curé, dit-il, sans se troubler. Ai-je donc commis un péché si grief en faisant connaissance avec sœur Madeleine ?

— Non ; mais il y a la manière.

— Et vous jugez que la mienne n'est pas la bonne ?

— Je ne dis pas cela précisément, balbutia Picart avec embarras.

— Si elle est bonne, monsieur le curé, pourquoi vous plaignez-vous ?

— Allons, allons, petit Boullé, ne nous fâchons pas, mon ami, grommela Picart en s'allongeant sur son fauteuil.

Madeleine, effrayée d'abord, éprouvait maintenant une singulière surprise d'entendre ce jeune prêtre traiter le directeur avec cette familiarité railleuse. Elle ignorait que les nuits folles du presbytère du Mesnil-Jourdain avaient rapproché la distance entre le curé et le vicaire, que ce dernier possédait le secret de l'autre, des trois grossesses, résultat de ses œuvres.

C'était la preuve évidente que Thomas Boullé n'avait pas menti en déclarant qu'il exerçait une influence considérable sur Picart. Cela rassura la nonne.

— Monsieur, dit-elle au directeur, je repasserai dans un instant, quand vous serez libre.

— Je vous attendrai, répliqua sèchement le curé.

Le vicaire s'inclina devant Madeleine, qui lui fit la révérence en souriant, et s'éloigna de son pas léger.

Lorsqu'elle eut refermé la porte, Mathurin Picart dit au vicaire, qui s'était rassis tranquillement :

— Ah ça ! petit Boullé, tu as donc juré de chasser éternellement sur mes terres ?

— Moi ?... mais je ne vous comprends pas, monsieur le curé.

— Comment ! Est-ce que tu n'as pas relancé autrefois la Pigeon ? Aujourd'hui, c'est une autre.

— Oui, parlons-en de la Pigeon, fit Boullé en ricanant. Elle est propre, votre ancienne belle, et amusante surtout.

— Il y a de la brouille chez toi ?

— S'il n'y avait que cela.

— Que se passe-t-il donc ?

— Il se passe que votre satanée Pigeon devient dangereuse.

— Pas possible !

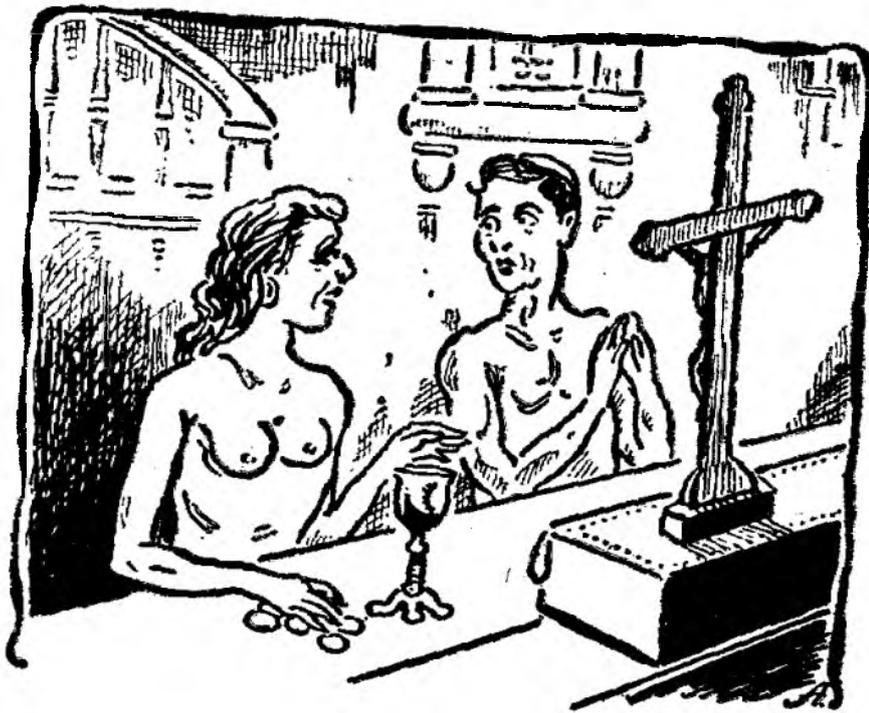
— C'est ainsi, malheureusement, et je suis venu exprès pour vous entretenir à ce sujet.

— Elle est jalouse, peut-être ?

— Jalouse comme une chienne enragée.

— Et ça l'a pris comme ça tout d'un coup ? Vous faisiez si bon ménage, à vous trois.

— Oh ! ce n'est pas pour le motif que vous pensez. Depuis qu'elle est défraîchie, brèche-dent, elle a des prétentions incroyables. Non contente d'être grassement nourrie, bien habillée, divertie gratis, elle voudrait faire la maîtresse à la maison, commander à Jacqueline.



Plaçant une main sur les hosties et l'autre sur
le calice (page 202)

— La Pigeon a tort : on ne commande pas à une fille comme Jacqueline; c'est elle plutôt qui doit gouverner. Il n'y a qu'une chose à faire, à mon sens.

— Laquelle ?

— Remettre tout simplement la Pigeon à sa place.

— Vous êtes bon là, monsieur le curé. Elle menace, elle fera scandale; elle est capable de nous dénoncer tous.

— Voilà qui est très grave, fit Picart en pâissant. Cette fille a vécu dans notre couvent plusieurs années... Elle sait...

— Elle sait que sœur Madeleine a accouché trois fois de vos œuvres, que les trois enfants ont disparu, grâce à Jacqueline, acheva le vicaire. Vous avez laissé échapper cela une nuit, au presbytère en sa présence. La Pigeon a les oreilles longues, elle a recueilli la confiance, et elle promet de l'utiliser, pour satisfaire sa méchanceté.

— Comment parer ce coup, mon ami, comment le parer ? murmura le curé atterré.

— Je ne vois qu'un moyen.

— Parle. Quel est-il ?

— Vous avez des oubliettes, en ce monastère ?

— Il a été construit selon les règles. Nous avons des oubliettes.

— Eh bien ! vous ensevelirez là-dedans la Pigeon.

— Qui nous l'amènera ?

— Je m'en charge.

Mathurin Picart demeura un instant pensif, la tête inclinée sur sa poitrine. Il se redressa et dit en secouant la tête :

— Ce cas offre des difficultés.

— N'êtes-vous pas le maître ici.

— A peu près. Cependant il y aurait de gros inconvénients à mettre la supérieure dans la confiance d'une telle affaire. Ce serait lui donner barre sur moi et diminuer mon autorité.

— Pourtant, elle a autant d'intérêt que vous à étouffer les révélations de la Pigeon.

— D'accord. Mais qui sait si ces femmes ne s'entendront pas pour me tenir en échec ?

Thomas Boullé réfléchit à son tour, puis il reprit :

— Je me consulterai avec Jacqueline. Nous examinerons ensemble s'il est possible de nous délivrer de la Pigeon d'autre manière... Mais si nous ne trouvons pas ?

— Vous trouverez certainement, à vous deux... vous avez le cerveau si bien meublé !

Le vicaire sourit.

— Mais encore ? insista-t-il .

— Au pis aller, va pour les oubliettes ! répliqua le curé... Je veillerai à ce que cette maudite Pigeon n'y moisisse pas.

Thomas Boullé se leva pour partir. Picart le retint.

— A propos, dit-il, tu as donc le diable au corps pour toutes les femmes qui tombent sous ta coupe ?

— Vous voulez parler de sœur Madeleine ?

— Naturellement.

— Ainsi, vous me reprochez de lui avoir fait une politesse ?

— Il y a politesse et politesse. Qu'avais-tu besoin de lui tripoter les mains.

— Elle les a si mignonnes, et douces comme du velours.

— Et tu lui faisais tout de suite des yeux en coulisse, comme dans le temps, à cette coquine dé Pigeon.

— Ce n'est pas la même chose. Est-ce que je puis voir ici à mon gré sœur Madeleine ?

— Non, tu ne le peux pas, fort heureusement.

— Vous n'êtes pas sûr d'elle ?

— Je suis sûr... Mais, avec les femmes, il ne faut jamais jurer de rien.

— Surtout quand elles sont emprisonnées dans un couvent, comme sœur Madeleine. Ça les fait rêver à l'inconnu. Celles qui vivent à l'air libre, comme Jacqueline, éprouvent moins de tentations.

— Avec ça que ta belle sorcière se gêne pour te faire pièce, les nuits de sabbat, répliqua Mathurin Picart dont la bedaine dansa, secouée par un fou rire. Elle veut toujours officier avec moi. Tu n'as pas remarqué ?

Le vicaire se mordit les lèvres pour ne pas rire au nez de son supérieur. Le curé ne se doutait pas, au bout de plusieurs années, que Boullé et Jacqueline s'entendaient pour le jouer à chaque sabbat, la superbe rousse se faisant remplacer régulièrement par la Pigeon, pour la célébration de la messe obscène, sans qu'il se fût aperçu une seule fois de la substitution, dans l'ivresse de l'orgie.

Le vicaire répondit :

— Je suis charmé, monsieur le curé, des faveurs que vous accorde Jacqueline.

— Ah bah !

— Rien n'est plus vrai... Je ne suis pas jaloux, moi.

— Et ta belle sorcière ne l'est pas davantage, sans doute ?

— Pourquoi le serait-elle ? répliqua Boullé évasivement.

Il prit congé de Mathurin Picart, promettant de lui faire connaître au plus tôt ce qui serait décidé entre lui et Jacqueline, à l'égard de la Pigeon.

A son retour au presbytère du Mesnil-Jourdain, le vicaire fut assailli dans le corridor par M^{lle} Pigeon, échevelée, bavant de rage.

Elle était énorme, maintenant, crevant de graisse, avec un triple menton qui s'avachissait sur sa poitrine gonflée. Mais elle était outrageusement fanée, les cheveux clairsemés, la face couperosée, une odieuse mégère.

A dater du jour où la sorcière rousse était entrée chez Thomas Boullé, Claudine n'avait plus songé qu'à s'empiffrer, à boire une partie de la journée, passant au lit le temps où elle n'était pas à table, excepté les nuits de sabbat.

Mais bientôt l'influence de Jacqueline grandit dans la maison. Elle obligea la Pigeon, habituée à la traiter en maîtresse, à s'occuper du ménage, de la cuisine. En un mot, la sorcière commanda, et Claudine dut obéir à son tour.

La discorde naquit. Aux récriminations de la Pigeon, Jacqueline haussait les épaules, le vicaire se taisait.

Plus tard, lorsque la belle rousse eut gagné de l'argent, soit avec Mathurin Picart, soit avec Boullé, soit dans les excursions mystérieuses qu'elle entreprenait à intervalles réguliers, elle voulut se faire respecter. La Pigeon regimba. De là, une haine implacable entre les deux femmes.

Le vicaire, ensorcelé par Jacqueline, finit par prendre hautement fait et cause pour elle.

Alors la Pigeon menaça. Elle possédait les secrets du couvent des franciscaines, ceux de Mathurin Picart, et pouvait

compromettre Boullé irrémédiablement, même pousser la sorcière jusqu'au bûcher.

Après une scène violente, la veille au soir, le vicaire était parti pour Louviers, afin de se concerter avec le directeur du couvent, pour fermer la bouche à Claudine.

Il comprit, à son arrivée, que la situation s'était aggravée encore. La Pigeon, ivre à demi, l'avait saisi par son vêtement, en hurlant :

— Oui, je me vengerai dès demain. Je dirai tout, tout, entends-tu ? A moins que tu ne chasses immédiatement cette fille de Satan, vomie par l'enfer.

Thomas Boullé, très ému, lui demanda ce qu'elle avait.

La Pigeon n'eut pas le temps de répondre. La sorcière se dressa sinistre, menaçante devant elle; puis, avec une vigueur étonnante, la jeta dans la salle voisine, où elle entra avec le vicaire.

Là, Jacqueline dit à Boullé d'une voix sourde :

— Voici ce que je lui ai fait. Cette coquine m'a insultée, m'appelant gueuse et vaurienne. Je lui ai appliqué une paire de soufflets sur les joues.

— Va, va, cria la Pigeon, les poings crispés, tu me le payeras. Je te ferai griller comme tu le mérites.

La sorcière, l'œil en feu, s'était plantée devant Claudine, les bras croisés sur la poitrine.

— Est-ce tout ? demanda-t-elle avec une froideur apparente.

La Pigeon, grinçant des dents, répliqua :

— J'aurai la joie d'assister à ton supplice, de te voir tenaillée, les mamelles arrachées, la peau lentement écorchée, brûlée à petit feu de braise, et membre à membre.

La belle rousse eut un éclat de rire sauvage.

— Tu baves, malheureuse, fit-elle avec dégoût, et lors même qu'on me ferait ce que tu dis, cela ne te raccommode-rait point la mâchoire.

A ces mots, la Pigeon, ne se possédant plus, se précipita sur la sorcière; celle-ci, reculant d'un pas, étendit le bras, et d'un soufflet terrible, en pleine face, l'abattit comme un bœuf sur le plancher.

Le vicaire jeta un cri, voulut relever Claudine. La sorcière l'arrêta du geste en disant :

— Ne te mêle pas de mes affaires : désormais cette misérable m'appartient.

La Pigeon se roula un instant, les membres et le corps convulsés par la rage; puis elle demeura immobile. Elle suffoquait, évanouie.

Jacqueline, pâle, les lèvres blanches et rétractées sur ses dents de nacre, les yeux injectés de sang, était effrayante et superbe. Thomas Boullé la regardait, terrifié. Jusqu'ici, il avait cru la posséder; mais, en ce moment, il se sentit en son pouvoir, corps et âme; elle le dominait non seulement par la toute-puissance de son sexe, mais par la terreur.

— Transportons-la à sa chambre, fit-elle d'une voix brève.

Le vicaire se baissa et prit la Pigeon par les pieds, tandis que Jacqueline l'enlaçait par le buste. Ils la montèrent chez elle, au premier et unique étage, et la déposèrent sur son lit.

La sorcière contempla un instant Claudine, dont la poitrine sautait, tant les spasmes étaient violents.

— Il faudrait desserrer son corsage, dit Boullé.

— Encore une fois, ne te mêle pas de mes affaires, répli-

qua Jacqueline. Ne t'ai-je pas dit que cette femme m'appartient ?

Le vicaire ne souffla plus mot.

Alors la sorcière tira un mince flacon d'un étui, mira, à travers le cristal, un liquide brun, transparents, ôta le bouchon et s'approcha de la Pigeon.

Thomas Boullé regardait sa compagne, inquiet, mais n'osant plus risquer une observation. Cette fille lui faisait peur.

Jacqueline entr'ouvrit les lèvres de Claudine, tuméfiées par le coup qu'elle avait reçu dans la salle, au rez-de-chaussée. La sorcière introduisit le col du flacon entre les dents gâtées, versa quelques gouttes et referma la bouche de la malheureuse, pour la contraindre à avaler le liquide.

A peine l'opération achevée, la Pigeon se dressa à demi, les yeux effroyablement hagards, les traits horriblement contractés, mais s'affaisa immédiatement comme foudroyée.

— Qu'as-tu fait ? s'écria le vicaire épouvanté.

— Cette coquine ne parlera plus, répondit froidement la sorcière. Pourtant, j'aurais préféré les oubliettes; elle aurait souffert davantage.

— Et si l'on découvre que tu l'as tuée ? reprit Boullé d'une voix étranglée.

— On ne découvrira rien ! Ce liquide ne laisse aucune trace, répondit Jacqueline en replaçant tranquillement le flacon dans son étui.

— Morte sans sacrements ! balbutia le vicaire, éperdu.

La sorcière eut un ricanement féroce. Elle alla droit à Boullé, lui posa les deux mains sur les épaules, et dit en lui brûlant le visage de son regard infernal :

— Nous la dédommagerons amplement. Voici la nuit. Al-
lons souper.

Elle l'entraîna, bouleversé, le soutenant de son bras ro-
buste, car il chancelait.

Un quart d'heure plus tard, le prêtre et la sorcière étaient
attablés vis-à-vis l'un de l'autre. Thomas Boullé ne se sen-
tait plus d'appétit, malgré le voyage qu'il venait de faire.
Jacqueline l'excita, riant, plaisantant, l'obligeant à boire et
donnant l'exemple.

A la fin la langue du vicaire se délia. Il raconta sa visite
à Mathurin Picart, sans oublier son entrevue avec Madeleine,
dont il eut même l'imprudence de vanter la beauté.

Un éclair jaillit des sombres prunelles de la sorcière.

— Ainsi tu la trouves belle ? demanda-t-elle.

— Délicieuse : une perle de couvent.

— On croirait, qu'à ton avis, elle est plus belle que moi.

Le vicaire ne remarqua pas l'accent singulier avec lequel
Jacqueline avait prononcé ces paroles, ni l'éclat redoutable
de son regard.

— Plus belle, n'est pas le mot, répliqua-t-il.

— Aussi belle, alors ?

— Peut-être.

— Elle te plaît.

— Du moins elle ne me déplaît pas. Je mentirais, si je
disais le contraire.

La sorcière n'insista pas. Toutefois, si Boullé n'eût point
été à moitié ivre, il se fût aperçu de l'étrange agitation qui
s'était emparée de sa compagne.

Le repas terminé, elle reprit :

— Je t'ai dit que nous dédommagerions amplement la Pigeon des sacrements qu'elle n'a pas reçus. L'heure est venue de nous occuper de sa vilaine âme.

Le vicaire tressaillit. Il avait oublié un instant le cadavre de son ancienne amante.

Jacqueline ajouta :

— Nous allons célébrer la messe, le corps présent, comme vous dites, vous autres prêtres.

— Une messe noire ?

— Non, une messe blanche. Ça nous changera.

— Mais nous ne sommes pas à l'église.

— Une porte seulement nous en sépare. Je dresserai l'autel dans la chambre de notre aimable amie. Va donc chercher ton calice, et surtout quantité d'hosties. Je veux me régaler, ce soir. Point d'ornements. Nous officierons dans le costume de la messe noire.

Elle était debout, impérieuse. Boullé se leva en chancelant, et se dirigea vers la porte communiquant avec l'église. La sorcière monta auprès du cadavre.

Quand le vicaire la rejoignit, l'autel était prêt.

Bientôt la cérémonie commença, avec le rite ordinaire, sauf que le prêtre et la servante de messe ne portaient d'autres vêtements que ceux tout à fait primitifs dont la nature les avaient pourvus.

Aussitôt, après la consécration, Jacqueline, agenouillée jusque-là, se releva et s'approcha du vicaire. Plaçant une main sur les hosties et l'autre sur le calice, elle plongea ses yeux ardents au fond des yeux de Boullé, et lui dit :

— Prêtre, je t'aime, comme mes pareilles savent aimer, c'est-à-dire jusque outre-tombe, jusqu'à l'enfer. Et toi ?

— Moi aussi, je t'aime, balbutia Boullé avec un frisson.

— Sans partage ?

— Oui, sans partage.

— Réfléchis bien, reprit la sorcière. Tu as sous les yeux la preuve que ma colère est terrible. Si tu me trompais jamais, ma vengeance serait impitoyable.

— Je ne te tromperai pas.

— Défie-toi des jolies nonnes que tu peux rencontrer chez les franciscaines de Louviers.

L'avis était direct et formel. Le vicaire frémit. Depuis des années qu'il cohabitait avec la belle rousse, c'était la première fois qu'elle manifestait de la jalousie. Jusqu'ici, il avait cru qu'elle tolérait quelques fugues, d'autant plus facilement que, dans les commencements, elle l'avait laissé faire avec la Pigeon.

Il ignorait que la sorcière s'était éprise plus violemment avec le temps. Pour elle, ce prêtre qui se ruait si joyeusement aux orgies diaboliques, avait une âpre saveur, que le commerce de nul autre ne lui avait fait goûter. Elle avait empoisonné la Pigeon bien moins pour se délivrer de sa langue de vipère et punir un outrage, que pour anéantir l'image vivante d'un passé qui l'irritait maintenant.

Thomas Boullé sentit qu'elle l'enchaînait. Le souvenir de Madeleine lui revint, et il frémit à la pensée que la ravissante nonne serait pour lui un fruit défendu.

Cependant Jacqueline n'avait retiré ses mains ni des hosties, ni du calice. Elle secoua son épaisse chevelure fauve, ruisselante sur ses blanches épaules; une flamme plus vive jaillit de ses prunelles étincelantes. Puis, le sein palpitant, son beau corps resplendissant à la lueur pâle des cierges, elle

donna le signal d'une scène infernale en s'écriant, la narine frémissante, l'haleine embrasée :

— Prêtre, il me faut un gage de ta foi. Il faut que ton Dieu consacre nos amours avec ce que tu appelles son corps et son sang, qu'il se mêle à nous et scelle irrévocablement notre pacte.

Le vicaire, maîtrisé, terrifié, envahi par une sorte de folie satanique, s'abandonna aux vœux de la superbe et formidable rousse.

La nuit s'écoula dans une orgie obscène, inénarrable, telle enfin que pouvait seule l'inventer, en cet âge d'or de l'Église, l'imagination immonde d'une sorcière doublée de celle d'un prêtre. Le cadavre de la morte mise sur le lit ne fut pas même respecté.

A l'aube, Thomas Boullé et Jacqueline, livides, énervés, dormaient d'un sommeil convulsif dans les bras l'un de l'autre, au pied de l'autel improvisé, à deux pas du cadavre hideux de la Pigeon.

Dans la journée, le vicaire manda à Mathurin Picart la fin subite de Claudine, qui fut enterrée le lendemain dans le cimetière de la paroisse du Mesnil-Jourdain.

XI

A LA VIE, A LA MORT

Depuis son entrevue avec Thomas Boullé, Madeleine n'avait plus l'esprit occupé que du fringant vicaire. Elle en rêvait la nuit, et pensait sans cesse à ces paroles qu'il lui avait dites avec un accent inspiré !

— Espérez, cher amour... J'ai plus d'influence que vous ne l'imaginez sur votre directeur.

Elle attendait impatiemment l'effet de cette promesse voilée. Comment s'y prendrait-il pour la réaliser ? Peu lui importait, pourvu qu'elle pût nouer avec lui des rapports plus étroits.

Mais les semaines, les mois passèrent sans que Boullé lui donnât signe de vie. S'était-il donc moqué d'elle ? ou bien l'avait-il oubliée ? La nonne repoussait ces deux suppositions. Elle avait bien lu dans les yeux du beau prêtre : ils exprimaient l'admiration pour ses charmes et une passion intense.

— Un obstacle insurmontable l'arrête, se dit-elle, M. Pi-

cart veille, car il est terriblement jaloux. Voilà pourquoi M. Boullé n'a pu réussir encore à pénétrer jusqu'à moi.

Madeleine ne soupçonnait pas le véritable motif qui retenait le vicaire. Elle connaissait Jacqueline, l'ayant vue à chacune de ses couches; mais elle ignorait que la belle rousse vécut au presbytère du Mesnil-Jourdain, en ménage avec Boullé. Mathurin Picard la lui avait présentée, et la sorcière s'était donnée comme appartenant à une pieuse famille de la paroisse.

La nonne était donc à cent lieues de deviner quel lien enchaînait le vicaire. De fait, l'orgie nocturne accomplie en présence du cadavre de la Pigeon, avec accompagnement de rites obscènes, avait produit sur Thomas Boullé une profonde impression. Jacqueline l'épouvantait, avec sa nature féroce, l'ardeur indomptable de son tempérament. La sachant capable de tout, par l'exemple de la Claudine, il n'avait garde, pour le moment, de violer la foi jurée.

D'ailleurs, elle s'était donnée toute entière, cessant tout à coup ces excursions mystérieuses dont Boullé n'avait jamais réussi à percer le secret.

La sorcière le lui livra au lendemain de l'enterrement de la Pigeon, pour gage de sa propre fidélité. Il sut ainsi qu'elle s'absentait uniquement pour présider les solennités du sabbat, qui se célébrait sur divers points de la province. Elle révéla à son amant qu'un fils lui était né, à l'âge de quinze ans. On élevait ailleurs cet enfant, pour qu'elle accomplît avec lui, lorsqu'il aurait grandi, la loi de sa fonction et perpétuât le sacerdoce diabolique.

D'un autre côté, Jacqueline, profitant de la première visite de Mathurin Picart, l'avait pris en particulier pour lui faire promettre de l'avertir au cas où Thomas Boullé tenterait de voir Madeleine.

Le curé, naturellement, s'était engagé très volontiers.

Voilà pourquoi le vicaire avait paru délaisser la jolie nonne. Mais, en dépit des fureurs amoureuses de la sorcière, il invoquait souvent l'image de Madeleine, se désolant intérieurement de l'esclavage où Jacqueline l'avait réduit.

Quant à la jolie nonne, elle avait compris, malgré sa légèreté, que ce serait imprudent de s'aliéner Mathurin Picart en se dérochant totalement à sa passion. Elle craignit, en irritant le curé, de le brouiller avec son vicaire, et de faire interdire par là à ce dernier l'accès du couvent.

Elle dissimula donc ses dégoûts, et s'efforça de se prêter, comme par le passé, aux caprices du directeur.

Mais Madeleine s'était dépravée foncièrement, à la longue. Son imagination nourrie de doctrines obscènes, les violences exercées sur elle, les pratiques immondes avec lesquelles on l'avait systématiquement familiarisée ou qu'on lui avait imposées, avaient allumé dans ses veines la fièvre du libertinage.

Peut-être un amour véritable l'eût-il régénérée. Sa jeunesse, pervertie, souillée par des vieillards infâmes, eût pu refleurir à un souffle nouveau. À l'aspect de Thomas Boullé, elle avait senti une sève meilleure circuler dans ses veines, une impression plus pure monter jusqu'à son cœur.

Malheureusement, le vicaire n'avait pas reparu. Les ferments du vice maîtrisèrent bientôt la nonne. Mathurin Picart étant le seul homme qu'il lui fût permis de fréquenter, elle chercha auprès de lui l'apaisement des sens.

Ce retour enchantait le curé. Ses passions séniles se réveillèrent, plus impétueuses, des passions de prêtre ou de moine, insatiables, exclusives, rêvant l'éternité dans la possession, l'impossible dans la luxure.

En effet, la folie érotique de Picart vint à ce point qu'il médita de marier jusque dans la tombe la chair de Madeleine avec la sienne.

Un jour, il lui montrait la grande église que l'on construisait pour le couvent. Arrivé à une chapelle latérale presque terminée, il lui prit les mains en disant :

— Mon cœur, c'est moi qui bâtis cette superbe église. Voici la chapelle où je reposerai avec toi, si tu le veux.

Madeleine garda le silence.

— N'y consens-tu pas ? reprit-il.

— Je n'ai jamais réfléchi à cela, murmura Madeleine.

— Penses-y, mon cœur, je t'en prie. Il me serait si doux de dormir avec toi dans la mort, côte à côte, comme nous dormons ensemble la nuit.

Sur le moment, la jolie nonne n'attachait pas d'importance à cette étrange idée. Mais elle ne devait pas tarder à apprendre que ce n'était point là un propos en l'air, une simple divagation.

Le mois suivant, les affaires du couvent obligèrent Mathurin Picart à s'absenter quelques jours. Aucun prêtre n'étant disponible à Louviers ou aux environs, il dut recourir à son vicaire pour le remplacer. Mais il fut entendu que Thomas Boullé se bornerait à dire la messe de communauté, chaque matin. Il ne logerait même pas au monastère, le curé, de concert avec Jacqueline, ayant eu la précaution de lui louer une chambre à la ville.

Ces deux anges gardiens veillaient avec sollicitude pour prémunir le vicaire contre la tentation.

Lorsque Boullé partit, la belle sorcière lui rappela ses devoirs en quelques mots si éloquents, qu'il s'éloigna avec la ferme résolution de ne lui donner aucun sujet de plainte.



La nonne surmontant sa répugnance, accomplit
scrupuleusement le rite prescrit, (page 218)

Pourtant l'idée d'entrevoir Madeleine à sa stalle, au chœur, le chatouillait délicieusement. Jacqueline n'avait pas le droit de lui interdire cette fête des yeux. L'eût-elle tenté qu'il n'eût pas obéi, sachant bien que le contrôle était impossible à cet égard.

Quand la jolie nonne aperçut le vicaire à l'autel, son cœur battit violemment. La passion éclata, impérieuse, irrésistible. Elle se promit d'entretenir Boullé au confessionnal.

Dès qu'il eut achevé l'office, elle se rendit à la sacristie, et réclama en rougissant son ministère.

Le vicaire, plus troublé qu'elle encore, peut-être, balbutia une vague excuse.

Madeleine insista. Mais il tint bon. Deux converses étaient présentes, de sorte que la nonne dut se retirer, désespérée de l'insuccès de sa démarche.

Elle revint à la charge le lendemain et le surlendemain, sans plus de résultat.

Cependant elle remarqua que Boullé faiblissait. Elle résolut de livrer un dernier assaut.

Le quatrième jour, elle renouvela sa prière dans l'attitude la plus séduisante. Elle fut si pressante, son accent était si touchant, que cette fois le vicaire céda. Il oublia tout, les promesses répétées faites à Jacqueline, les menaces de son amante, les redoutables conséquences que pouvait avoir son indocilité au cas où elle serait divulguée.

Thomas Boullé entra au confessionnal, où Madeleine se jeta à ses genoux, presque dans ses bras.

Une heure s'écoula, une heure de délire, qui leur parut brève comme une minute.

Ils eussent prolongé encore ce doux tête-à-tête, s'ils

n'avaient entendu un pas rapide, qui s'approchait du confessionnal.

Madeleine se leva, effarée, ses vêtements tout en désordre.

— C'est le pas de M. Picart, fit-elle, la respiration haletante. Je le reconnais.

Tous deux se hâtèrent de sortir, pâles et inquiets. Ils s'arrêtèrent devant le curé, qui les regardait, très courroucé, la lèvre tremblante.

Il revenait à l'improviste, comme un mari soupçonneux. Cette ruse banale lui avait réussi : il prenait les coupables au piège, en flagrant délit.

Madeleine recouvra la première sa présence d'esprit. Jugant inutile d'affronter la scène désagréable qui se préparait, elle s'esquiva précipitamment, faisant la sourde oreille aux appels furieux de son directeur.

Le vicaire eût bien voulu en faire autant. Mais c'était impossible. Il dût se résigner à essuyer le feu.

— Petit Boullé, s'écria Mathurin Picart, écumant de colère, qui t'a donné la hardiesse d'usurper mes fonctions ?

— J'ai cru bien faire, balbutia le malheureux en baissant la tête.

— Et moi je te dis que tu as mal fait, très mal. Ah ! il t'en cuira, cette fois, mon ami, d'avoir trompé si imprudemment ma confiance.

— Je vous affirme, monsieur le curé, que je n'ai point agi avec mauvaise intention.

— Tu mens ! tu mens ! fit le curé d'une voix étranglée. Ta belle sorcière sera de mon avis quand je lui aurai conté l'histoire.

A cette menace, le vicaire blémit. La figure sinistre et fa-

rouche de Jacqueline passa devant son regard. Il joignit les mains et murmura avec angoisse :

— Oh ! vous ne ferez pas cela, monsieur le curé !

— Je te jure que je le ferai. D'ailleurs, j'ai promis et n'ai qu'une parole.

— Quoi ?... Qu'avez-vous promis ? demanda Boullé, terrifié.

Mathurin Picart se mordit les lèvres. Le mot lui avait échappé. Il tenta de se reprendre, mais le vicaire avait compris.

— Ainsi, murmura-t-il avec un mélange d'amertume et d'anxiété, elle vous a chargé de m'espionner ? Mais prenez garde ! si vous l'exaspérez contre moi, elle est capable de nous perdre tous. Cette femme est bien autrement redoutable que la Pigeon.

Cette observation calma subitement le curé. Brouiller Thomas Boullé avec la sorcière, c'était les séparer. Or, elle emporterait des secrets très dangereux. N'avait-elle point été par trois fois l'accoucheuse de Madeleine et fait disparaître les enfants ? Tant qu'elle vivrait en bonne harmonie avec le vicaire, celui-ci pourrait répondre de sa discrétion. Frappé de ces graves considérations, Mathurin Picart reprit d'un ton radouci :

— Si je consens à me taire, ce ne sera qu'à une condition.

— J'y souscris d'avance, fit Boullé.

— Voilà ce que j'exige; tu promettras de ne plus t'occuper de Madeleine; tu lui déclareras tout à l'heure, en ma présence, qu'une nouvelle entrevue causerait ta perte et la sienne; tu lui recommanderas enfin d'être fidèle à ses devoirs envers moi.

C'était dur. Néanmoins Thomas Boullé accepta, trop heureux d'en être quitte à ce prix.

Les deux prêtres sortirent de la chapelle et montèrent chez Picart, qui s'empressa d'aller chercher la jolie nonne.

Madeleine, énervée, irritée même d'avoir été si brusquement dérangée, refusa d'abord de suivre le curé. Pour la décider, celui-ci dut lui déclarer que sa résistance compromettrait irrémédiablement la situation de Boullé.

Il emmena donc la nonne.

Quand elle vit le vicaire accablé, l'oreille basse, Madeleine s' alarma, comprenant qu'un danger inconnu le menaçait réellement.

Boullé, sans oser lever les yeux sur elle, parla dans les termes dictés par Mathurin Picart, insistant sur la nécessité de ne plus donner sujet de plaintes au curé.

Il s'exprimait avec un accent si navré, que Madeleine fut profondément émue. Evidemment, ce qu'il sollicitait, surtout de sa part, c'était un acte de dévouement, qui serait encore un témoignage d'amour.

La nonne n'hésita pas. Bien qu'ignorant pour quels motifs le vicaire s'était déterminé à lui tenir ce langage, sa confiance était telle que sur-le-champ elle répondit :

— Je vous remercie, monsieur, de vos excellents conseils. Soyez sûr que je les suivrai ponctuellement. J'ose espérer que ma conduite à venir satisfera complètement M. Picart.

Le curé ne pouvait exiger davantage en cet instant. Il fit un signe d'approbation et Madeleine se retira.

Thomas Boullé partit lui-même quelques instants après, tout à fait réconcilié avec son curé. Il allait descendre l'escalier conduisant hors de la clôture, lorsqu'une main, se posant sur son bras, l'arrêta au passage.

Le vicaire leva les yeux. C'était Madeleine.

— Est-ce donc bien vrai, fit-elle à voix basse, avec une immense désolation, que vous m'imposez de subir cet homme ?

— Il le faut, cher anœur, répliqua Boullé avec douleur; autrement, ce serait ma ruine complète, ma mort peut-être.

En prononçant ces derniers mots, il songeait à la fin tragique de la Pigeon, empoisonnée par la terrible sorcière.

La nonne, qui avait les yeux fixés sur lui, comprit à la terreur qui bouleversait le visage du prêtre, qu'il n'exagérait pas.

— Je ne vous reverrai donc plus ? murmura-t-elle.

— Patience ! ma sœur, ma douce amie... Il dépend de vous, je pense, que nous nous retrouvions un peu plus tard.

— Que dois-je faire ?

— Provisoirement, cajolez M. Picart, prêtez-vous à tout, entendez-vous bien ? à tout ce qu'il exigera... Vous endormirez ainsi sa vigilance... Il vieillit, nous sommes jeunes encore... L'essentiel est de ne point provoquer une crise qui nous séparerait à jamais. Ma bien-aimée Madeleine, ferez-vous ce que je conseille, par amour pour moi ?

— Je le ferai, soupira la nonne.

Leurs mains s'étaient entrelacées, ils s'apprêtaient à unir leurs lèvres, quand un bruit se produisit du côté de la chambre de Mathurin Picart. Ils frémirent tous les deux, s'éloignèrent l'un de l'autre, Madeleine s'enfuyant vers sa cellule et Boullé se précipitant dans l'escalier.

Dès lors l'existence de Madeleine fut un supplice continu. Durant cette heure si rapide, passée aux bras du vicaire, dans le confessionnal, elle avait goûté d'ineffables délices, les délices du premier amour. Quelle différence de sensations avec

celles de ce libertinage infâme auquel l'avaient contrainte Bontemps, un capucin crasseux, Pierre David et Mathurin Picart, d'ignobles vieillards.

Néanmoins la passion violente que la jolie nonne éprouvait pour Thomas Boullé lui inspira la résignation. Tremblant pour lui, elle s'abandonna de nouveau sans réserve aux répugnants caprices du curé, qui la roula avec fureur dans toutes les débauches que l'imagination la plus immonde peut inventer.

Bien que Madeleine n'opposât aucune résistance, Mathurin Picart ne se trouva pas suffisamment rassuré. Il craignait encore la légèreté de la nonne, dit Michelet (p. 271), qu'elle ne convolât un matin à quelque autre confesseur, si l'occasion se présentait. Il prit un moyen exécrable pour se l'attacher sans retour.

L'esprit du curé s'était fixé de plus en plus à l'idée vaguement émise par lui de reposer dans la tombe avec la belle nonne, le jour où il lui avait fait visiter l'église en construction.

La pensée qu'elle pourrait être à un autre après lui le torturait affreusement. Se croyant maître d'elle présentement, il résolut de se prémunir jusque outre-tombe contre toute infidélité.

Sous l'empire de cette atroce jalousie, Mathurin Picart revint, dans ses entretiens avec Madeleine, à ce lugubre sujet, énumérant avec complaisance, pour la préparer et la réduire, s'imaginait-il, quels beaux ornements funèbres il commanderait pour leur chapelle.

La nonne sourit d'abord à ces explications singulières, ne devinant guère à quelle conclusion il se proposait d'arriver.

Un soir, enfin, que le curé l'avait retenue dans sa chambre

pour la nuit, il disposa sa table comme un autel, avec un grand crucifix entre deux candélabres.

Il déposa sur la nappe deux hosties, un calice plein de vin, une feuille de parchemin, une plume et un encrier.

La nonne, étonnée de ces apprêts, n'osait l'interroger, mais redoutait qu'il ne l'obligeât à quelque nouvelle abomination. Assise dans un fauteuil, elle le suivait d'un regard anxieux.

Quand Mathurin Picart eut terminé, il dit à Madeleine d'un ton solennel :

— Lève-toi, mon cœur. Ces hosties et le vin de ce calice sont consacrés.

La nonne obéit.

Alors, la prenant par la main, il l'emmena devant l'autel improvisé.

— Mon cœur, ajouta-t-il, je veux que tu t'engages à moi pour le temps et pour l'éternité.

— A quoi cela servira-t-il, dit Madeleine, puisque je n'appartiens qu'à toi ?

— Il n'importe. Je désire qu'il en soit ainsi. Ce soir, l'union intime qui existe entre nous deviendra plus parfaite encore; elle sera indissoluble, nous faisant vivre de la même vie pour mourir de la même mort.

La nonne frémit, se rappelant que le curé avait employé ce jargon mystique chaque fois qu'il avait opéré une infâmie nouvelle.

Mathurin Picart, la voyant impressionnée, continua :

— Je te l'ai dit, mon cœur, il doit t'en souvenir, M. David, cet homme d'une science si profonde, m'a légué des formules puissantes. D'autres m'ont enseigné des secrets surnaturels pour lier deux êtres dans l'amour impérissable, celui qui triom-

phe de la tombe elle-même. Je pratiquerai cela sur toi, et tu verras des prodiges. N'y consens-tu pas ?

La curiosité s'éveilla, comme d'habitude, dans l'esprit faible de Madeleine.

— De quoi s'agit-il ? interrogea-t-elle.

— D'une chose très simple, en apparence, mais qui nous fournira le moyen de correspondre entre nous d'une façon merveilleuse, à distance, sans nous voir.

— Que faut-il pour cela ? demanda la nonne, avide de savoir.

— Il me suffira de piquer sur le bras de chacun de nous la figure des lettres de l'alphabet (Michelet, p. 137).

— C'est drôle... Et nous pourrions nous comprendre, même étant éloignés ?

— Parfaitement.

— Voilà qui me semble bien difficile.

— Je t'expliquerai cela. Auparavant, il est nécessaire que je trace la figure des lettres.

— Quoi ! en pleine chair ? fit Madeleine avec une grimace. Mais ça doit être douloureux ?

— Comment ! tu aurais peur de quelques piqûres à la peau ?

— Dame ! il en faudra beaucoup, pour toutes les lettres de l'alphabet.

— Moins que tu ne le crois : pourvu qu'elles soient à peu près dessinées, c'est assez. D'ailleurs, je commencerai par moi, afin de te donner l'exemple.

En même temps, Mathurin Picart retroussa la manche de

son bras gauche, prit une longue épingle fixée dans la coiffure de Madeleine, et commença.

Si douillet qu'il fût, le curé s'exécuta jusqu'au bout sans souffler une seconde, pendant que la nonne l'examinait avec une certaine surprise.

La ponction achevée avec la dernière lettre, il présenta à Madeleine son bras ruisselant de fines gouttes de sang, et il lui dit :

— Suce cela, mon cœur.

La jolie nonne recula, incapable de dissimuler son dégoût. Le curé reprit :

— Tu ne sauras rien, si tu n'obéis pas.

Elle hésita encore, et Picart ajouta d'un ton sec :

— Si tu refuses, je croirai que tu t'es jouée de moi.

Madeleine se décida. Elle se rapprocha. Mais au moment où elle tendait ses lèvres, Mathurin Picart lui dit :

— Mon cœur, la formule exige que tu t'abreuves de mon sang, comme je t'ai abreuvée tant de fois de celui de Jésus.

La nonne, surmontant sa répugnance, accomplit scrupuleusement le rite prescrit, domptant les nausées qui lui soulevaient le cœur.

— Maintenant, à ton tour, fit le curé. Montre que tu n'es pas une de ces femmes qui se pâment pour une égratignure.

Madeleine releva courageusement la large manche de sa robe, celle de sa chemise de batiste, non sans un léger frisson, et découvrit son beau bras d'une admirable blancheur.

Mathurin Picart l'ayant fait asseoir devant l'autel, s'agenouilla et piqua la figure des lettres de l'alphabet sur la peau satinée de la jolie nonne.

Puis il suçà voluptueusement le sang vermeil qui empourprait le bras de Madeleine. Après quoi, il reprit avec son accent solennel :

— En buvant du sang l'un de l'autre, nous avôns fait une communion qui a mêlé nos âmes (Michelet, p. 138).

— Mais notre correspondance, s'enquit la nonne, comment s'effectuera-t-elle ?

— Le voici : lorsque l'un de nous voudra transmettre sa pensée, ou bien connaître celle de l'autre, il lui suffira de raviver, de rouvrir, en les suçant, les lettres sanglantes (Michelet, *idem*).

A cette révélation, Madeleine se troubla. Dans sa crédulité, elle s'imaginait que Picart serait maître désormais de tous ses secrets. Elle trembla en pensant qu'il lirait ainsi ses sentiments pour Thomas Boullé, et se repentit amèrement d'avoir consenti.

Malheureusement, la chose était irrémédiable : elle ne pouvait plus effacer ces empreintes qui saignaient dans sa chair.

Le curé ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

— A partir de ce moment, dit-il, ton âme sera pour moi comme un livre ouvert, que je parcourrai à mon gré. A chaque seconde, je pourrai constater chacun des battements de ton cœur, qui ne palpitera que pour moi, j'en suis sûr.

La nonne était atterrée. Elle se couvrit le visage de ses mains en murmurant :

— Oh ! pourquoi m'avez-vous obligée à cela ?

— Tu le regrettes donc ? fit Mathurin Picart avec sévérité.

Madeleine ne répondit pas. Après une pause, il ajouta :

— Cependant, s'il te déplaît trop que tes plus intimes

pensées m'apparaissent à nu, je te proposerai un moyen de modifier la situation que nous venons de créer entre nous. Si tu l'acceptes, l'union de nos deux êtres restera scellée également pour toujours, mais les lettres imprimées dans notre chair ne parleront plus.

— J'accepte, répliqua la nonne imprudemment.

Picart était debout. Il indiqua du doigt l'autel et ajouta :

— Eh bien, mon cœur, agenouille-toi, et écris sur ce parchemin le testament que je vais te dicter (Michelet, page 271).

— Un testament ! s'écria Madeleine en tressaillant. Mais je ne suis ni malade ni près de mourir, pour faire mon testament.

— Non, certainement, tu n'es pas près de mourir. J'espère que nous vivrons ensemble de longues années encore.

— Alors, pourquoi cette formalité ?

— Parce que je t'aime uniquement ; parce que tu es l'âme de mon âme, la chair de ma chair, comme disaient les saintes Écritures ; parce qu'enfin le charme qui t'inquiète ne peut être rompu sinon par ce testament. Il devra stipuler un pacte qui consacrerait le lien mystérieux que nous avons formé tout à l'heure, en communiant mutuellement à notre sang.

La nonne céda. Plutôt que de profaner l'amour qui la consumait pour le vicaire, en se livrant à Picart, elle eût préféré la mort. Elle se prosterna donc devant l'autel improvisé, prit la plume entre ses doigts tremblants, la trempa dans l'encre et attendit.

Le curé dicta :

« Au nom de la très sainte Trinité, au nom de Jésus présent ici dans ces hosties, moi, sœur Madeleine Bavent,

religieuse professe du tiers-ordre du bienheureux François, je jure, par ce testament, abandon plein et entier de toute ma personne, corps et âme, à Mathurin Picart, directeur de ce couvent. »

En achevant cette dernière ligne, la nonne s'arrêta, effarée.

Le curé continua :

« *Je jure de mourir quand il mourra, et d'être où il sera* » (Michelet, p. 271).

La plume échappa des doigts de Madeleine. Elle comprenait maintenant ce que Picart entendait en lui parlant de sa tombe, où ils reposeraient ensemble. Elle se retourna, affolée, en s'écriant :

— Non, non, je ne puis écrire cela !

— A ton aise, mon cœur, fit le curé en ricanant. Que tu le veuilles ou non, tu m'appartiens, car nos âmes et nos corps se sont mêlés indissolublement lorsque nous avons bu du sang l'un de l'autre. En outre, par la vertu des signes imprimés dans ta chair et dans la mienne, chacune de tes pensées me sera révélée.

Madeleine, désespérée hors d'elle-même, ressaisit convulsivement la plume.

Mathurin dicta de nouveau la terrible phrase, que la nonne écrivit, pleine d'horreur.

Quand elle eut apposé sa signature, le curé s'empara de la pièce et la plaça sur sa poitrine, ivre d'une odieuse joie. Il se flattait, grâce à ce document, de posséder sans rival sa victime non seulement dans la vie, mais jusque dans la tombe.

S'étant approché de l'autel, il prit les deux hosties, déposa l'une sur les lèvres de la nonne défaillante, avala l'autre, et fit boire ensuite avec lui sa compagne dans le calice.

L'œuvre consommée, une sorte de délire envahit Madeleine, une fureur hystérique où se noyèrent momentanément son désespoir et sa frayeur, à tel point, que durant cette nuit, Mathurin Picart se demanda plus d'une fois s'il n'avait reçu dans son lit, par substitution malicieuse de Satan, l'un de ces démons femelles aux appétits insatiables, dont la théologie détaille si minutieusement les obscénités infernales.

Le lendemain, une douloureuse réaction se fit chez la malheureuse nonne, au souvenir de ce testament. Dès lors, le dernier article ne cessa de flamboyer dans son imagination affreusement exaltée.

« Grande terreur pour ce pauvre esprit, dit Michelet. Picart, devait-il, avec lui, l'entraîner dans sa fosse ? Elle se cru à jamais perdue. *Devenue sa propriété, son âme damnée, il en usait et abusait pour toutes choses* (page 271).

XII

LE SABBAT, LE CHARME ET LE DIABLE

Les accès de fureur hystérique se multiplièrent chez Madeleine. A la vérité, le curé était sûr d'elle, grâce au testament qu'il lui avait imposé. Mais au lieu de l'existence paisible qu'il avait rêvée dans la sécurité de la possession, elle lui faisait une vie enragée, dont sa santé souffrait cruellement.

Les religieuses expérimentées — et la plupart l'étaient à un rare degré — riaient beaucoup de la situation cuisante de leur directeur, qui maigrissait à vue d'œil. Dans l'intimité, la supérieure, la mère vicaire, la maîtresse des novices le lardaient d'épigrammes aiguës, tout en ménageant Madeleine, celle-ci leur procurant ces piquantes récréations.

Mathurin Picart était au mieux avec son vicaire. Il visitait régulièrement les hôtes du presbytère du Mesnil-Jourdain. Toutefois, depuis la mort de la Pigeon, ni la sorcière, ni Boullé ne l'avaient convié à la messe noire.

D'ailleurs, le digne curé ne songeait nullement à récla-

mer. Cela lui semblait bon de jouir un jour ou deux de quelque repos, et de dormir paisiblement dans son lit.

Un soir pourtant, vers la fin d'un repas délicat, arrosé par les meilleurs vins, Picart se sentit une gaieté folle, au grand amusement du vicaire, et surtout de Jacqueline, qui le faisait jaser.

L'harmonie paraissait régner entre les deux derniers. La belle rousse n'avait rien su de l'équipée de son compagnon, au confessionnal de la chapelle du couvent, car le directeur avait été discret sans doute. Elle tyrannisait Boullé, mais elle avait l'art de pimenter si bien le plaisir, qu'il oubliait souvent son esclavage et même la jolie nonne.

Tout à coup, Mathurin Picart dit à la sorcière :

— Ah ça ! tu ne m'invites pas au sabbat ?

— Nous ne sommes que trois.

— Qu'importe ? Thomas nous regardera.

— Non. Le rite exige la présence de deux couples, au moins. Il n'est pas permis de violer la règle.

— C'est dommage, grommela le curé.

Boullé, lui aussi, était fortement éméché.

— Eh bien ! fit-il, que ne nous amenez-vous quelque belle donzelle ?

— Où veux-tu que je la prenne ?

— Comment ! monsieur le curé, est-ce qu'il manque de gentils minois à votre couvent ?

Jacqueline lui lança un regard sauvage ; mais il ne vit rien et ajouta :

— Allons ! vénérable directeur, amenez-nous une de vos



Madcleine s'agenouilla, et avec ses doigts creusa le sol, au pied du rosier. (page 235)

ouailles, votre préférée, par exemple, et nous jugerons de votre goût.

Picart était cramoisi. Son teint tourna au violet. Il répliqua, les dents emmêlées :

— Comme tu y vas, mon gaillard ? Je comprends que tu voudrais me jouer un tour de ta façon. Mais pas si bête !... Je ne tiens pas à ce que tu te goberges une seconde fois avec Madeleine, ainsi que tu l'as fait l'an passé, lorsque tu me remplaças durant mon absence.

Et il se renversa sur le dossier de son siège avec un rire idiot.

Le vicaire pâlit, réveillé soudain par cette indiscretion. Il jeta un coup d'œil sur Jacqueline, et frémit en rencontrant son regard farouche et irrité.

Il courba la tête, s'attendant à un terrible éclat.

Les lèvres de la sorcière avaient blanchi, contractées et légèrement entr'ouvertes sur ses dents éblouissantes comme celles d'un jeune fauve. Dédaignant de s'adresser à son amant, elle se tourna vers Picart.

— Curé, dit-elle d'un ton railleur, tu n'as pas à te plaindre, j'imagine, que Thomas ait manqué de zèle à l'égard des saintes colombes ?

— Du zèle, du zèle ! gronda le directeur, il en avait beaucoup trop pour Madeleine.

— Cela dépend de la façon dont il a procédé. S'il a été correct, tu n'as rien à lui reprocher.

— Eh bien ! il ne l'a pas été du tout, correct. Figure-toi, ma belle réprouvée, qu'il a passé une grande heure au confessionnal, bec à bec avec Madeleine. Je me suis renseigné et je les ai surpris.

— Soeur Madeleine m'a tant obsédé, que j'ai dû lui céder, explique Boullé d'une voix tremblante.

Jacqueline darda sur lui ses prunelles en feu, et lui décocha ce trait sanglant :

— Est-ce que tu serais lâche, par-dessus le marché ?

Le vicaire, accablé, ne souffla mot.

— Je ne lui en veux pas, au petit Boullé, reprit Mathurin Picart. J'ai mis bon ordre à ses entreprises, auxquelles, du reste Madeleine ne se prêterait plus, car je l'ai liée irrévocablement à mon sort.

Jacqueline, que cette confiance intéressait vivement, s'appliqua à le faire jaser, et il raconta la scène du testament.

— Tu as diablement profité de mes leçons, observa-t-elle ironiquement, quand il eut fini.

— Et ça m'a réussi, déclara le curé. Seulement, Madeleine excède la mesure. Tu devrais bien m'apprendre un moyen de calmer un peu sa fougue.

La sorcière haussa les épaules.

— Elle est jeune, dit-elle, et tu vieillis. Que puis-je faire à cela ?

— Cependant, si je te payais ce que ça vaudrait ?

— Oh ! Ce serait très cher.

— Dis toujours.

Jacqueline indiqua une somme considérable.

Mathurin Picart balança un instant. Puis il murmura :

— Bien que ça soit raide, je financerai. Mais tu seras hon-

nête ? Tu me garantis que le charme ou le philtre opérera efficacement ?

— Je te promets, par Satan ! pourvu que tu exécutes ponctuellement mes prescriptions.

— Certes, je n'aurai garde d'y manquer. Voyons maintenant ton remède.

— Il n'y en a pas d'autres que de procurer des distractions à Madeleine.

— Soit. Mais lesquelles ?

— Patience ! tu le sauras bientôt.. D'abord, tu n'ignores pas, je le suppose, qu'à trop secouer le vin mousseux, on fait éclater les bouteilles ?

— Non, je n'ignore pas cela.

— Donc, une femme jolie à faire damner Thomas ne peut rester enfermée impunément. C'est comme le vin mousseux.

— Madeleine est religieuse ; il y a la clôture, fit le curé.

— Rassure-toi : je n'exigerai pas que tu l'enlèves du cloître.

— Ce serait impossible.

— Mais il ne tient qu'à toi de lui fournir l'occasion de quelques escapades.

— Des escapades ! jamais de la vie, s'écria Picart.

— Je parle du sabbat. J'ajoute que la participation à nos mystères guérira infailliblement ta bien-aimée.

Cette proposition stupéfia Boullé et remua furieusement sa vieille passion. Est-ce que Jacqueline serait devenue moins sévère ? Était-elle donc disposée à tolérer la jolie nonne comme elle l'avait fait de la Pigeon ? Ah ! si c'était vrai !

Le curé se réjouit beaucoup moins. Sans doute, il avait une confiance aveugle dans la sorcière, et croyait deviner qu'elle avait l'intention d'agir elle-même sur Madeleine, soit par charmes magiques, philtres ou incantations.

Cependant, il répliqua :

— Je ne puis pourtant pas amener ici Madeleine. C'est trop loin du monastère.

— Aussi, officions-nous dans une maison voisine du couvent, laquelle est à mon entière disposition. Elle communique avec le bois, par le jardin.

— Serait-ce, par hasard, cette petite maison mystérieuse, enfouie dans la verdure, à cinq minutes de notre cimetière ?

— Précisément.

— Et personne ne nous y verra ?

— Personne. Il n'y aura que nous trois, avec Madeleine... Plusieurs fois déjà j'y ai conduit Thomas.

— Et je me suis amusé comme un fou, dit le vicaire, ravi de la tournure que prenaient les choses. La société était nombreuse et d'une gaieté étourdissante.

Le P. des Marets ajoute que les habitués étaient des prêtres et des religieuses.

— Penses-tu donc que tu t'amuseras moins en compagnie de Madeleine ? demanda la sorcière d'un air singulier.

— Au contraire, affirma-t-il imprudemment.

Mathurin Picart le regarda avec défiance. Jacqueline fronça le sourcil, sa bouche se crispa, mais elle continua en s'adressant au curé :

— Nous aurons une première séance dans deux jours, à la tombée de la nuit. Est-ce convenu ?

Le directeur ne répondit pas tout de suite. Les allures trop significatives de Boullé l'inquiétaient.

— Curé, n'es-tu pas décidé? insista Jacqueline avec impatience.

— Si, si, je le suis... J'irai avec Madeleine.

— A la bonne heure. Tu frapperas à la porte verte du jardin. J'ouvrirai moi-même, et tu verseras la somme.

Mathurin Picart connaissait de longue date combien Jacqueline était âpre au gain.

— Sois tranquille, s'empessa-t-il de répondre, je n'oublierai pas l'argent.

Le curé monta à sa chambre, assez content de sa soirée. Il s'endormit du sommeil du juste et ne s'éveilla que fort tard, le lendemain.

Le vicaire était absent, ayant été mandé pour assister un malade à l'agonie, dans un hameau de la paroisse.

Picart se disposa à regagner son couvent. En prenant congé de Jacqueline, il lui dit :

— J'espère que Madeleine se trouvera bien de notre prochaine réunion. Néanmoins, j'ai une inquiétude.

— A quel propos?

— Je crains que Thomas ne me joue quelque mauvais tour.

— C'est mon affaire, je veillerai, fit sèchement la sorcière.

Le curé s'éloigna.

Au jour et à l'heure indiquée, Mathurin Picart, accompagné de Madeleine, frappait à la porte verte du jardin, dont le mur longeait la lisière du bois.

Il y avait de longues années que la belle nonne n'avait mis le pied hors du monastère. Elle avait accepté avec plaisir la proposition que le directeur lui avait faite de la mener passer une nuit hors de la clôture. Pour elle, une semblable distraction devait être une véritable fête.

Madeleine savait seulement que l'on commencerait par un joyeux repas, et qu'elle prendrait part à une cérémonie curieuse, laquelle s'achèverait en de vifs ébats, avec un autre couple.

Pour une raison quelconque, le curé ne lui avait point révélé le nom des deux personnes qui participeraient avec eux à cette mystérieuse solennité.

Aussi, lorsque la porte s'ouvrit, après son entrée dans le jardin, tressaillit-elle de surprise en reconnaissant la voix de la sorcière. Elle ne pouvait s'y tromper : ce timbre était bien celui de la jeune femme qui l'avait accouchée par trois fois au couvent. Mais l'ombre épaissie ne lui permettant pas de distinguer les traits de la personne qui l'avait introduite, elle se tut, attendant de la voir en pleine lumière.

Jacqueline précédait en silence les visiteurs. Elle suivit une allée aboutissant au seuil de la maison — un pavillon de quatre pièces — monta trois degrés, pénétra dans un corridor, et franchit le seuil d'une vaste salle, splendidement éclairée.

Près d'une table, où fumaient des plats au parfum appétissant, Thomas Boullé, debout, l'œil brillant, attendait avec une impatience nerveuse.

Depuis la dernière visite du curé, la sorcière avait affecté d'esquiver toute explication. Vainement son compagnon avait essayé de savoir comment il devrait se comporter dans la

nuit du sabbat. Elle avait été impénétrable, se contentant de répondre :

— En nos réunions, point d'autre guide que l'amour.

Il s'arrêta d'abord à cette idée qu'elle voulait le soumettre à une épreuve. Puis la passion lui persuada qu'elle lui rendait sa liberté, pour cette circonstance spéciale. Dès lors il ne fut plus occupé que de la belle nonne, évoquant son image, appelant ardemment sa présence.

A son entrée dans la salle, Madeleine s'arrêta stupéfaite.

Jacqueline s'était retournée, avec un sourire étrange, et lui tendait la main :

— Vous ici, mademoiselle ? murmura la nonne.

— Oui, ma chère sœur, avec mon bon ami, Thomas Boullé ; il dirige ma conscience comme M. le curé dirige la vôtre, répliqua la sorcière avec un accent railleur.

Madeleine pâlit, immobile et le cœur étreint par une douleur atroce. La jalousie l'avait mordue cruellement, à cette déclaration effrontée.

Cependant, le vicaire s'était approché d'elle. Il la salua, s'empara de ses mains qu'il serra fiévreusement dans les siennes, et la mena à table, où il la fit asseoir près de lui, tandis que Jacqueline prenait place à côté de Mathurin Picart.

Le repas, au début, fut presque silencieux. Les quatre convives s'observaient mutuellement. Grâce au vin généreux que la superbe rousse versait largement, la glace se rompit insensiblement, et ce fut un entrain endiablé, une explosion d'obscénités qui provoquaient les bruyants éclats de rire.

Madeleine, grisée par cette liesse inaccoutumée, perdit toute retenue. Malgré les signes de Picart, elle ne cessait d'agacer le vicaire, qui, dominé au commencement par le

regard impérieux de la sorcière, résista quelques instants. Mais il ne tarda pas à se mettre à l'unisson de la nonne.

Jacqueline, outrée, mais dissimulant sa colère, interrompit ces doux propos et ces aimables folâtreries en donnant le signal de la messe infernale.

Sous sa direction, la cérémonie débuta selon les rites, Picart officiant avec la nonne, Boullé avec la sorcière, dans le costume ordinaire.

Après la manducation de la rave noire, la belle rousse, échevelée, ivre du souffle diabolique, dicta l'hommage au maître des enfers, le reniement à Jésus, la consécration au nouveau Dieu, imposant à ses compagnons de déclarer qu'ils préféreraient au baiser du fils de Marie « le dos de Satan » (Michelet, 248).

Madeleine, épouvantée, n'osa cependant pas refuser de prononcer la formule.

Alors vint la ronde affolée du sabbat. Mathurin Picart, épuisé de fatigue, roula sur le tapis. Pendant que Jacqueline s'efforçait de le relever, le vicaire, croyant qu'elle donnait le signal du dernier acte, s'empara de Madeleine, qui s'abandonna entre ses bras...

Le curé n'avait plus conscience de lui-même. D'ailleurs, qu'eût-il pu reprocher à la nonne ? N'était-ce pas lui qui l'avait conviée à cette orgie ?

Quand Madeleine et Boullé revinrent à eux, ils tremblèrent à la vue de la sorcière, qui les contemplait, les bras croisés sur son sein palpitant, blême, effrayante, tandis que Picart gisait à deux pas, geignant et n'ayant plus sa raison.

Ils se séparèrent, sans qu'une parole tombât des lèvres de Jacqueline. Au bout de quelques instants, elle se retira,

muette et menaçante. Le vicaire, consterné, sentit qu'il avait comblé la mesure et qu'il avait désormais tout à redouter.

Enfin le curé recouvra ses sens. Il put rentrer au couvent avec la nonne.

Au grand étonnement de Boullé, la sorcière ne souffla mot de cette scène. Bien plus, elle lui ordonna de s'entendre avec Picart pour la célébration de nouveaux sabbats, à quoi le directeur consentit volontiers, s'étant aperçu que cela calmait notablement Madeleine.

« Il en usait et abusait pour toutes choses », dit Michelet, d'après les documents du temps. « *Il la prostituait dans un sabbat à quatre, avec son vicaire Boullé et une autre femme* » (la Sorcière).

Seulement Jacqueline infligea ce supplice au vicaire : elle le surveilla de telle sorte que, ni durant le service, ni après la ronde satanique, il ne réussit plus à rejoindre Madeleine. Ce fut sa vengeance, provisoirement.

Obsédé par son idée fixe d'enchaîner irrévocablement la nonne à son sort, Picart résolut d'établir des rapports plus intimes entre elle et les autres religieuses, malgré les pratiques qui les divisaient. Michelet indique en ces termes quel charme magique il employa dans ce but :

« Une hostie, trempée du sang de Madeleine, enterrée au jardin, devait leur troubler les sens et l'esprit. »

Ici, volontairement ou non, l'illustre écrivain est inexact dans son résumé.

Le prêtre oratorien qui publia les aveux de la nonne, en 1652, le P. des Marets, précise minutieusement les faits. Nous citerons le passage en élaguant seulement les développements inutiles.

Une après-midi, Madeleine se promenait au jardin avec quelques religieuses.

Mathurin Picart entra dans l'allée où elles cheminaient lentement en babillant, les suivant en silence par derrière, à quelques pas. Tout à coup, il se baissa et découvrit sur le sol des taches d'un rouge foncé. Les ayant examinées, il reconnut qu'elles correspondaient aux traces laissées sur le sable par le pied mignon de Madeleine. C'était du sang.

Le curé s'arrêta. Retirant une hostie du livre qu'il portait sous le bras, il se courba de nouveau, et recueillit soigneusement avec cette hostie les grumeaux de sang.

Les nonnes s'étaient arrêtées sous une tonnelle, à l'extrémité des allées. Picart les rejoignit et invita Madeleine à le suivre au cimetière.

Elle obéit, comme d'habitude. Il la conduisit auprès d'un beau rosier couvert de fleurs, et dit, en lui présentant l'hostie imbibée de sang :

— Fais un trou au pied de cet arbuste, pour y enfouir cette hostie consacrée, imprégnée du sang que tu as semé le long de l'allée.

La nonne, surprise et confuse, lui demanda :

— Dans quel but ?

— Obéis, je te l'expliquerai ensuite.

Madeleine s'agenouilla, et avec ses doigts creusa le sol au pied du rosier. Puis recevant l'hostie de la main du curé, elle l'enterra non sans frissonner, car, toujours crédule, elle croyait que cette hostie, souillée de sa menstrue, renfermait le corps de Jésus :

Quand elle se fut relevée, Picart ajouta :

— Par cette opération, nous avons placé là un charme magique, qui exercera sur tes compagnes une influence irrésistible.

L'imagination de Madeleine demeura singulièrement frappée de cet acte. Elle avait réagi contre les abominations commises à la chapelle, avec les choses d'église, d'une façon infiniment plus monstrueuse. Mais, avec le temps, son pauvre esprit s'était affaibli. A dater de ce moment, elle fut hantée par des hallucinations terribles. La peur de Satan la saisit. Le remords se réveilla dans son âme, intense, avec une acuité qui la torturait jour et nuit.

N'y pouvant plus résister, elle se confessa à un prêtre nommé Langlois, qui venait pour les malades. Malgré son fameux testament, malgré les défenses réitérées de Picart, elle voulut décharger sa conscience du poids qui l'oppressait.

Mais il ne paraît pas qu'elle ait retiré beaucoup de fruit de cette rébellion. Le prêtre, sembla-t-il, était un homme de quelque sens. Mais que pouvait-il, en face de Picart, qui jouissait d'un si grand crédit ? Il se borna sans doute à donner à la nonne quelques conseils anodins, qui ne dissipèrent aucunement ses terreurs.

Le curé, apprenant la démarche de la nonne, s'inquiéta et s'irrita.

Un matin, il lui ordonna d'assister à sa messe et d'y communier. Lorsque Madeleine se fut agenouillée à la grille, il s'avança, l'air courroucé, l'hostie entre ses doigts, qu'il déposa sur la langue de la nonne en lui touchant le sein et en disant d'une voix menaçante :

— Tu verras, tu verras, malheureuse, ce qui t'arrivera pour avoir violé tes engagements.

Madeleine, à demi folle, se leva brusquement et se sauva au jardin, où elle se laissa tomber sur un banc de bois.

À peine assise, elle crut voir accourir le démon, sous la forme du chat de la maison, un énorme matou noir, choyé par les religieuses, qui le bourraient à l'envi de friandises, celui-là même dont parle le Père des Marets, à propos des messes obscènes.

Il lui sauta sur les genoux, le poil hérissé, les prunelles étincelantes. S'arc-boutant sur ses pattes de derrière, il posa celles de devant sur les épaules de la nonne, le regard furieux, s'efforçant d'introduire sa langue entre ses lèvres frémissantes, pour arracher et dévorer l'hostie demeurée intacte encore dans la bouche de Madeleine.

Paralysée par l'épouvante, elle resta ainsi une heure, fascinée par le matou infernal, incapable de faire un geste pour le repousser.

Enfin, raconta plus tard Madeleine, il s'évanouit, sans qu'elle sût comment.

Elle ne put dire davantage, ni préciser s'il avait réussi à lui souffler l'hostie.

Convaincue de la réalité de cette accolade diabolique, et que « ce chat aux yeux de feu l'avait poursuivie d'amour », la tête de la nonne se monta de plus en plus (nous sommes obligés de supprimer encore les détails donnés par le Père des Marets, relativement à certaines abominations bestiales).

« C'était justement, dit Michelet, l'année où Urbain Grandier fut brûlé. On ne parlait par toute la France que des diables de Loudun. Le pénitencier d'Évreux, qui avait été un des acteurs de cette scène, en rapportait en Normandie les terribles récits.

« Madeleine se sentit possédée, battue des diables. Peu

à peu, d'autres religieuses, par un mouvement contagieux, éprouvèrent des agitations bizarres, surnaturelles. »

Mathurin Picart comprit qu'il avait dépassé le but. Il avait trop tendu, chez sa maîtresse, les ressorts de l'imagination et de la crédulité superstitieuse. Tout se brisait à la fois.

Cette femme, sur laquelle il s'était rué, dont il avait tant usé et abusé, l'enchaînant par des liens abominables pour satisfaire ses passions immondes et séniles, cette proie lui échappait. Bien plus, en se dérochant, elle menaçait de troubler profondément sa vieillesse.

Le curé, aux abois, appela à son aide la science de la vieille sorcière. Mais les pratiques magiques de Jacqueline ne firent qu'exalter l'esprit de Madeleine.

A bout d'expédients, Mathurin Picart s'adressa à Boullé, se résignant à lui livrer la nonne, dans l'espoir qu'elle s'apaiserait entre les bras du vicaire.

Peut-être le remède eût-il opéré. Malheureusement, Jacqueline intervint, menaçant Boullé, menaçant Picart. Madeleine retomba sous l'empire de Satan, révolutionnant le couvent, communiquant l'hallucination à quantité de ses compagnes.

Croyant glisser aux abîmes infernaux, elle recourut, dans sa détresse, à la supérieure, la suppliant de lui permettre de demander secours à un capucin renommé par ses succès sur le diable. La révérende mère consentit, malgré Picart. Du moment où le Malin daignait intervenir en personne, elle jugeait n'avoir plus rien à craindre d'aucune révélation. Satan ayant bon dos, on le chargerait de tous les péchés mignons du couvent, si, par aventure, quelqu'un s'avisait d'y trouver à redire.

Le capucin mandé se présenta. Il se nommait Esprit de Bosroger, un fat doublé d'un fourbe et d'un imbécile, le futur auteur de la *Piété affligée*, ce « burlesque monument de sottise », déclare Michelet.

Le frocart renonça bientôt à la mission épineuse de remettre en équilibre le cerveau détraqué de Madeleine. Lui-même prit peur du diable ou fit semblant, et abandonna le champ clos où on lui avait proposé de rompre une lance sacrée.

Il avait d'autres raisons encore de battre en retraite. C'était un vieillard obscène, en dépit de sa bonne renommée. Il donnait pour leçon des anges les maximes les plus honteuses, colorant cette doctrine infâme du vernis d'un mysticisme transcendant. La beauté de Madeleine l'avait remué. Mais ses avances ayant été mal accueillies, il avait jugé prudent de ne point se risquer davantage.

Déçue de ce côté, la nonne sollicita l'autorisation d'implorer le secours de l'évêque d'Evreux, dont dépendait le monastère. Les capucins n'étant pas de force contre Satan, peut-être un prélat aurait-il plus de chance.

Mathurin Picart, furieux, s'opposa de toutes ses forces à cette démarche. A l'entendre, étaler pareilles misères aux yeux de l'autorité diocésaine, c'était perdre la maison.

Tel n'était pas l'avis de la supérieure. Elle convoqua la mère vicaire, la maîtresse des novices, deux ou trois religieuses influentes, et leur exposa la question.

— Cette invasion du diable chez nous, leur dit-elle, est une bonne fortune.

Voyez, mes sœurs, ce qui est arrivé aux ursulines de Loudun. Le couvent était pauvre, obscur. A peine Satan y eut-il paru, qu'il attira les yeux de la cour, des provinces, de toute la terre. On a brûlé le directeur, c'est vrai. Mais

aujourd'hui, les ursulines sont gorgées de richesse et en grande vogue. Notre devoir est donc, à mon avis, de profiter de l'occasion. Du reste, si par hasard, l'évêque censure quelque chose parmi nous, il suffira, pour notre justification, de tout imputer au diable.

Toutes les nonnes consultées opinèrent dans le sens de la révérende mère.

L'évêque d'Evreux fut donc informé du cas de Madeleine, et supplié de venir combattre Satan avec l'artillerie de l'Eglise.

Mais Picart, redoutant le sort d'Urbain Grandier, courut à la ville épiscopale. C'était l'époque où Richelieu essayait une réforme des cloîtres. Il remontra que, donner du relief à cette affaire, ce serait ameuter les moines contre les prêtres séculiers, leurs rivaux. Il se faisait fort d'apaiser, avec le temps, l'effervescence allumée par quelques têtes folles au couvent des franciscaines.

Le prélat ne demandait pas mieux que de ne rien faire. Ainsi que la plupart de ses collègues, il détestait capucins, dominicains, jésuites, toujours prêts à s'immiscer dans les questions diocésaines.

Il fit la sourde oreille, au grand regret des religieuses, notamment de Madeleine, mais à l'extrême satisfaction de Picart.

Toutefois, le curé ne manqua pas de tribulations. L'indocilité indomptable de Madeleine le désespérait. Plus il faisait des concessions, moins il semblait obtenir. Les diableries, les histoires de possession agitaient de plus en plus les religieuses.

A la fin, il décida Thomas Boullé à le seconder activement dans son ministère sacré, lui promettant sa succession.



Les nonnes possédées se précipitèrent de leurs stalles,
gambadant, avec mille grimaces et contorsions.

(page 152)

Le vicaire était las du joug satanique que lui avait imposé Jacqueline. Insensiblement sa crainte de la sorcière avait diminué.

Elle, de son côté, s'absentait fréquemment, lui cachant le but de ses excursions mystérieuses. Boullé osa lui annoncer quelles fonctions il avait acceptées chez les franciscaines.

Jacqueline l'écouta en silence. Quand il eut terminé, elle lui dit d'une voix rauque :

— Prêtre, je te quitte, puisque tu préfères à mon amour celui d'une misérable nonne. Cependant tout n'est pas fini entre nous. Tu me reverras une fois encore, mais ce sera le dernier jour de ta vie.

En même temps elle se leva. Le vicaire voulut la retenir, la raisonner. Elle refusa de l'entendre et s'éloigna.

La nuit suivante, elle avait disparu.

Au bout de quelques jours, Thomas Boullé ne la voyant pas revenir, fut tenté de croire que le diable l'avait enlevée, ce qui ne lui eût pas déplu, au contraire.

En réalité, la sorcière savait que l'heure était arrivée d'obéir à la foi de sa fonction, afin de perpétuer son sacerdoce infernal.

Elle savait, selon le témoignage consigné dans le livre de Lancre, le magistrat du dix-septième siècle, « qu'il n'y avait bonne sorcière qui ne naquît de l'amour de la mère et du fils ».

Heureux d'être affranchi de cette lourde chaîne, heureux surtout de pouvoir se rapprocher de Madeleine, le vicaire s'appliqua de son mieux à remplir l'office que Mathurin Picart lui confiait. Un autre prêtre lui fut adjoint pour soigner l'âme des fidèles du Mesnil-Jourdain.

Il y avait quatre ans que Madeleine s'était adressée en vain à l'évêque d'Evreux. L'exaltation de son esprit avait redoublé. Bon nombre de nonnes prétendaient comme elle être persécutées par Satan, se livraient à mille folies, à des actes plus immondes que jamais.

Au milieu de cet enfer et de ces femmes enragées, Thomas Boullé regretta plus d'une fois les jouissances plus tranquilles du presbytère du Mesnil-Jourdain. Du moins la sorcière, si impérieuse qu'elle fût, n'avait point ces faiblesses d'esprit.

Bien loin d'être l'esclave de Satan, elle le maîtrisait et le maniait à son gré.

Il essaya des sorcelleries que Jacqueline lui avait enseignées. Elles augmentèrent le mal. Cela fit du bruit, et le vicaire devint suspect de pactiser avec les esprits infernaux, de les inciter à de mauvais tours. L'amour de Madeleine ne suffisait pas à le consoler de ces déboires, car elle-même éprouvait souvent d'effroyables crises, et l'accusait, ainsi que le curé, de l'avoir vouée à la damnation éternelle.

Quant à Mathurin Picart, ces troubles, ces désordres qui commençaient à percer dehors, l'avaient plongé dans une profonde douleur. L'achèvement de l'église ne put le consoler de voir son couvent bouleversé, dénoncé à l'évêque, exposé aux médisances de la monacaille.

Il tomba malade de chagrin, déclina rapidement, négligé par Madeleine que le diable mettait sur les dents, délaissé par la révérende mère qui ne lui pardonnait pas d'avoir empêché l'évêque d'agir, et faiblement consolé par son vicaire qui ne savait plus où donner de la tête.

Un matin, on le trouva mort dans son lit. D'aucunes nonnes prétendirent qu'il avait été étranglé par Satan.

Nonobstant, Mathurin Picart fut enseveli pompeusement

dans cette chapelle où il avait tant souhaité reposer avec Madeleine. Non seulement la nonne s'abstint de mourir avec lui, ainsi qu'il l'avait forcée de le promettre par testament, mais elle ne pleura guère, considérant plutôt sa mort comme une délivrance.

Thomas Boullé lui succéda en qualité de directeur du couvent.

XIII

ENQUETE ET SENTENCE EPISCOPALE

Mathurin Picart avait réussi à faire suspendre les poursuites. Le clergé le redoutait, les moines eux-mêmes hésitaient, car cet homme était dangereux, pouvait en accuser bien d'autres.

Mais, lui mort, ce fut autre chose. Boullé, son successeur, n'avait aucun crédit. Avec sa tête légère, il avait négligé de prévoir, de se créer de puissantes amitiés.

Au bruit de plus en plus violent qui se faisait autour du monastère des franciscaines, tous les capucins du royaume accoururent. Il s'agissait de sauvegarder l'honneur de l'ordre auquel appartenaient les nonnes.

Esprit de Bosroger devança l'évêque d'Evreux, s'installa au couvent, se concerta avec les mères, et donna à l'affaire un caractère tout nouveau. Elle allait s'élever de la farce au drame.

Les capucins déclarèrent bien haut que Picart et Madeleine étaient d'abominables sorciers. Par incantations et autres arts magiques, ils avaient perverti les saintes religieuses.

Les turpitudes, les infamies qu'on leur reprochait, tout cela prouvait irréfutablement quelle puissance infernale on avait déchaînée sur elles. Le curé et Madeleine avaient ensorcelé le monastère, ingéré aux corps très purs des nonnes quantité de diables, mauvais drôles qui, sous leur nom, commettaient les saletés de Sodome.

Alors l'évêque, François de Péricard, intervint avec son pénitencier Delangle.

Il se présenta au couvent avec toute la pompe ecclésiastique.

C'était un petit homme d'une cinquantaine d'années, bête, vaniteux, crédule à l'excès, aimant la bombance et les femmes, mais ayant soin de ne pas s'afficher.

Le prélat s'installa donc au confessionnal. Madeleine désespoir des mères et des capucins, il voulut d'abord entendre Madeleine, la confesser, en un mot, prendre tout de suite le diable par les cornes. Vainement on voulut le détourner de ce dessin ; il s'entêta, curieux d'examiner dans l'intimité une nonne qu'on disait être bien avec Satan.

Le prélat s'installa donc au confessionnel. Madeleine s'agenouilla à ses pieds. Pendant deux heures, elle raconta les honteux mystères du couvent, dévoilà toutes les corruptions, ne ménageant ni mères, ni religieuses.

Péricard sortit de là, confondu, presque effrayé. Accompagné de son pénitencier, il se rendit chez la supérieure, où

il trouva Esprit de Bosroger, plusieurs autres capucins, la mère vicaire et la maîtresse des novices.

Il annonça d'un air pincé qu'il n'avait pas bonne opinion de la maison.

A ces mots, capucins et religieuses se regardèrent, alarmés.

— Nous espérons, monseigneur, dit le père Esprit de Bosroger, que la suite de l'enquête modifiera votre manière de voir.

— Hum ! je n'en suis pas bien sûr... Sœur Madeleine m'a paru très franche.

— C'est une sorcière, une réprouvée, un tison d'enfer, s'écria le capucin.

— Je l'examinerai, se contenta de répondre froidement le prélat.

Bosroger se mordit les lèvres, mais jugea prudent de ne point insister, pour le moment. Il savait que l'évêque n'était pas homme à rien précipiter. Déjà, il avait fait son plan, avec ses collègues.

Péricard, fatigué de sa longue séance au confessionnal, se retira presque aussitôt, après avoir enjoint sévèrement à la supérieure de cesser toute persécution à l'égard de Madeleine.

— Elle m'a donc accusée, monseigneur ? demanda la révérende mère.

— Je n'ai point à m'expliquer sur sa confession, répliqua le prélat d'un ton bref.

Durant six semaines, l'évêque confessa Madeleine une dizaine de fois. La nonne allongea ses premières dénonciations, se plaignit d'avoir sans cesse des visions sataniques,

d'être battue la nuit par les diables, et en butte souvent aux poursuites impudiques du matou noir, un démon aussi, certainement.

Ces contes intéressaient énormément Péricard, très friand de surnaturel. Il se faisait portraiturer minutieusement les visiteurs à pied fourchu de Madeleine, questionnant sa pénitente sur leur poil, leurs procédés, leur odeur : s'ils sentaient le soufre, s'ils avaient des cornes, une queue, la griffe brûlante.

Mais tandis que l'évêque se récréait avec la nonne, le capucin de Bosroger et les révérendes mères avaient taillé de la besogne au pénitencier Delangle.

Ce prêtre, aussi avide de billeversées que son patron, et non moins ignorant, avait une quarantaine d'années. C'était un gaillard de forte corpulence, raide comme un cierge, le front fuyant, les oreilles longues, les yeux bleu-faïence à fleur de tête, le nez long, la mâchoire développée et le menton en forme de galoche. Il marchait comme s'il eût porté le Saint Sacrement. On aurait dit qu'il craignait de se casser.

Delangle parlait toujours avec solennité, surtout lorsqu'il lâchait des bêtises, ce qui lui arrivait souvent. D'ailleurs, récitant ses heures avec poids et mesure, et contant fleurette aux jolies donzelles avec la même gravité qu'il mettait à marmotter ses oremus.

Esprit de Bosroger, qui connaissait Péricard, s'était bien douté qu'il mordrait ferme aux visions de Madeleine. En conséquence, de concert avec les autres frocarts, ses collègues, il avait résolu d'opposer à la nonne une visionnaire plus habile.

Il avait déterré quelque part une sœur Anne Barré, dite

de la Nativité, à peu près de l'âge de Madeleine, « sanguine, hystérique, au besoin furieuse et demi-folle, jusqu'à croire ses propres mensonges. »

A peine cette fille fut-elle au couvent, qu'elle enchérit, sur toutes les autres possédées. Le diable qui la hantait se baptisa par sa bouche du nom de Léviathan. Il lui apparaissait costumé en ange de lumière, sous les traits de Thomas Boullé, lui contant mille calembredaines, essayant toutes sortes de privautés malséantes, sous prétexte de pur amour et tentant de la séduire.

Mais la sœur Barré avait de la méfiance. Elle lui rivait joliment son clou, ne lui laissait jamais le dernier mot, de sorte que des deux ce n'était pas lui qui avait la langue mieux pendue.

Au bout de quelques jours, les luttes de la sœur Anne avec son diable furent l'entretien de toute la communauté. Bosroger, toute la capucinaille, les mères et les religieuses, s'extasiaient, émerveillés, ne se lassant pas de répéter qu'il fallait que cette nonne fût d'une sainteté bien éminente pour que l'enfer eût lancé contre elle, afin de la débaucher, le plus subtil de ses dialecticiens.

Le pénitencier Delangle goba cette farce du coup. Charmé de pouvoir travailler en même temps que son évêque, il écoutait la Barré pendant que Péricard confessait Madeleine.

Un jour, il revint seul au couvent, appela, dans le cabinet de la supérieure, la sœur Anne de la Nativité avec Madeleine, et les mit aux prises en présence des mères et de plusieurs capucins.

Ce fut un duel comme entre dogues. Elles se lardèrent de calomnies, dans une langue aussi crue que le latin d'église.

Debout l'une et l'autre devant la sainte assemblée, les cheveux en désordre, la haine peinte sur la figure, le sein gonflé de vapeurs diaboliques, elles se regardèrent d'abord avec une sourde fureur.

La Barré entama le dialogue.

Désignant Madeleine du doigt avec un geste d'horreur :

— Il est là, il est là ! s'écria-t-elle.

— Qui ça ? demanda le pénitencier.

— Le diable Béliat, celui qui inspire cette misérable, celui auquel elle s'est livrée, corps et âme.

— Tu mens ! fit Madeleine

— Je le vois, je le vois ! reprit la Barré.

— Comment est-il ? interrogea Delangle.

La sœur feignit de se recueillir.

— Attendez reprit-elle, que je force Léviathan par la prière à me le dévoiler complètement.

Ses lèvres remuèrent, comme pour une adjuration.

Puis elle dit, en simulant les effarouchements de la pudeur offensée :

— Seigneur, ne permettez pas que l'âme de votre servante soit souillée par ce damnable spectacle. J'obéis à l'ordre de votre ministre.

Et s'adressant au pénitencier :

— Béliat est tout nu, lascif, hideux, se frottant indécemment à Madeleine.

— Tu mens, rugit l'accusée, je jure que tu mens.

— J'ai dit la vérité. Moi, je ne me suis jamais livrée à

Satan : jamais il n'a obtenu le moindre empire sur mon âme, ni sur mon corps, car, avec la grâce de Dieu, j'ai toujours repoussé ses assauts. J'ai même fait mon esclave de Léviathan, qui me découvre en ce moment ton opprobre.

— Tu mens, encore une fois, cria Madeleine. En veux-tu la preuve ?

— Parle.

— Eh bien ! je jure que je t'ai vue au sabbat.

— A qui le feras-tu croire, malheureuse ? répliqua Anne Barré.

— Sœur Anne est une sainte, déclara le pénitencier.

Les capucins applaudirent. Les mères exaspérées des révélations faites à l'évêque par Madeleine, et dont celui-ci n'avait pas gardé le secret, éclatèrent en invectives, traitant la nonne de réprouvée, de tison d'enfer.

Madeleine, hors d'elle-même, reprit avec une épouvantable colère :

— Ah ! c'est comme cela ? Vous êtes tous contre moi ? Eh bien ! non seulement je t'ai vue au sabbat, infernale Barré, mais je vous y ai vue aussi, je le jure, vous, mère Elisabeth de la Nativité. Ah ! quelles cabrioles vous y faisiez, et avec quels transports vous meniez la ronde avec Satan...

Un cri général interrompit Madeleine. Les mères, qui la détestaient mortellement, à cause de ses confidences à Péricard, l'accablèrent d'effroyables menaces. Ce fut à grand'peine que Delangle put rétablir le silence.

Il fit observer que Madeleine étant en possession absolue de Bélial, et que le diable étant menteur par nature, ce qu'il avait dit par la bouche de la nonne ne pouvait être que

fausseté. Au contraire, Léviathan était digne de foi, en s'exprimant par l'organe de sœur Anne, celle-ci l'ayant dompté à force de vertu.

C'était clair comme de l'eau de roche, évident comme la lumière du soleil en plein midi. Aussi les mères finirent par s'apaiser.

Le dialogue reprit sur le même ton, entre les deux visionnaires, et continuant durant une heure.

« Rien de nouveau, du reste, constate Michelet avec raison. C'était un réchauffé des deux grands procès d'Aix et de Loudun. Elles avaient et suivaient les relations imprimées. Nul esprit, nulle invention. »

Longtemps auparavant, Floquet (*Parlement de Normandie*), avait fait la même réflexion, tant la chose était manifeste.

L'évêque, instruit par le pénitencier, indiqua une séance solennelle à l'église du couvent, afin d'examiner par lui-même, en présence de Dieu, et de déjouer les artifices du Malin.

— Satan est très effronté, monseigneur, expliqua Delangle. Il s'est emparé d'une dizaine de ces pauvres filles, par la méchanceté de la sorcière Madeleine. Elles vous diront des choses étonnantes, des impertinences, des obscénités, ainsi que je l'ai éprouvé moi-même.

Mais, par votre caractère sacré, vous forcerez les diables qui leur meuvent la langue à confesser la vérité.

— Croyez-vous ? fit le prélat.

— J'en suis sûr, monseigneur. Sœur Anne le sait par Léviathan, lequel lui a avoué que toute sa bande était incapable de vous résister.

L'évêque, très flatté, se rendit au couvent avec le pénitencier. Il entra dans l'église avec l'étole au cou, le goupillon à la main, prodiguant les bénédictions pour terrifier Satan.

A peine avait-il paru dans le chœur, que les nonnes possédées se précipitèrent de leurs stalles, gambadant, avec mille grimaces et contorsions. Elles entourèrent Péricard, qui s'arrêta, non sans quelque inquiétude.

— Vous le voyez, monseigneur, elles ne sont plus maîtresses de leur corps, lui souffla Delangle. Ce sont les diables qui les poussent et les agitent. Mais votre présence ne tardera pas à confondre les esprits infernaux.

L'une des religieuses, la sœur Chéron, fit une culbute, sous le nez de Sa Grandeur, et lui dit, ricanant et gesticulant :

— Je suis Asmodée. Me connais-tu ?

— Je te connais pour l'ennemi de mon Dieu, répondit le prélat en levant le goupillon.

— Grâce ! Grâce ! Ça brûle, ton eau bénite, s'écria la sœur Chéron, dont le corps était censé servir de fourreau à Asmodée.

Elle avait plié le genou en frissonnant.

— Ah ! tu confesses donc la puissance que l'Église m'a conférée ? dit l'évêque, triomphant de l'aplatissement de Satan.

— Tu es petit par la taille, Péricard, ajouta Asmodée, mais grand par l'esprit et la piété. Pourquoi viens-tu nous troubler, nous infliger le cruel supplice de rendre hommage à la vérité.

— Parce que tel est mon devoir. Je t'adjure, au nom du

Dieu tout-puissant, ainsi que tes compagnons, de m'apprendre qui vous a introduits dans ce saint monastère.

A cette sommation, Asmodée se trémoussa dans son fourreau — le corps de la sœur Chéron — qui opéra une nouvelle culbute devant Sa Grandeur, la tête en bas, les jambes en l'air, puis gigota sur le pavé. La sœur Barré, mue par son diable Léviathan, cabriola aux pieds de l'évêque, témoignant par ses protestations qu'elle ne consentait pas aux impudicités auxquelles le Malin contraignait sa chair pure.

Puis, toutes les autres nonnes possédées entrèrent en danse, menant une ronde lubrique autour de monseigneur, les diables éjaculant par leurs bouches des obscénités atroces, ou leur infligeant certaines émanations qui sentaient l'enfer d'une lieue.

Péricard, cerné de trop près et goûtant médiocrement cet encens diabolique, jeta un regard de détresse au pénitencier et à Bosroger, qui montaient bravement la garde à ses côtés.

— Monseigneur, lui dit Delangle en dressant la crête, ne vous laissez pas intimider par ces esprits malfaisants. Obligez-les à parler.

L'évêque joua du goupillon et reprit d'une voix imposante :

— Au nom du Dieu très-haut dont je suis le pontife, je vous ordonne de déclarer qui vous a livré les corps de ces vierges du Seigneur.

— C'est M. Mathurin Picart, notre bon ami, hurlèrent les démons en induisant à des sauts enragés les nonnes où ils avaient élu domicile.

— Mathurin Picart est mort, riposta l'évêque.

— Et nous le cuisinons dans nos chaudières chauffées à blanc, fit la bande effrénée, avec des rires épouvantables.

Péricard et le pénitencier en eurent une sueur froide. Le premier ajouta :

— D'où vient que vous vous entêtez à rester ici ? Est-ce que les religieuses hantées par vous auraient prévarié ?

— Non, non. Elles sont les épouses chéries de *Jeannot*, les protégées de *Mariette* (1).

— Alors pourquoi les tourmentez-vous ?

— Pour faire plaisir à notre « mignonne *Madeleine* », notre insigne magicienne, la fidèle compagne, l'associée de *Mathurin Picart* en son vivant.

La malheureuse nonne, debout dans sa stalle, voulut se défendre de cette imputation. Mais le prélat, charmé de forcer Satan à se démasquer, lui imposa silence d'un geste impérieux et ajouta :

— Sœur *Madeleine* est donc votre maîtresse, que vous lui obéissez si bien ?

— Tu nous humilies, petit Péricard, crièrent les possédées toutes ensemble.

Sans doute, notre *Madeleine* est gentille, elle est charmante, mais nous avons un autre motif pour loger dans le corps de tes nonnettes.

— Lequel ? Répondez !

Ce fut Léviathan qui répliqua avec la langue affilée de la Barré.

(1) D'après Floquet, les diables de Louviers donnaient ces noms dérisoires à Jésus et à la Vierge.

— Impossible de rien céler, dit-il, à un homme tel que toi, si versé dans les sciences divines. Nous avons envahi ce pieux monastère parce que nous sommes outrés de la pureté de celles qui l'habitent. Nous avons conçu le projet de déshonorer cette maison en commettant des turpitudes de tout genre avec les membres et les sens des meilleures religieuses.

— Et maintenant ?

A cette question, le diable tordit la bouche de sœur Anne, et murmura :

— Maintenant, nous courons risque d'échouer misérablement. De plus, nous aurons le chagrin d'avoir accru ta réputation et ta gloire. Notre défaite te grandira dans l'esprit des fidèles : elle te vaudra un rang plus considérable dans l'Eglise.

Péricard savoura ces compliments, les croyant attachés à Satan par son propre mérite.

Il devint plus présomptueux encore. Son audace croissait à mesure que l'autre baissait pavillon.

— Au nom de Dieu tout-puissant, reprit-il, je te commande, à toi, Léviathan, ainsi qu'à tous les esprits de l'abîme cantonnés ici, d'évacuer à l'instant ce monastère.

— Oh ! oh ! pas si vite, mon camarade ! dit le diable de la Barré. Il y faudrait d'abord l'exorcisme.

— Nous exorciserons, déclara l'évêque.

— Cela ne suffira pas. Nous ne céderons qu'après la destruction des charmes qui nous ont appelés en ce lieu.

— Où sont-ils, ces charmes ?

— Demande à notre mignonne Madeleine où elle les a cachés.

Péricard se tourna vers la nonne, et lui dit :

— Sœur Madeleine, approchez.

Elle descendit de la stalle, chancelante, la figure livide, et s'arrêta devant Sa Grandeur, au milieu des possédées.

— Vous avez entendu ? fit le prélat.

— Oui, monseigneur, balbutia-t-elle.

— Où avez-vous déposé les charmes en question ?

— Nulle part, monseigneur. Je ne sais pas ce que sœur Anne veut dire.

— Il ne s'agit pas de sœur Anne, mais de Léviathan qui a parlé par sa bouche.

— Léviathan a menti, monseigneur, affirma la nonne d'une voix faible, car elle se sentait défaillir :

A cette réponse, les possédées, suivant l'exemple de la Barré, batirent des mains, exécutèrent des gambades, des forcenées se pressèrent autour de Madeleine, la comblèrent de familiarités et de caresses en répétant :

— A la bonne heure, chère mignonne ! Ne nous vends pas à Péricard. Tu nous dois bien cela, à nous, tes meilleures amies, qui t'avons toujours si bien traitée. Si tu tiens ferme, nous pourrons peut-être résister, demeurer ici malgré lui. Souviens-toi de Mathurin Picart, ton maître dans la magie et ton fidèle compagnon.

Vainement Madeleine tenta de se dégager des étreintes de ces bacchantes, qui prétendaient servir de fourreau à autant de diables. Elles la harponnaient par ses vêtements, par le cou, par la taille, avec des ricanements, des paroles obscènes, des gestes sales.

La pauvre nonne, épuisée, s'évanouit tout à coup, et elles la laissèrent rouler sur le pavé, aux pieds de l'évêque.

Les mères, dans leurs stalles, contemplaient cette scène, chuchotant entre elles, ravies de voir les diables jouer si parfaitement leur rôle, et admirant surtout l'habileté du Léviathan de sœur Anne.

Depuis que Péricard avait commencé l'enquête, elles s'étaient acharnées sur Madeleine, entassant les mensonges, les accusations odieuses. Elles lui avaient voué une haine implacable, pour avoir révélé au confessionnal les actes infamants pratiqués dans la communauté.

A les en croire, elle et Mathurin Picart, désespérant de corrompre religieuses et novices, s'étaient associés à Satan pour couronner cette œuvre de dépravation.

Les capucins, complices de cette trame épouvantable, le pénitencier, sur la foi de la Barré, avaient obsédé l'évêque et préparé la scène que nous racontons.

Comme Madeleine restait là, immobile, le prélat invita les nonnes qui n'étaient pas encore endiablées à secourir leur compagne. Toutes refusèrent, crainte d'être ensorcelées, si elles touchaient à la magicienne.

Les autres s'ébattaient avec fureur, se moquant des moines, défiant Péricard de les chasser, tant que les charmes ne seraient pas découverts.

Ces bravades émurent l'évêque. Le succès de l'interrogatoire avait exalté sa vanité. Il résolut d'employer les exorcismes, afin d'achever séance tenante une besogne si bien commencée.

Delangle avait apporté un rituel. Esprit de Bosroger alluma les cierges, et revint, une croix à la main, auprès de son supérieur.

Péricard, redressant sa petite taille, commença hardiment la cérémonie, convaincu qu'il allait mettre les diables en déroute en leur crachant au museau son latin de pacotille, arrosé d'eau bénite.

Dès les premières phrases, toutes les nonnes *affligées* par Satan, à cause de leur pureté angélique, entrèrent en fougue avec d'horribles convulsions, grimaçant, bavant, la langue pendante et rivalisant d'indécence.

L'évêque crut d'abord que l'exorcisme opérait. Il haussa le ton, pour activer l'expulsion des intrus, qui faisaient si malhonnête usage du corps des saintes filles.

Mais le vacarme augmenta et couvrit bientôt la voix grêle de Péricard. On n'entendait plus que des hurlements, des glapissements, des miaulements de matous. Les possédées imitaient à ravir les cris d'une foule d'animaux domestiques, même celui du coq.

Le prélat continua quelques minutes encore, avec une attitude héroïque. Asmodée s'approcha sournoisement de Sa Grandeur, dans la personne de la sœur Chéron, lui fit sauter le livre des mains, renversa le bénitier d'un coup de pied, décoiffa le pénitencier de son bonnet carré, et tira par moquerie la barbe aux capucins.

Un éclat de rire bruyant et prolongé salua ces espiègleries. Les mères, les religieuses, les novices se divertissaient à voir la mine effarée de l'évêque et de ses vénérables acolytes.

Les possédées bondissaient, gambadaient, culbutaient de plus belle en criant :

— Péricard, tant que tu n'auras pas déterré les charmes, ni ton latin, ni ton eau bénite ne serviront.

Madeleine, revenue à elle, avait réussi à se mettre sur son

séant, mais se sentait trop faible pour se relever seule. Alors, plusieurs des nonnes *affligées* par Satan l'entourèrent, la prirent dans leurs bras avec de doux propos, la nommant « leur mignonne », la bonne amie des diables, et la transportèrent à sa stalle.

La place n'était plus tenable. Au lieu de déguerpir, les démons étaient maîtres de la situation, occupaient le champ de bataille. Ce fut l'évêque qui dut battre en retraite avec son escorte tonsurée.

Il se retira, furieux et humilié, se plaignant que le pénitencier eût mal préparé son expédition. Il retourna à Evreux, très marri d'une équipée qui ne lui valait que confusion.

Delangle s'aboucha de nouveau avec les capucins, qui demeureraient en permanence à Louviers. Il revit la sœur Barré qui, à force de vertu, avait contraint son diable Léviathan à indiquer les moyens d'en finir.

Le pénitencier était en tête-à-tête avec elle dans sa cellule. Il lui demanda :

- Quels sont ces moyens ?
- Il y en a deux.
- Dites-les, ma sœur.
- Le premier sera de déterrer Picart.
- Pourquoi cela ?
- Parce qu'une fois son corps éloigné du couvent, il en éloignera les diables.
- C'est grave. Pour prendre cette mesure, il faudrait remplir certaines formalités qui sont du ressort de l'autorité laïque. Or, il y aurait notable inconvénient à permettre l'immixtion des profanes en cette affaire.

— Cependant, ajouta la Barré, c'est indispensable.

— Nous aviserons, ma sœur. Quel est l'autre moyen ?

— Il faut que monseigneur condamne Madeleine.

— Ceci sera plus facile, déclara Delangle. Et vous croyez, ma sœur, qu'à ces deux conditions, les diables déguerpiront ?

— J'en suis sûre. Léviathan est formel là-dessus. Il n'oserait me mentir, sachant très bien qu'à ma prière le Seigneur le châtierait sévèrement.

— Voilà qui est convenu, ma sœur. Il ne me reste plus qu'à m'entendre avec monseigneur. Vous n'avez pas autre chose à me recommander.

— Pardon, monsieur. Il serait désirable que M. Thomas Boullé, le successeur de Mathurin Picart, reçut défense de reparaître en ce couvent. Je vous l'ai dit, souvent Léviathan se transforme, pour me séduire, en ange de lumière. Alors, il se présente toujours à moi sous les traits de ce malheureux Boullé. D'où je conclus que ce prêtre est sorcier comme son ancien curé. D'ailleurs, il avait des relations avec la misérable Madeleine.

— La chose est faite déjà, répliqua le pénitencier : cette maison est délivrée de Boullé. Monseigneur et moi, nous l'avons interrogé plusieurs fois. Il a refusé d'accuser Madeleine.

— Rien d'étonnant à cela, monsieur, puisqu'elle est sa complice. Vous n'ignorez pas qu'elle-même s'est abstenue de charger Boullé.

— Aussi, monseigneur, le jugeant suspect dès à présent, lui a interdit non seulement d'exercer ici son ministère, mais encore de séjourner à Louviers.

La nonne parut satisfaite, pour le moment du moins. En réalité, son grief le plus sérieux contre Boullé, c'étaient les rapports familiers de celui-ci avec Madeleine. Question de jalousie. Le vicaire n'avait ni la ruse, ni l'habileté de Picart. Il ne s'était pas défié, et la rage féminine s'allumait contre lui.

De retour à Evreux, Delangle communiqua à l'évêque le résultat de ses entrevues avec la sœur Anne, lui conseillant d'agir ainsi qu'elle le demandait.

Le prélat ordonna donc de déterrer Picart, mais dans le plus profond secret.

Le pénitencier emmena à Louviers deux valets de l'évêché, se concerta avec Esprit de Bosroger, et bientôt tout fut réglé pour cette funèbre besogne.

Une nuit, les valets épiscopaux pénétrèrent dans l'église du couvent avec quatre capucins. Ils ouvrirent la tombe de Mathurin Picart, enlevèrent le cercueil et le transportèrent à travers bois jusqu'à une mare nommée le Puits-Crosnier, où ils le précipitèrent.

Malheureusement, la bière s'était disloquée, en tombant à l'eau. Le corps se dégagea et remonta à la surface, flottant, à demi décomposé. Quelques jours après des paysans le découvrirent, ébruitèrent le fait.

Delangle se hâta d'intervenir, au nom de l'évêque.

Par ses soins, on retira le cadavre de la mare, et on l'emmena mystérieusement à Evreux, où il fut déposé, enduit de brai, dans un cachot de l'évêché, puis recouvert de sable.

Par une seconde sentence, Péricard condamna Madeleine, sans l'entendre, à être dégradée, visitée, pour trouver sur elle la marque diabolique.

Les théologiens catholiques de l'époque enseignaient que Satan avait coutume de timbrer ses sorciers ou sorcières, au moyen d'un fer brûlant, à la solennité du sabbat. Seulement, la cicatrice s'effaçait généralement, par un artifice du Malin. Mais les savants docteurs n'étaient pas embarrassés pour si peu. Par l'inspiration de l'Esprit-Saint, ils avaient découvert que le point du corps portant le signe infernal reste absolument insensible.

Pour le retrouver, il suffisait donc de piquer partout celui ou celle qui l'avait reçu.

Le pénitencier arriva un jour au couvent, pour faire exécuter l'arrêt. Les mères convoquèrent immédiatement toutes les religieuses professes à la salle d'exercice, et Madeleine avec elles.

Delangle lut solennellement la sentence. Ensuite, dédaignant de répondre aux protestations, aux larmes de la condamnée, il donna froidement, minutieusement, aux religieuses les instructions nécessaires, leur prescrivant d'opérer sans délai, sous sa direction.

Aussitôt la révérende mère régla l'ordre de l'exécution, désigna les nonnes chargées de cet office, et celles-ci se ruèrent sur Madeleine, se moquant de ses cris.

Elles lui arrachèrent le voile et la robe. « La voilà toute nue, dit Michelet, résumant cet atroce passage de l'histoire écrite par le P. des Marets; la voilà le misérable jouet d'une indigne curiosité, qui eût voulu fouiller jusqu'à son sang pour pouvoir la brûler.

« Ces vierges, converties en matrones, vérifièrent si elle était grosse, la rasèrent partout et, de leurs aiguilles piquées, plantées dans la chair palpitante, recherchèrent s'il y avait une place insensible, comme doit être le signe du diable.

« Partout elles trouvèrent la douleur; si elles n'eurent le bonheur de la prouver sorcière, du moins elles jouirent de ses larmes et de ses cris. »

Ce supplice infâme terminé, Madeleine fut enfermée dans une cellule sombre, au pain et à l'eau.

Mais la sœur Anne ne se tint pas contente. Les capucins et les mères avaient été très mortifiées que la visite eût justifié l'accusée d'avoir conclu avec Satan le pacte définitif, scellé par la fameuse marque.

Lorsque le pénitencier se présenta, au bout de quelques jours, pour constater l'efficacité des mesures ordonnées par l'évêque, la Barré lui dit :

— Monsieur, nous en sommes au même point.

— Votre diable Léviathan vous a donc trompée ? fit Delangle avec vivacité.

— Non, monsieur, il n'aurait pas cette audace, me sachant pure de tout péché.

— Cependant, monseigneur a fait ce que vous aviez réclamé.

— Le corps de Mathurin Picart a été éloigné du monastère, c'est vrai, mais Madeleine le souille encore de son abominable présence. Elle y retient les démons.

— Comment faire ? murmura le pénitencier. Nous ne pouvons pourtant pas la brûler, la marque des sorciers n'existant pas sur elle.

— Cela n'empêche pas qu'elle ne soit magicienne avérée, Léviathan me l'a confessé. A ce titre, elle mérite certainement le bûcher.

— Impossible de l'y faire monter, du moins à présent.

La sœur Barré laissa échapper un soupir de regret.

— S'il en est ainsi, reprit-elle, n'en parlons plus. Mais Léviathan m'a avoué qu'il fallait ôter la coupable de cette sainte maison, et pour toujours, pour nous rendre le repos.

— A ceci, je n'ai rien à objecter, répliqua Delangle. Je verrai avec monseigneur à vous donner satisfaction.

La nonne dut se résigner, bien que sa charité en souffrît cruellement. Elle eût tant désiré sauver l'âme de sa compagne en faisant brûler son corps.

Le pénitencier ne tarda pas à revenir. Il notifia à Madeleine une sentence de Sa Grandeur, qui la condamnait à une réclusion perpétuelle, hors du couvent.

XIV

LE DOCTEUR YVELIN ET LES EXORCISTES

Contrairement aux affirmations de la sœur Barré, le départ de Madeleine ne calma pas le couvent. Le diable sévit encore plus. Une vingtaine de religieuses criaient, prophétisaient, se débattaient, rivalisant de folies et d'obscénités.

Le couvent des franciscaines avait acquis enfin la célébrité qu'avaient tant souhaitée les supérieures. Les curieux affluaient de Rouen, de Paris même, avides de contempler le spectacle qu'offraient les possédées.

L'un d'eux, cependant, accourut au nom de la science, pour étudier ces étranges phénomènes.

C'était un jeune docteur de Paris, nommé Yvelin, ayant depuis dix ans le titre de chirurgien de la reine. Dégagé des superstitions de l'époque, il ne croyait pas à la puissance surnaturelle que les bigots prêtent au diable. Il ne voyait que fourberie dans toutes ces histoires, et brûlait de les démasquer.

Yvelin avait déjà vu la farce de Loudun. Il voulut voir celle de Louviers.

Le docteur amena avec lui un magistrat fort clairvoyant, conseiller des aides à Rouen.

Tous deux s'établirent dans un hôtel de Louviers, résolus d'étudier les faits avec une attention persévérante.

Yvelin avait trente-sept ans. Fluet, de moyenne taille, l'œil pénétrant, la physionomie un peu sardonique, c'était un savant consciencieux, à la parole fine, à la plume mordante et quasi voltairienne. Nul mieux que lui n'était capable de flageller la bêtise cléricale, et surtout l'ignorance de la plupart des médecins, qui se faisaient complices des roueries ecclésiastiques.

Son ami, le magistrat de Rouen, un peu plus âgé, était un grave personnage, réputé pour sa rare sagacité et l'indépendance de son esprit. Doutremont n'était pas moins libre de préjugés que le jeune chirurgien.

Dès le lendemain matin de leur arrivée, ils se présentèrent chez le pénitencier d'Évreux, qu'Yvelin avait rencontré à Loudun, où il avait été un des acteurs principaux dans l'affaire de Grandier.

Delangle accueillit ses visiteurs froidement, avec embarras. Devinant sans peine, malgré l'épaisseur de son intelligence, pour quels motifs ils venaient à Louviers, le pénitencier s'inquiéta.

— Monsieur, dit-il au docteur à brûle-pourpoint, est-ce que vous douteriez des œuvres diaboliques qui se sont produites à Loudun ?

— Je doute, en effet, déclara Yvelin avec un léger sourire.

— Cependant elles ont été constatées judiciairement.

— Judiciairement, ou plutôt théologiquement, mais non scientifiquement, répliqua le docteur.

— Ah ça ! est-ce que vous mettriez votre prétendue science au-dessus de la religion ?

— La science et la religion n'ont pas le même domaine.

— Ainsi, vous ne croyez pas au diable ? fit le pénitencier.

La question était délicate à pareille époque. Yvelin esquiva prudemment une réponse précise.

— Je ne crois pas, dit-il, que le diable ait pris garnison chez les nonnes de Loudun.

— Alors, vous blâmez les juges qui ont fait brûler Urbain Grandier ?

— Je ne blâme pas, monsieur, au sens que vous entendez. Je suppose que les magistrats ont prononcé leur arrêt en conscience. Seulement, je vous ferai observer qu'un tribunal quelconque, ecclésiastique ou laïque, peut se tromper.

— Eh bien ! monsieur, reprit le pénitencier, vous verrez ici, au couvent des franciscaines, des choses merveilleuses, qui vous démontreront irréfutablement le rôle que joue Satan, et sa rage contre les vierges du Seigneur.

— Nous examinerons, fit le magistrat. Nous avons des yeux, nous avons des oreilles, nous avons des sens en bon état, et nous sommes de bonne foi. Nous ne refuserons donc pas d'admettre ce que nous aurons vu, entendu ou palpé de nos mains.

— Mais, en attendant, poursuivit Delangle, vous n'ajoutez pas foi à la possession des nonnes, à leurs prophéties, à leur science surnaturelle, aux exercices surhumains qu'elles accom-

plissent, et dont le peuple de Louviers est témoin journellement ?

— En ces matières, monsieur, nous sommes comme saint Thomas, déclara doucement le docteur.

— C'est-à-dire incroyables, fit le pénitencier en dissimulant son indignation. Venez donc. Je suis sûr que Dieu vous confondra.

Malgré la mauvaise humeur évidente du prêtre, le magistrat le questionna sur la nature des phénomènes dont le monastère était le théâtre. Delangle raconta l'enquête faite précédemment par l'évêque, l'exorcisme à la chapelle, le refus des diables d'abandonner la place, à moins qu'on ne découvrit les charmes magiques, semés dans la maison par Mathurin et par Madeleine, ces abominables sorciers.

— Nous en sommes là, continua-t-il avec une gravité grotesque. Nous travaillons activement à la recherche de ces charmes maudits, et nous sommes sur la piste, en dépit des résistances obstinées de Satan. Nous savons maintenant où gisent ces objets infernaux.

— Et où sont-ils, monsieur ? s'enquit Yvelin en se mordant les lèvres.

— Dans le jardin du couvent, où nous en déterrons chaque soir quelques-uns, grâce à la perspicacité surnaturelle dont le diable a doué les religieuses *affligées*.

Le docteur et le magistrat se retirèrent, annonçant qu'ils seraient exacts au rendez-vous, dès le jour même.

A la tombée de la nuit, l'heure où le spectacle commençait, les diables n'opérant que dans l'ombre, pour mieux prouver leur lucidité, Yvelin et Doutremont entrèrent au jardin du couvent, où la foule se pressait déjà.

« La mise en scène était fort saisissante, dit Michelet, les ombres de la nuit, les torches, les lumières vacillantes et fumeuses, produisaient des effets qu'on n'avait pas vus à Loudun. »

Le pénitencier, les exorcistes, vêtus de surplis, l'étole au cou, en tête le bonnet carré; des capucines, des prêtres, groupés au milieu des religieuses, se pavanaient devant ce public crédule, fiers de montrer qu'ils avaient pouvoir de mener Satan à la baguette, de le corriger comme un mauvais écolier.

A peine les deux visiteurs eurent-ils fait quelques pas, que plusieurs religieuses, guidées par la sœur Anne, accoururent à leur rencontre, avec mille grimaces et cabrioles.

— Mes beaux messieurs, on vous connaît, dit la Barré.

— Bah ! fit le docteur en dévisageant la nonne à la lueur d'une torche que balançait une converse.

Il s'était assuré de n'avoir jamais vu cette fille aux allures effrontées et pleine de sang.

— Oui, nous vous connaissons, répéta-t-elle. Je suis Léviathan, un diable plus savant que vous.

Vous êtes des incrédules, toi, Yvelin, et toi, Doutremont. Vous êtes à Louviers depuis hier. Vous venez étudier ici, dans l'espoir de surprendre quelque supercherie. Mais vous en serez pour votre impiété, car vous allez assister à des choses prodigieuses.

La Barré rougit de colère.

— Eh bien ! nous nous convertirons, ma sœur, si vous dites vrai, dit le docteur d'un ton goguenard.

— Prends garde à toi, mauvais frater ! s'écria-t-elle. Ignoreres-tu que j'ai le pouvoir de te punir ?

— Allons, à l'œuvre ! invita Yvelin. Cela vaudra mieux que de bavarder inutilement.

La nonne lui lança un regard de travers, mais ne répliqua pas. Elle tourna le dos et rejoignit, avec ses compagnes, le groupe des tonsurés.

Le docteur et le magistrat s'avancèrent, le premier disant au second :

— Le compérage est évident, le pénitencier nous a signalés.

— Aucun doute n'est possible, déclara Doutremont. Donc, attention ! il faut que nous les prenions la main dans le sac.

— Nous y réussirons, certainement. Mais, ce soir, contentons-nous de surveiller leur jeu, pour ne point exciter leur défiance.

Ils assistèrent donc, silencieux, à la représentation.

Le pénitencier, le capucin de Bosroger, un autre prêtre adressèrent tour à tour à la sœur Barré, puis à la sœur Chéron, quelques mots latins et grecs, qu'elles traduisirent à peu près, soufflées chacune par son diable.

Elles-mêmes jargonnèrent des lambeaux de phrases inintelligibles. Sur quoi Delangle s'écria :

— Vous voyez bien que Léviathan et Asmodée parlent par la bouche de ces pieuses filles, puisqu'elles n'ont jamais appris ni grec, ni latin.

Et la foule de s'émerveiller de ce fait miraculeux.

Yvelin et le magistrat haussèrent les épaules de pitié, à cette leçon déplorablement récitée.

On passa à un autre exercice.



Elle souffrait donc et de douleur et de malpropreté

(page 282)

Au signal de la sœur Anne, toutes les démoniaques dansèrent une ronde enragée, avec des cris sauvages, d'affreuses contorsions, où les jupes volaient au mépris de la pudeur la plus élémentaire.

Ensuite vinrent les sauts, les culbutes jambes en l'air, les tours de divers genres. Deux ou trois possédées, troussant leurs robes, grimperent aux arbres, le tout lardé de paroles grasses, de termes salés, d'obscénités qui faisaient rire la foule aux éclats, mais la laissaient charmée d'avoir entendu ces vierges si pures s'exprimer dans la langue des enfers. Démonstration éclatante que Satan tenait chez elles garnison, usant de leur corps comme d'une espèce de fibre.

Enfin, quand les nonnes endiablées eurent respiré, on s'occupait de la recherche des charmes. Tantôt l'une, tantôt l'autre s'adressait au pénitencier, et lui disait :

— On trouvera un charme à tel point du jardin.

On creusait et on le trouvait. Delangle s'approchait solennellement, avec son cortège, le goupillon à la main et aspergeait l'endroit d'eau bénite en marmottant des conjurations latines.

La soirée terminée, Yvelin et son ami s'esquivèrent.

Le pénitencier, qui les guettait du coin de l'œil, dit à Bosroger en se rengorgeant :

— La séance, paraît-il, a fortement impressionné nos incrédules. Ils n'ont osé souffler mot.

— Béni soit le Seigneur qui les force à confesser sa gloire, fit le capucin avec onction.

Le lendemain, les deux impies reparurent, muets l'un et l'autre, mais échangeant à chaque instant des regards d'intelligence.

Cette fois, ils se plantèrent près de la sœur Anne et de la sœur Chéron, ayant remarqué la veille que toutes les démoniaques semblaient prendre d'elles le mot d'ordre.

Tout à coup, le magistrat interpella la Barré par ces mots latins :

— *Ubi, quis, quomodo, quando, ex parte Virginis.*

L'autre le toisa du haut en bas et répondit :

— C'est bon pour toi, les *lubies*, incrédule obstiné. Que t'importe que mes *cuisse*s soient *commodes* ou non ? Quant au *départ de la Vierge*, qu'est-ce que cela me fait, à moi, Léviathan.

Un murmure d'admiration circula parmi les imbéciles. Mais Doutremont reprit sans se déridier :

— Pour un diable lettré, messire Léviathan, vous traduisez trop librement, à mon avis. Ainsi *ubi* signifie où, et non *lubie*; *quis*, qui et non *cuisse*; *quomodo*, comment, et non *commode*; *ex parte Virginis* veut dire, *de la part*, et non *départ* de la Vierge.

Sœur Anne, sentant qu'il la raillait, s'écria avec une sourde colère :

— J'ai bien traduit, entends-tu ?

— Vous avez bien traduit, d'accord; mais vous n'avez pas compris, riposta le magistrat.

Delangle, Bosroger et les autres tonsurés étaient sur les épines. Ils avaient envie d'intervenir. La Barré, avec son outrecuidance ordinaire, ne leur en donna pas le temps.

— Je connais toutes les langues, reprit-elle. Que ton camarade Yvelin m'interroge en grec, et tu verras.

Le docteur ne se fit pas prier, il entama sur-le-champ le premier vers de l'Illiade :

— *Mênin aeide Thea...*

Mais la nonne l'interrompit brusquement.

— Tu prononces mal, dit-elle.

— Qu'importe ? répliqua Yvelin en souriant. Un diable intelligent doit lire dans la pensée d'autrui.

— Je te répète que je sais le grec.

— Assurément, vous le savez... Seulement vous ne le parlez ni ne le traduisez devant les docteurs de Paris.

La Barré, devinant qu'on la persiflait, entraîna ses compagnes à la ronde, aux gambades et aux tours accoutumés.

Lorsqu'elles eurent achevé, le docteur dit très haut avec son accent sarcastique :

— Je ne vois là rien de bien fort : un enfant de cinq ou six ans en ferait autant.

La sœur Anne et la sœur Chéron poussèrent un hurlement de rage. Les autres démoniaques se joignirent à elles. Pendant cinq minutes, ce fut un débordement d'injures et d'obscénités que les deux amis essuyèrent avec un sang-froid imperturbable.

Quand elles eurent vidé leur sac, Yvelin reprit avec son calme railleur :

— Ici encore, je ne vois rien de surnaturel. Ce que vous faites de terrible et vraiment contre *la nature*, c'est de dire des choses sales, qu'un homme ne dirait jamais.

La Barré écumait. Le pénitencier s'interposa et s'écria doctoralement :

— Aussi ne sont-ce pas ces saintes filles qui parlent, mais les diables par leur bouche.

— En tout cas, ce ne sont pas des diables de bonne compagnie, observa le docteur.

— Soit ! Mais ils prouvent par là ce qu'ils sont. N'y eût-il que ce fait, vous ne pourriez nier leur présence surnaturelle dans le corps de ces pieuses religieuses.

— Ceci, monsieur, est du ressort de la théologie, dit Yvelin avec son ironie habituelle.

La Barré, prenant ces paroles sarcastiques pour un acquiescement, étendit les bras vers un poirier voisin, en disant d'un air inspiré :

— Au pied de cet arbre, à côté de la plus grosse racine, on trouvera un charme puissant, un fil noir, déposé par Mathurin Picart et par Madeleine.

Et elle marchait vers le poirier, suivie d'un capucin armé d'une pioche.

Yvelin accompagna la nonne, avec son ami, la surveillant attentivement l'un et l'autre.

Le moine ouvrit le trou à l'endroit indiqué. Mais, à ce moment, le magistrat sceptique saisit vivement la main de la Barré, la serra dans la sienne, la rouvrit de force, et, à la lueur des torches, montra le charme, le petit fil noir, que la nonne se préparait à jeter dans la terre.

— Voilà le mystère, dit-il de sa voix grave, au milieu du silence et de la stupéfaction générale.

— Qu'on nie maintenant que le diable cesse d'être fourbe, même quand il a l'horreur d'habiter le corps d'une religieuse si pure et si sainte.

La sœur Anne, pâle de fureur, se déroba prudemment, car des huées et des sifflets s'élevaient de la foule. Les autres nonnes, *affligées* ou non, s'esquivèrent, honteuses et maudissant ces deux mécréants.

Le pénitencier, les exorcistes, prêtres et capucins étaient là, immobiles, couverts de confusion.

Ils réfléchissaient qu'Yvelin jouissait d'une belle réputation à Paris; il avait le titre de chirurgien de la reine. Le magistrat de Rouen, son ami, n'avait pas moins de renom. Ces deux hommes allaient tourner en dérision le haut clergé d'Evreux, les membres de l'ordre de saint François, mâles et femelles, les accuser tous, preuves en mains, de duperie ou de bêtise. Comment leur imposer silence, lorsque les témoins étaient si nombreux ?

Delangle, les capucins et les prêtres se consultèrent un instant, à voix basse. Puis le pénitencier et le P. Esprit de Bosroger, s'approchant du docteur et de son compagnon, les entraînaient à l'écart.

— Messieurs, commença le dignitaire épiscopal d'Evreux, peut-être aviez-vous raison, et nous ne sommes pas éloignés, mes confrères et moi, d'admettre qu'il y a chez ces pauvres filles quelque exagération. Mais vous comprendrez qu'il serait injuste de faire retomber cela sur le clergé et sur la religion.

— Telle n'est pas notre intention, monsieur, déclara Yvelin. Mais nous estimons qu'il serait utile d'éclaircir cette affaire; c'est une question de science, non de religion. A mon avis, l'Eglise elle-même aurait intérêt à ce qu'on vît bien le fond du fond.

Je suis médecin. Comme tel, je serais prêt à commencer

une enquête purement médicale, dont je vous transmettrai le résultat. Ce serait à vous ensuite, à monseigneur l'évêque, de décider. Je vous fournirais le moyen, je crois, de prononcer en toute connaissance de cause.

Delangle hésitait. Esprit de Bosroger lui souffla à l'oreille :

— Laissons faire, et gagnons du temps.

Le pénitencier releva la tête et reprit :

— Monsieur, j'autorise l'enquête dont vous parlez. Dès ce soir, j'ordonnerai aux supérieures de ce couvent de vous la faciliter, en tout ce qui dépend d'elles. Vous savez où je demeure en ville. Je ne quitterai pas Louviers avant que vous n'ayez terminé.

'Que proposez-vous, monsieur ? s'enquit le pénitencier.

— Je me ferai un devoir, monsieur, de vous rendre un compte exact du résultat de mon examen, promit le docteur.

Yvelin se mit à l'œuvre le jour suivant. Au bout d'une semaine, il fut en mesure de communiquer au pénitencier ce qu'il avait observé. Ce qu'il exposa, il le devait consigner un peu plus tard dans une double publication : *Examen de Louviers, Apologie de l'examen*, dont Michelet résume en ces termes la partie qui nous intéresse actuellement :

« Selon Yvelin, dit-il, sur cinquante-deux religieuses, il y en a six *possédées* qui eussent mérité correction. Dix-sept autres, les *charmées*, étaient des victimes, un troupeau de filles agitées du mal des cloîtres.

« Ce mal, il le formule avec précision; elles sont réglées mais hystériques, gonflées d'orages à la matrice, lunatiques surtout, et dévoyées d'esprit. La contagion nerveuse les a perdues. La première chose à faire est de les séparer. »

A cette conclusion du docteur, le pénitencier se récria :

— Les séparer ! c'était impossible. Ce serait détruire un couvent si prospère, justifier toutes les accusations infamantes qui circulaient sourdement au dehors. L'évêque d'Evreux n'y consentirait pas ; les capucins protesteraient d'ailleurs contre une mesure atteignant une des meilleures maisons de leur ordre.

— Vous agirez à votre gré, monsieur, reprit sèchement Yvelin. Ma mission est terminée.

Delangle demeura un instant rêveur. Ensuite, relevant la tête, il dit au docteur :

— Je vous en prie, monsieur, ne vous hâtez pas. Examinez encore. En choses si graves, on ne saurait apporter trop de maturité.

Yvelin consentit. Le sujet l'intéressait au point de vue de la science. Il prolongea donc son séjour à Louviers, ne soupçonnant guère quel piège le pénitencier lui avait tendu en insistant pour le retenir.

« C'était déjà, dit Michelet, le temps pourri de Mazarin, le début de la faible Anne d'Autriche. Plus d'ordre, plus de gouvernement. Il n'y avait plus qu'un seul mot dans la langue : *La reine est si bonne.*

« Cette bonté donnait au clergé une chance pour dominer. L'autorité laïque étant enterrée avec Richelieu, évêques, prêtres et moines allaient régner.

« L'audace impie du magistrat et d'Yvelin compromettait ce doux espoir. Des voix gémissantes vinrent à la bonne reine, non celles des victimes, mais celles des fripons pris en flagrant délit. On s'en alla pleurer à la cour pour la religion outragée. »

Ces lamentations hypocrites furent accueillies, transmises au nom de l'évêque d'Évreux et par les capucins, appuyées avec énergie par des personnes très influentes.

Nous avons dit précédemment comment la *petite mère* Françoise de la Croix avait quitté le cloître des franciscaines de Louviers, après la mort de Pierre David, redoutant d'être compromise par les imprudences de Mathurin Picart.

Elle avait fondé à Paris, place Royale, un autre couvent. Avec une rare habileté, elle avait conquis promptement la célébrité et l'opulence. Dissimulant avec soin sa perversité, elle passait à la cour pour une sainte éminente. La reine la visitait et la consultait (Floquet, *Parlement de Normandie*). Beaucoup de dévotes ne juraient que par la *petite mère*, comme elles l'appelaient.

La *petite mère* Françoise avait donc un intérêt majeur à ce qu'on étouffât tout éclat, à propos du monastère de Louviers. Elle avait contribué activement à sa fondation, avec Pierre David, son ancien amant et son directeur. De concert avec ce vieillard obscène, elle avait corrompu la supérieure, les premières religieuses, fait de ce cloître une école de Sodome.

Si par malheur on remontait jusqu'à ses débuts, elle se trouverait fatalement impliquée dans ses infamies, ce qui la ruinerait infailliblement à Paris.

Aussi la révérende mère, les capucins, le pénitencier eurent-ils en elle, auprès de la reine, un agent infatigable. Avant qu'Yvelin ne revint de Louviers à Paris, elle obtint de la faiblesse d'Anne d'Autriche d'autres experts.

On nomma ceux qu'on voulait, un vieux sot en enfance, un Diafoirus de Rouen, nommé Lampérière, et son neveu

Magnart, d'une ignorance plus crasse encore peut-être, deux clients du clergé.

« Ils ne manquèrent pas, dit encore Michelet, de trouver que l'affaire de Louviers était surnaturelle, au-dessus de tout art humain. » Ce document coupait court à toute mauvaise insinuation. Satan devenait le seul coupable, le bouc émissaire chargé des monstrueuses turpitudes de ces nonnes. Le couvent apparaissait d'autant plus irréprochable que l'enfer s'était rué plus violemment pour l'infecter.

Le diable, enseigne l'Eglise, se garde bien de troubler ceux qui lui appartiennent déjà par le vice; il ne s'attaque qu'aux purs.

« Yvelin n'attendait pas ce coup, ajoute Michelet; il se croyait solide en cour.

« Tout autre que lui se fût découragé. Ceux de Rouen, qui étaient médecins, traitaient de haut en bas ce chirurgien, ce barbier, ce frater. La cour ne le soutenait pas. Il s'obstina dans une brochure qui restera (*Examen et Apologie*). Il y cribla de sarcasmes mérités Lampérière et Magnart, en citant quelques-unes de leurs innombrables âneries, toutes de notoriété publique.

« Il accepte, poursuit Michelet, ce grand duel de la science contre le clergé, déclare (comme Wyer au XVI^e siècle) que le vrai juge en ces choses n'est pas le prêtre, mais l'homme de science.

« A grand-peine, il trouva quelqu'un qui osât imprimer, mais personne qui voulût vendre. Alors, ce jeune homme héroïque se fit en plein soleil distributeur du petit livre. Il se posta au lieu le plus passager de Paris, au Pont-Neuf, aux pieds d'Henri IV, donna son factum aux passants. On trou-

vait à la fin le procès-verbal de la honteuse fraude, le magistrat prenant dans la main des diables femelles la pièce sans réplique qui constatait leur infamie. »

Malgré tout, les capucins, le pénitencier d'Evreux, étaient les maîtres. Madeleine restait à leur discrétion.

Thomas Boullé, l'imprudent vicaire, cette tête folle, ce prêtre dont la nature était droite peut-être, mais avait été pervertie au giron de l'Eglise, Thomas Boullé n'eut plus où poser le pied au diocèse d'Evreux. Révoqué de ses fonctions de directeur du couvent, chassé de la paroisse du Mesnil-Jourdain, il obtint un misérable poste au diocèse de Chartres, en attendant que le parlement de Rouen le réclamât.

XV

LE DRAME FINAL

Le vaillant chirurgien Yvelin rendait grand service à l'humanité en ôtant leur masque à l'évêque, au grand dignitaire ecclésiastique d'Evreux, à ces moines dépravés, à ces nonnes immondes.

« Car on poussait la chose, dit Michelet; on allait faire d'autres victimes. Outre les charmes, on trouvait des papiers qu'on attribuait à David ou à Picart, sur lesquels telle ou telle personne était nommée sorcière, désignée à la mort. Chacun tremblait d'être nommé. De proche en proche gagnait la terreur ecclésiastique. »

On se préparait à faire de Madeleine le principal instrument des vengeances ou des convoitises sacrées. Cette malheureuse, que les gens d'Eglise avaient prise dans sa fleur pour la souiller, la corrompre jusqu'aux moelles, ils allaient tenter d'en faire la pourvoyeuse de leurs prisons et de leurs bûchers.

Le pénitencier scélérat l'avait enfouie au fond de l'*in pace*

du palais épiscopal d'Evreux. « Sous une galerie souterraine plongeait une cave, sous la cave une basse-fosse où la créature humaine fut mise dans les ténèbres humides. » (Michelet.)

A la suite des piqûres qu'elle avait subies par tout le corps, quand Delangle avait ordonné de fouiller sa chair avec des aiguilles pour découvrir la marque du diable, Madeleine avait contracté un ulcère aux reins. Ses terribles compagnes, comptant qu'elle allait crever là, n'avaient pas même eu la charité de lui donner un peu de linge pour panser sa plaie.

Elle souffrait donc et de douleur et de malpropreté, couchée dans son ordure, sur un véritable fumier. En outre, la nuit perpétuelle était troublée par un va-et-vient inquiétant de rats voraces, redoutés aux prisons, sujets à manger des nez, des oreilles.

« Mais l'horreur de tout cela n'égalait pas encore celle que lui donnait son tyran, le pénitencier. Il venait chaque jour dans la cave au-dessus, parler au trou de l'*in pace*, menacer, commander et la confesser malgré elle, lui faire dire ceci et cela contre d'autres personnes. » (Michelet.)

Madeleine, excédée à la fin de cet acharnement, refusa toute nourriture, résolue à mourir. Au bout de quelques jours, Delangle s'aperçut qu'elle gisait, presque inanimée, au fond du cachot. Elle ne répondait plus à ses questions.

Inquiets à la pensée de perdre cette victime, qui servait à ses récréations, et dont il se complaisait à recueillir d'infâmes récits, il fit descendre dans la basse-fosse un valet de l'évêché. Il sut ainsi que la prisonnière ne touchait plus au pain noir qu'on jetait sur sa litière, et qu'elle n'avait plus de souffle.

Le pénitencier, non par miséricorde, mais pour ne point

être privé de sa distraction habituelle, ordonna qu'on la tirât de l'*in pace*, pour la mettre dans la cave supérieure, où filtraient quelques rayons de lumière par un étroit soupirail.

La prisonnière parut se résigner à vivre, quand elle se vit sur de la paille fraîche, pansée, traitée un peu moins durement. Douée d'une vigoureuse organisation, elle recouvra vite ses forces, l'ulcère se ferma, quelque espoir lui revint au cœur.

Le valet chargé de la soigner lui témoigna de la pitié, réveilla ses sens endormis, et trouva que la sorcière n'était point si répugnante. Delangle lui-même, remarquant que son teint reflleurissait, attiré par sa dépravation même, ne dédaigna pas d'exiger de cette femme quelques faveurs.

Mais ayant tenté de l'amener à accuser Boullé, elle le repoussa avec horreur. Elle avait conservé pour l'ancien vicaire un sentiment très doux. C'était le seul homme qu'elle eût aimé; et souvent encore, malgré ses cruelles épreuves, l'image de ce prêtre la hantait.

Le pénitencier dissimula son irritation, espérant la surprendre quelque jour, lui arracher, dans un moment de défaillance, les aveux qui devaient perdre Boullé.

Toutefois sa patience ne fut pas de longue durée, Yvelin avait publié son factum, livré à la dérision universelle les exorcistes du couvent des dominicains, Delangle en tête. Furieux de ces révélations, le pénitencier se vengea sur Madeleine, la sommant de rétracter ses accusations contre les nonnes, de reconnaître qu'elle les avait calomniées, et partant que Delangle avait eu raison de croire à leur bonne foi, à leur sainteté. Il la considérait donc comme la complice du chirurgien puisqu'elle les jugeait comme lui, fourbes, impudiques et perverses.

Il la replongea dans son égout d'en bas.

Ce nouvel ensevelissement dans les ténèbres combla le désespoir de Madeleine. Elle fut prise au cœur d'un furieux désir de mort. Mais comment se tuer ? Pas même un clou à la voûte pour accrocher la corde qu'elle aurait fabriquée avec ses haillons.

Longtemps elle s'ingénia vainement, songeant parfois à essayer de se briser la tête contre les parois. L'idée de ne point réussir du premier coup, de rester simplement étourdie sur le sol l'arrêta.

Les araignées avaient tapissé de leurs toiles les voûtes de son cachot. Supposant ces insectes venimeux, elle eut l'idée de les employer à son funèbre dessein. Elle leur donna la chasse, en récolta une douzaine et les avala. Madeleine vomit seulement.

En furetant à tâtons dans la basse-fosse, elle découvrit une fiole, oubliée dans un coin. La prisonnière s'en empara avidement, la cassa, pila le verre et en absorba une partie. Cela lui causa de violentes douleurs pendant plusieurs jours, et ce fut tout.

Une autre fois, elle déterra dans son fumier un méchant fer, légèrement aiguisé d'un côté. Elle travailla à se couper la gorge, mais sans y parvenir. L'entaille n'était point assez profonde, le fer ne mordait pas suffisamment.

Obstinée à mourir, Madeleine se palpa, cherchant l'endroit le plus favorable. Elle prit la peau molle du ventre, et s'enfonça le fer dans les entrailles. Quatre heures durant, elle poussa, tourna, saigna, bravant la douleur. Ici encore le fer manquait de pénétration. Le sort la condamnait à vivre, et cette dernière plaie même se ferma bientôt.

Pour comble, les ardeurs du tempérament se rallumèrent

chez Madeleine. La mort du cœur ne diminuait en rien la puissance de la chair.

« Elle redevint une femme, hélas ! et désirable encore, une tentation pour ses geôliers, valets brutaux de l'évêché, qui, malgré l'horreur de ce lieu, l'infection et l'état de la malheureuse, venaient se jouer d'elle, se croyant tout permis sur la sorcière. » (Michelet.)

Un ange la secourut, dit-elle, sans doute quelque mystérieux frocard, en quête de monstrueuses jouissances, et payant pour tâter à cette épave de l'enfer.

Mais ce visiteur blasé disparut, aussitôt satisfait.

« La prison déprave l'esprit. Elle rêvait le diable, l'appelaït sur sa couche immonde, implorait le retour des joies honteuses, atroces, dont il la navrait à Louviers. Il ne daignait plus revenir. La puissance des songes était finie en elle, les sens dépravés, mais éteints.

« D'autant plus revint-elle au désir du suicide. Un geôlier lui avait donné une drogue pour détruire les rats du cachot. Elle allait l'avalier, un ange l'arrêta, qui la réservait pour le crime. » (Michelet.)

Cet autre curieux, ce friand des puanteurs inouïes, introduit on ne sait comment dans cette pourriture, acheva d'infecter le peu qui restait sain dans cette femme. L'œuvre de l'Église était consommée.

« Tombée dès lors à l'état le plus vil, à un indicible néant de lâcheté, de servilité, elle signa des listes interminables de crimes qu'elle n'avait pas faits. Valait-elle la peine qu'on la brûlât ? Plusieurs y renonçaient. L'implacable pénitencier seul y pensait encore. Il offrit de l'argent à un sorcier d'Évreux qu'on tenait en prison s'il voulait témoigner pour faire mourir Madeleine. » (Michelet.)

Le coup échoua. Le sorcier fut moins scélérat que le prêtre. Il repoussa le prix du crime, au risque de provoquer la colère impitoyable du ministre de Dieu.

Cependant, les folies avaient repris au couvent de Louviers, malgré le terrible opuscule d'Yvelin, ou plutôt à cause de cette publication. Il fallait faire croire au peuple que les nonnes étaient pures, leur vie très sainte, que Satan avait tous les torts, était l'unique auteur des inénarrables turpitudes.

Les religieuses vivaient donc plus que jamais dans la promiscuité des diables. L'évêque était presque en permanence au monastère, l'étole au cou, le goupillon à la main. Quantité de docteurs, la fleur des capucins, Esprit de Bosroger en tête, l'assistaient de leurs lumières.

Souvent, on nettoyait sommairement Madeleine à Evreux, puis on l'amenait à Louviers. Là, Asmodée, Léviathan et leurs camarades vomissaient contre elle, contre Picart, mille abominations. À les entendre, eux seuls avaient enseigné le culte de Sodome, toutes les infamies, lâché dans le saint bercail les esprits impurs de l'abîme,

À la fin, le prêtre mort et la fille vivante parurent si noirs à tous, qu'on oublia les accusations répandues au dehors et le sanglant opuscule d'Yvelin. On estima que c'était miracle si les pieuses nonnes n'avaient pas succombé à l'effort d'une telle perversité. On admira d'autant plus leur vertu qu'on proclama surhumaine.

Comme intermède, on fouillait le jardin, à la recherche des charmes diaboliques. Péricard présidait ordinairement ces exercices, toujours les mêmes, avec accompagnement de gambades, de culbutes, et la musique des obscénités les plus salées.

Parfois l'effet ratait. Le diable de telle ou telle commettait une bévue grossière. Alors l'évêque, incertain, ne sachant que croire, exorcisait de travers, regardant tour à tour Delangle et Bosroger, qui imputaient la chose à quelque maléfice infernal.

Néanmoins, aucune de ces excursions répétées ne fournit au pénitencier des charges suffisantes pour envoyer Madeleine au bûcher.

« Mais on pouvait désormais se servir d'elle pour un bien autre usage : en faire un faux témoin, un instrument de calomnie. Toutes les fois qu'on voulait perdre un homme, on la traînait à Louviers, à Evreux. Ombre maudite d'une morte qui ne vivait plus que pour faire des morts.

« On l'amena ainsi pour tuer de sa langue un pauvre homme nommé Duval. Le pénitencier lui dicta, elle répéta docilement : il lui dit à quel signe elle reconnaîtrait Duval qu'elle n'avait jamais vu. Elle le reconnut et dit l'avoir vu au sabbat. Par elle, il fut brûlé.

« Elle avoue cet horrible crime, et frémit de penser qu'elle en répondra devant Dieu. Elle tomba dans un tel mépris, qu'on ne daigna plus la garder. Les portes restaient grandes ouvertes ; parfois elle en avait les clefs. Où aurait-elle été, devenue un objet d'horreur ? Le monde, dès lors, la repoussait, la vomissait ; son seul monde était un cachot » (Michellet). Pourtant, c'était une victime. On doit la plaindre, non la maudire. L'Eglise, les moines l'avaient prise à douze ans et l'avaient faite ainsi. Ce sont eux, les scélérats : évêque, pénitencier, capucins, directeurs de couvent, supérieures des franciscaines.

Et les prélats de France, Guibert de Paris le premier, regrettent l'heureux temps où il était permis à la cléricaille d'accomplir ces œuvres de monstrueuse dépravation. Ils cons-

pirent pour nous rendre la morale de ces âges d'or de leur religion.

Les immondes religieuses de Louviers triomphaient. Elles avaient réussi à rejeter la responsabilité de leurs mœurs infâmes sur Mathurin Picart, sur Madeleine, deux sorciers exécrables, et sur la bande de diables qui avait envahi méchamment le monastère.

Picart mort avait été puni dans son cadavre, traîné à la voirie, puis enfoui dans un cachot. Madeleine pourrissait dans l'*in pace* épiscopal d'Évreux, pour avoir dénoncé les turpitudes de la Sodome franciscaine.

Restait Thomas Boullé, qui n'avait dénoncé personne, il est vrai, mais qu'on redoutait parce qu'il connaissait tout. La sœur Anne continuait à le poursuivre de sa langue enragée, déclarant qu'il était sorcier, puisque son diable à elle, Léviathan, lui apparaissait sous les traits de l'ancien vicaire. Le fait ne pouvait s'expliquer autrement.

Peut-être Boullé était-il aussi cet « ange » qui avait secouru Madeleine dans sa basse-fosse, la détournant du suicide. Ils s'étaient aimés ardemment. Le vicaire avait préféré la jolie nonne à la sorcière rousse. Mais l'orage avait commencé alors que Boullé, succédant à Picart, espérait jouir en paix de sa situation nouvelle. Bientôt on les avait séparés violemment.

Quoique en butte à la haine d'ennemis puissants, Boullé était libre. Il avait refusé de témoigner contre Madeleine, et elle n'avait point consenti à l'accuser. Pourquoi ne serait-il pas venu furtivement à Évreux, rôder autour de la prison de son amante ? Rien de plus facile à corrompre que la valetaille épiscopale.

Ils s'étaient revus dans cette horrible misère, sur le fumier

du cachot. Ils avaient évoqué dans les bras l'un de l'autre le souvenir des voluptés anciennes. Amère consolation.

Le pénitencier, qui veillait en personne sur sa proie, avait sans doute surpris ces visites scandaleuses. Il résolut la perte de Boullé. Par les ordres de l'évêque, le malheureux fut arrêté au diocèse de Chartres et ramené à Evreux.

Ainsi, dans la prison épiscopale, se trouvèrent réunis le cadavre de Picart, Madeleine et l'ancien vicaire du Mesnil-Jourdain. Quel changement, depuis ces nuits délirantes du sabbat, au presbytère de la vieille paroisse !

Pourtant, le tribunal ecclésiastique d'Evreux ne devait pas juger Thomas Boullé. Une autre juridiction se disposait à évoquer cette cause.

« Sous l'anarchie de Mazarin et de sa bonne dame, les parlements restaient l'unique autorité. Celui de Rouen, jusque-là le plus favorable au clergé, s'indigna cependant de l'arrogance avec laquelle il procédait, régnait, brûlait.

« Une simple décision d'évêque avait fait déterrer Picart, jeté à la voirie. Maintenant on passait au vicaire Boullé, et on lui faisait son procès » (Michelet).

Une occasion s'étant offerte d'intervenir, le parlement s'empressa d'en profiter.

Les neveux du mort, Roch et Etienne Picart, ayant porté plainte contre l'exhumation irrégulière de leur oncle, le parlement fit droit à la requête. Il condamna l'évêque d'Evreux à replacer le cadavre à ses frais au tombeau de Louviers.

En même temps, évoquant toute l'affaire, il ordonne le transfert à Rouen de Thomas Boullé et de Madeleine Bavent.

Deux commissaires du parlement vinrent à la prison épiscopale. Ils décidèrent qu'avant d'être conduits à Rouen, le

vicaire et la nonne accompagneraient au couvent de Louviers le prêtre mort, pour y être soumis à une confrontation avec les religieuses.

Donc, un matin, le lugubre convoi sortit d'Evreux escorté par des archers, Boullé en tête, lié sur un mauvais cheval, puis Madeleine sur la charette qui portait le cercueil de Mathurin Picart.

Quelques jours plus tard, le vicaire et la nonne étaient enfermés dans les cachots du palais de Rouen.

L'instruction commença. Le juge commis à cet office étudia les pièces, multiplia les interrogatoires. Il connaissait l'opuscule d'Yvelin, dont le retentissement avait été si grand. Sur son rapport, le parlement manifesta l'intention de faire comparaître le chirurgien et le magistrat qui avaient pris des religieuses en flagrant délit de fraude.

L'émoi fut terrible, à Louviers et à Evreux. Le pénitencier et Esprit de Bosroger coururent à Paris.

D'autre part, Madeleine avait renouvelé ses aveux, dénonçant l'effroyable corruption des nonnes, notamment la conduite abominable de la *petite* mère Françoise de la Croix, l'amie et la complice de Pierre David.

En conséquence, le Parlement cita à comparaître l'ancienne mère vicaire, actuellement supérieure du couvent des franciscaines hospitalières, place Royale, à Paris.

La *petite* mère, épouvantée, mit en campagne ses meilleurs amis, et en œuvre tout son crédit auprès de la reine, afin de parer le coup.

Anne d'Autriche chargea Mazarin, son ministre et son amant, d'aviser et de régler cette affaire.

Le cardinal, sodomite et fripon, protégea naturellement les

sodomites et les fripons. « La cause fut appelée au conseil du roi, tribunal indulgent qui n'avait point d'yeux, point d'oreilles, et dont la charge était d'enterrer, d'étouffer, de faire la nuit en toute chose de justice » (Michelet).

En même temps, des prêtres doucereux, aux cachots de Rouen, s'emparèrent de Madeleine, dont les révélations constituaient les charges les plus graves du procès.

Un chanoine de la cathédrale, Hilaire Jusseau, réussit bientôt à gagner sa sympathie. C'était un prêtre d'une cinquantaine d'années, aux manières posées, à la figure onctueuse, au sourire mielleux. Il combla la prisonnière d'attentions, obtint qu'on la traitât moins durement qu'à Evreux, et finit par conquérir sa confiance.

Il la cajola, la consola de son mieux, la confessa, réveilla ses sentiments superstitieux.

Le chanoine fit si bien qu'elle oublia presque Boullé, captif comme elle et beaucoup plus malheureux, car le clergé le maudissait, le reniait, l'abandonnant aux geôliers et aux juges.

Hilaire Jusseau se croyant sûr de Madeleine résolut de lui proposer un acte qui couperait court aux accusations contre les religieuses de Louviers, et réduirait presque à néant, pensait-il, les dénonciations de leur ancienne compagne.

— Ma fille, lui dit-il un jour, vous avez beaucoup péché, mais le Seigneur usera à votre égard d'une miséricorde infinie, pourvu que vous fassiez pénitence.

— Hélas ! soupira la nonne, n'ai-je pas enduré les plus cruelles souffrances depuis des années ? Que sont les autres pénitences auprès de celles-là ?

— Vous avez été éprouvée, sans doute. Mais Dieu regarde bien plus au repentir de l'âme qu'aux douleurs du corps.

— Aussi, monsieur, je me repens sincèrement du mal que j'ai fait.

— Cela ne suffit pas, ma chère fille.

— Que faut-il faire de plus ?

— Il faut demander pardon.

Madeleine demeura pensive. Puis elle dit :

— A qui dois-je demander pardon ?

— A vos supérieures de Louviers.

La nonne se révolta à ces mots.

— Demander pardon, s'écria-t-elle, pardon à celles qui m'ont tant persécutée, et qui m'ont plongée dans cet abîme de misères ! Non, monsieur, je ne ferai pas cela, je ne le peux pas.

Le chanoine l'enveloppa d'un regard attristé.

— Pourtant, reprit-il, si Dieu l'exige ?

— Tout ce qu'il peut exiger de moi, c'est de leur pardonner, et je m'efforce de le faire.

— La perfection chrétienne réclame davantage, poursuivit le prêtre d'un ton grave. Dieu n'a-t-il pas recommandé de rendre le bien pour le mal, et quand on a été frappé sur une joue de tendre l'autre ?

Il y eut un silence. Madeleine recommençait à s'adonner à la dévotion. La bigoterie dont on l'avait imbue dès l'enfance, reprenait sur elle son empire.

Elle parut prête à céder, le chanoine la guettait du coin de l'œil, se flattant qu'il allait triompher.

Mais, soudain, la prisonnière tressaillit, se redressa, et dit en secouant la tête :

— Non, non, monsieur, ne m'obligez pas à cela, je vous en conjure.

— Pourquoi me refuser un acte si méritoire, qui vous coûterait si peu ?

— Il coûterait trop cher à d'autres, fit Madeleine.

— Que voulez-vous dire ?

— En demandant pardon, je reconnaîtrais avoir calomnié mes supérieures, et ce serait un mensonge...

— N'est-ce que cela ? Interrompt Jusseau. Eh bien, je vous affirme qu'il n'y aura pas mensonge. Vous ne rétractez rien, vous accomplissez seulement un acte d'humilité.

— Il y a autre chose.. En demandant pardon, je perds M. Thomas Boullé.

Le chanoine dissimula son dépit :

— Vous vous trompez, ma chère fille. Cela ne saurait avoir la moindre influence sur son sort.

— Et moi, je vous dis, monsieur, que je vois clair. Si je fais ce que vous me conseillez, on expliquera aux juges que les supérieures ne sont pas coupables ; que M. Boullé, après M. Picart, a introduit les diables chez elles.

— Cela ne changera rien à sa situation, observa doucement le prêtre. Personne n'ignore, vous moins que tout autre, que ce malheureux a eu commerce avec Satan.

Madeleine se tut. Malgré sa légèreté, elle avait toujours évité soigneusement toute parole compromettante pour le vicaire.

Le chanoine eut beau insister, la prisonnière fut inflexible.

Elle consentait à pardonner, mais point à demander pardon, ce qui eût été bien différent.

Hilaire Jusseau se retira, très mortifié de son échec.

Il revint les jours suivants sur cette question, mais sans plus de succès. Il désespéra un instant du triomphe.

Un soir qu'il rêvait chez lui, seul dans sa chambre, à l'obstination de Madeleine, sa domestique lui annonça une visiteuse.

— Son nom ? demanda-t-il.

— Elle a refusé de le dire.

— Est-elle jeune ou vieille ?

— Je la crois belle, répliqua la gouvernante, ridée, elle, comme une pomme cuite, et laissant échapper un petit rire sec.

— Faites entrer.

On était au mois de juillet 1647. Les derniers rayons du soleil éclairaient la pièce, confortablement meublée, au fond de laquelle se dressait un lit à baldaquin.

Hilaire Jusseau, le coude appuyé sur la table auprès de laquelle il était assis dans son bon fauteuil, attendait avec curiosité, les yeux fixés sur la porte.

Bientôt une femme parut sur le seuil, élégamment vêtue, le visage encadré d'une opulente chevelure rousse.

C'était Jacqueline, la redoutable sorcière.

Bien qu'elle approchât maintenant de la quarantaine, elle était superbe encore. Ses formes avaient plus d'ampleur, ses joues s'étaient arrondies ainsi que sa taille ; mais elle avait

conservé sa grâce et sa souplesse féline. Ses yeux étincelaient, sous l'arcade merveilleusement dessinée des sourcils.

A son aspect, le prêtre s'était levé. Elle s'avança hardiment, s'arrêta à deux pas, et lui dit brusquement :

— Monsieur, vous ne me connaissez pas, et peu importe mon nom, que je désire vous taire. Je viens vous entretenir d'une ancienne religieuse du couvent de Louviers, actuellement enfermée aux prisons de cette ville.

Le chanoine ne pouvait détacher les yeux de cette femme. Elle l'ensorcelait du premier coup, car il ne la trouvait point faite comme les autres. Il se sentait maîtrisé par ce regard impérieux, cette physionomie étrange.

Il l'invita du geste à s'asseoir près de lui, en disant simplement :

— Madame, je vous écoute.

Jacqueline prit place sur le fauteuil qu'il lui désignait.

— Monsieur, reprit-elle, vous avez tenté de décider sœur Madeleine à demander pardon à ses supérieures de Louviers, et vous n'avez pas réussi.

— Comment savez-vous cela, madame ? fit Jusseau en sursautant.

— Que vous importe ? Est-ce vrai ?

— Oui, c'est vrai, murmura-t-il avec une stupeur extraordinaire.

En même temps, il fouillait dans ses souvenirs. Avait-il déjà rencontré cette femme ? Non... Viendrait-elle de Paris, par hasard, de la cour, chargée d'une mission mystérieuse ?... Aurait-elle corrompu quelque geôlier, quelque juge pour écouter aux portes, quand il conférait avec Madeleine ?

Ces questions qu'il se posait, le chanoine n'osa les adresser à la visiteuse.

Si c'était une grande dame, comme il inclinait à le croire, ne s'offensera-t-elle pas de son indiscretion ? Il jugea donc prudent d'observer, avant de se risquer.

— Eh bien, monsieur, poursuivit la sorcière, à qui aucune des impressions de son interlocuteur n'avait échappé, je vous proposerai d'intervenir auprès de sœur Madeleine. Je suis sûre du succès.

— Vous la connaissez ? s'écria le prêtre.

— Qu'importe, encore une fois, monsieur. Je vous le répète ; j'obtiendrai ce qui vous a été refusé.

— Pour cela, dit le chanoine avec hésitation, il faudrait qu'on vous accordât une entrevue avec la prisonnière.

— Naturellement. Est-ce si difficile ?

— J'essaierai.

— Hâtez-vous, monsieur, si vous avez à cœur de mener cette affaire à bonne fin. Le temps passe, car le parlement menace de procéder, malgré le Conseil du roi.

— Vous avez raison, madame. Quelqu'un m'a averti aujourd'hui même.

— De sorte qu'en me mettant à même d'agir sur sœur Madeleine, dans le sens que vous souhaitez, vous entrerez dans les intentions du Conseil du roi, et mériterez par là sa faveur.

Hilaire Jusseau était ambitieux ; il visait à l'épiscopat. Convaincu de plus en plus qu'il était en présence de quelque noble émissaire de la cour, peut-être même d'une demoiselle d'honneur de la reine, il répondit :

— Madame, vous aurez la permission de voir sœur Madeleine demain matin, à huit heures. Où devrai-je vous adresser le laisser-passer ?

— Je vous attendrai, monsieur, au parloir de la prison, répliqua la sorcière avec une certaine hauteur, qui acheva de confirmer le chanoine dans la pensée qu'elle appartenait à la maison royale.

Jacqueline se leva pour prendre congé. Jusseau la reconduisit avec un profond respect jusqu'à la porte de la rue.

Le lendemain, tout se passa comme il avait été convenu. A huit heures précises, la sorcière était à la prison, où le chanoine l'avait devancée.

— Ne vous éloignez pas, lui dit-elle d'un ton bref. Quand je sortirai, vous me remplacerez auprès de la prisonnière. Cette fois, elle sera docile, je vous en répons.

Hilaire Jusseau s'inclina. La belle rousse se dirigea vers le cachot, guidée par un geôlier.

Lorsque la porte se fut refermée sur elle, la sorcière, qui s'était arrêtée près de l'entrée, perdue dans l'ombre, s'avança vers le fond du cachot, où elle avait distingué, aux lueurs incertaines filtrant par le soupirail, une forme sombre à demi étendue sur un grabat.

La prisonnière, d'abord inattentive, se redressa vivement ; la visiteuse n'était plus qu'à deux pas. Elle avait reconnu son accoucheuse, sa compagne à ces nuits de sabbat, célébrées sur la lisière du bois, dans la petite maison à la porte verte.

— Jacqueline ! murmura-t-elle en se levant tout à fait avec un sorte d'effarement.

— Moi-même, fit la sorcière. Asseyons-nous. Je ne puis disposer que d'une demi-heure.

Madeleine obéit. Lorsqu'elles furent toutes les deux assises sur le grabat, Jacqueline reprit :

— Je viens te sauver.

— De cette prison ? fit la nonne.

— Non, du bûcher.

— Du bûcher ? s'écria Madeleine terrifiée... Mais on ne peut me condamner.

— Tu te trompes : on le peut, et on le fera, n'en doute pas, à moins que tu ne suives mes conseils.

— Cependant on n'a pas de preuves.

— Erreur encore.

— On m'a piquée, au couvent, sans trouver la marque du diable.

— On te piquera de nouveau, et on la trouvera.

Madeleine frissonna de nouveau en murmurant :

— C'est impossible.

— Veux-tu que je te démontre le contraire ?

— Soit ! balbutia la prisonnière éperdue.

Malgré ses tentatives de suicide, elle redoutait la mort par le feu, le supplice infamant en présence de la foule. D'ailleurs elle avait repris goût à la vie depuis qu'on la traitait mieux.

— Laisse-moi t'examiner, te montrer l'endroit, ajouta Jacqueline.

La nonne se prêta passivement à ce que voulait la sorcière. Celle-ci la dépouilla de son corsage, palpa lentement le sein droit, blanc et ferme comme le marbre.

Ensuite, indiquant une cicatrice rose près de la pointe de la mamelle, elle reprit :

— Voici le signe. C'est moi-même qui l'ai imprimé dans ta chair, une nuit que tu étais assoupie, après la messe noire.

— Non, protesta Madeleine. C'est la cicatrice d'un ulcère qui m'est venu à la suite d'une effroyable piqûre faite par la Barré, au couvent.

— Le charme n'avait point encore opéré. Voilà pourquoi l'ulcère s'est déclaré.

— Mais ce point-là est sensible comme les autres, dit la prisonnière.

— En es-tu sûre ? fit Jacqueline avec un ricanement effrayant.

Madeleine, tremblante, passa la main sur la cicatrice. Mais la sorcière palpa à son tour, appuyant longuement.

Puis, détachant une aiguille de sa coiffure :

— Le meilleur moyen de savoir, ajouta-t-elle, c'est de piquer l'endroit.

Et, sans attendre l'assentiment de la prisonnière, elle enfonça brusquement l'aiguille dans la chair.

— As-tu senti ? demanda-t-elle.

— Non, rien !... Mais tu n'as pas piqué ?

— Regarde ! se contenta de répondre la sorcière.

Elle avait écarté ses mains. L'aiguille restait droite sur le globe du sein, comme si elle eût été plantée dans une pelote.

Madeleine pâlit.

— Peut-être, balbutia-t-elle, as-tu percé à peine la peau ?

Jacqueline, froidement, retira l'aiguille, souleva la mamelle, et montra un petit trou rougeâtre.

Ensuite, pour mieux convaincre la prisonnière, elle tendit la peau en la pressant, piqua de nouveau l'aiguille à la profondeur d'un pouce au moins, et l'abandonna à elle-même.

L'aiguille demeura droite ainsi que la première fois mais immobile, comme si elle eût fait corps avec le sein.

Madeleine, épouvantée, ferma les yeux, affaissée sur elle-même.

— Regarde encore ! reprit la sorcière.

La prisonnière obéit.

Alors Jacqueline appliqua deux ou trois fortes chiquenaudes à l'aiguille, qui ne se détacha pas, malgré le frémissements des chairs à l'entour.

Il n'y avait plus à douter : la marque infernale était là, puisque l'endroit était absolument insensible.

— Je suis perdue ! murmura Madeleine avec désespoir, en couvrant son visage de ses mains crispées.

— Pas encore. Il ne tient qu'à toi d'éviter le bûcher. Mais tu n'as pas une minute à dépenser inutilement. Demain, il serait trop tard.

— Oh ! parle. Que faut-il faire ?

— Suivre tout simplement l'avis que t'a donné avec insistance, ces jours-ci, le chanoine Jusseau, ton confesseur.

— Ce serait la ruine du pauvre Thomas Boullé, fit Madeleine navrée.

A ce nom, un éclair passa dans les yeux de Jacqueline.

— Ne t'inquiète pas de lui, dit-elle... Je suis ici pour m'occuper de tous mes amis, de tous, entends-tu ?

— Vrai ?... tu l'aimerais encore ? fit imprudemment Madeleine.

— J'aime jusqu'à la mort, déclara la sorcière d'une voix légèrement altérée... Mais à quoi te décides-tu ?

— Peut-être ne songe-t-on plus à chercher la marque, dit la prisonnière, incertaine de ce qu'elle devait faire.

— On y songera, dussé-je te dénoncer moi-même, s'écria Jacqueline avec âpreté.

— Quel mal t'ai-je fait ? s'écria Madeleine, effrayée, tu m'en veux donc bien ?

— Je ne t'en veux pas, puisque je travaille à te sauver. Mais j'ai résolu aussi, pour des raisons que je n'ai point à expliquer, de sauver le couvent des franciscaines de Louviers. Pour cela, je n'ai que deux moyens : ou obtenir que tu demandes pardon à tes supérieures, ou provoquer ta condamnation. Dans le premier cas, on croira que tu as rétracté tes accusations, et on les absoudra ; dans le second, la sentence qui te frappera comme sorcière les justifiera pareillement. Allons ! hâte-toi de choisir.

— Et Thomas Boullé ? fit encore la prisonnière.

— Je n'oublierai pas notre *cher* Thomas. Ne t'ai-je pas dit que j'aime jusqu'à la mort ?

Jacqueline s'exprimait avec un accent si étrange que Madeleine se sentit saisie d'une angoisse mortelle. Elle garda le silence, dans une sorte d'hébêtement.

La sorcière, impatientée, appuya sa main sur l'aiguille

plantée dans la mamelle de la prisonnière, l'enfonça de quelques lignes encore, presque jusqu'à la tête, et reprit d'une voix rauque :

— Mais regarde donc, malheureuse ! La marque du diable est imprimée jusqu'au fond de ta chair. Les juges te condamneront à l'unanimité.

— Je voudrais être morte ! balbutia Madeleine.

— Mourir n'est rien, ajouta impitoyablement Jacqueline. Mais avant, il y a la torture, la question ordinaire et extraordinaire qui te broiera les jambes, fera jaillir la moelle ; il y a les tenailles rougies au feu, qui te mordront les hanches, la poitrine, arracheront tes mamelles par lambeaux. Puis, quand il n'y aura plus sur ton corps une partie qui ne soit à vif, on te grillera lentement, à petit feu de braise, au bruit des huées et des malédictions du peuple. Voilà ce qui t'attend d'ici à quelques semaines, si tu hésites.

En achevant ces mots, la sorcière se leva, comme pour s'éloigner.

Madeleine, en proie à un tremblement convulsif, la retint par sa robe en criant :

— Je ne veux pas mourir ainsi ! Je ferai ce que tu m'as dit, je demanderai pardon.

— A la bonne heure ! le chanoine va venir. Qu'il emporte ta lettre, car, je le répète, demain il serait trop tard.

— Oui, oui, tout de suite ! murmura la prisonnière.

Jacqueline retira l'aiguille du sein de Madeleine, et la lui montra en disant :

— Tu vois, pas la plus petite gouttelette de sang, pas l'ombre de sensibilité !

La prisonnière frémit de tous ses membres.

— Adieu ! ajouta la sorcière. Souviens-toi que je t'ai sauvée.

— Songe à Thomas, balbutia Madeleine.

— Sois tranquille : j'ai bonne mémoire, répliqua Jacqueline en se dirigeant vers la porte du cachot.

Elle frappa sur l'huis bardé de fer, qui roula immédiatement sur ses gonds. Ayant rejoint le chanoine au parloir, elle lui dit :

— J'ai réussi. Sœur Madeleine ne refusera plus. Allez sur-le-champ, et faites vite.

Quelques minutes après la sorcière avait quitté la prison.

Hilaire Jusseau trouva sa pénitente parfaitement docile. Il lui dicta sa demande de pardon aux supérieures du couvent de Louviers, et s'empressa d'expédier cette pièce importante à leur adresse.

« Dès lors, quoi qu'il advînt, on ne put plus faire témoigner contre elles, Madeleine ainsi liée. Triomphe du clergé. Le capucin Esprit de Bosroger, un des fourbes exorcistes, a chanté ce triomphe dans sa *Piété affligée*, burlesque monument de sottise où il accuse sans s'en apercevoir, les gens qu'il croit défendre. Là-dedans, le capucin donne pour leçons des anges les maximes honteuses qui eussent effrayé Molinos (l'infâme docteur qui prêchait qu'on peut user de son corps, n'importe de quelle façon, sans le moindre péché » (Michelet).

Le parlement de Rouen passa outre à la décision de Mazarin, qui avait appelé l'affaire de Louviers au Conseil du roi. Il profita du premier souffle libre venu de la Fronde, que Michelet qualifie « une révolution d'honnêteté ».

En août 1647, le Parlement trancha le nœud de ces interminables procédures.

« Il ordonna : 1° qu'on détruisit la Sodome de Louviers, que les filles dispersées fussent remises à leurs parents ; 2° que désormais les évêques de la province envoyassent quatre fois par an des confesseurs extraordinaires aux maisons de religieuses, pour rechercher si ces abus immondes ne se renouvelaient point » (Michelet).

De plus, le Parlement lança une ordonnance de prise de corps contre la *petite mère* Françoise de la Croix, supérieure du couvent de la place Royale, à Paris, comme atteinte d'avoir été l'initiatrice, avec David, des abominations pratiquées à Louviers.

La nonne échappa au jugement, grâce à ses puissants protecteurs de la cour. Mais on lui ôta la direction de son monastère et on la réduisit au rang de simple religieuse.

Toutefois, le parlement de Rouen était trop bon catholique pour ne point accorder une consolation au clergé, aux capucins, à tous les défenseurs tonsurés des nonnes infâmes de Louviers. Il lui donna les os de Mathurin Picart à brûler, et le corps vivant de Boullé.

Au lendemain de la sentence rendue contre le couvent des franciscaines, l'ancien vicaire, accusé de sorcellerie, fut piqué par tout le corps, par deux capucins, sous les yeux du pénitencier d'Evreux et de son ami Esprit de Bosroger, pour trouver la marque du diable. Moins heureux que Madeleine, lorsqu'elle avait subi la même opération dans la salle d'exercices du monastère, Thomas Boullé avait, paraît-il, un endroit insensible, à la cicatrice d'un signe tracé jadis par Jacqueline.

Cette découverte le perdait irrémisiblement. Au matin du 21 août 1647, le Parlement le condamna à périr par le feu.

Avant d'être conduit au supplice, dans sa prison, à deux pas du cachot de Madeleine, qui put entendre ses hurlements de douleur, il subit la question ordinaire et extraordinaire. Le malheureux, une tête folle, mais non pervers à la façon de David et de Picart, refusa de rien confesser, de charger son ancienne amante. (Floquet : *Parlement de Normandie.*)

On le transporta ensuite, les jambes broyées, la moelle suintant par les brisures, devant le porche de la cathédrale. Là, sanglant, râlant, en chemise, un cierge de six livres à la main, on l'obligea de faire amende honorable.

Enfin, on l'étendit sur la claie, on le traîna à travers les rues de Rouen, précédé d'un tombereau renfermant le cadavre de Picart, au Marché-aux-Poissons, où s'élevait le bûcher.

Aux côtés du patient marchaient le pénitencier Delangle et Esprit de Bosroger, qui le harcelaient vainement de leurs homélies hypocrites. Boullé dédaigna de répondre à ces deux scélérats, bien plus coupables que lui, mais protégés contre le supplice qu'ils méritaient mille fois par leur rang dans la sainte Eglise.

À l'arrivée du condamné, le bourreau alluma le bûcher. Lorsque les fagots furent embrasés, on livra d'abord aux flammes les os de Mathurin Picart.

Au moment où les restes de l'ancien curé disparaissaient dans la fumée, une femme parut près de Boullé. À son aspect, il tressaillit vivement, et ses lèvres enfiévrées murmurèrent :

— Jacqueline !

La sorcière — car c'était elle — se pencha rapidement et lui dit à l'oreille :

— J'ai promis, lors de notre séparation, que tu me verrais encore une fois, le dernier jour de ta vie. Je tiens parole, et me voici.

Boullé essaya de se redresser, de lui cracher à la face. Mais il retomba avec un rugissement de douleur.

Jacqueline ajouta :

— C'est à moi que tu dois ces belles funérailles. J'ai indiqué la place du signe diabolique.

Mais il n'entendait plus. Ses paupières s'étaient closes sur son regard mourant.

Les assistants avaient pris la sorcière pour une femme pieuse, venant suggérer une sainte prière au condamné. Elle s'esquiva vivement et se perdit dans la foule. La terrible rousse avait consommé son œuvre de vengeance.

A peine s'était-elle éloignée, que le bourreau et ses aides saisirent le pauvre vicaire plus qu'à moitié mort, et le précipitèrent dans l'horrible fournaise, qui avait dévoré déjà les restes maudits de son ancien curé, dont les exemples infâmes n'avaient pas peu contribué à sa ruine.

A la nouvelle de l'affreuse exécution, Madeleine pleura longuement. Pendant plusieurs mois, elle parut inconsolable de la mort de l'homme qu'elle avait aimé.

Mais elle s'apaisa avec le temps. Le Parlement l'avait condamnée à la réclusion perpétuelle, au palais de Rouen. Bientôt sa peine lui sembla légère. On lui fixa pour demeure une chambre de la conciergerie, où elle recevait quantité de visiteurs, prêtres et laïques, curieux de s'entretenir avec une fille si célèbre.

C'est là qu'elle entra en relation avec le P. des Marets, prêtre de l'Oratoire, à qui elle dicta son histoire, que nous avons reproduite intégralement, sauf la crudité de quelques passages, en la complétant avec d'autres documents contemporains.

Madeline Bavent, admise à jouir d'une quasi liberté, s'adonna de plus en plus à la dévotion, engraisa, devint très gaie, et édifia à tel point les bigots de la province qu'un auteur la classa parmi les saintes femmes, offrant sa vie et ses vertus à l'imitation des fidèles. (Floquet : *Parlement de Normandie.*)

Nouvelle preuve de l'incomparable habileté avec laquelle l'Eglise catholique sait tirer le bien du mal.

Le préfet Caussidière prétendait faire de l'ordre avec le désordre. L'Eglise fait bien mieux : elle a trouvé le secret de fabriquer de la vertu avec la plus effroyable corruption.

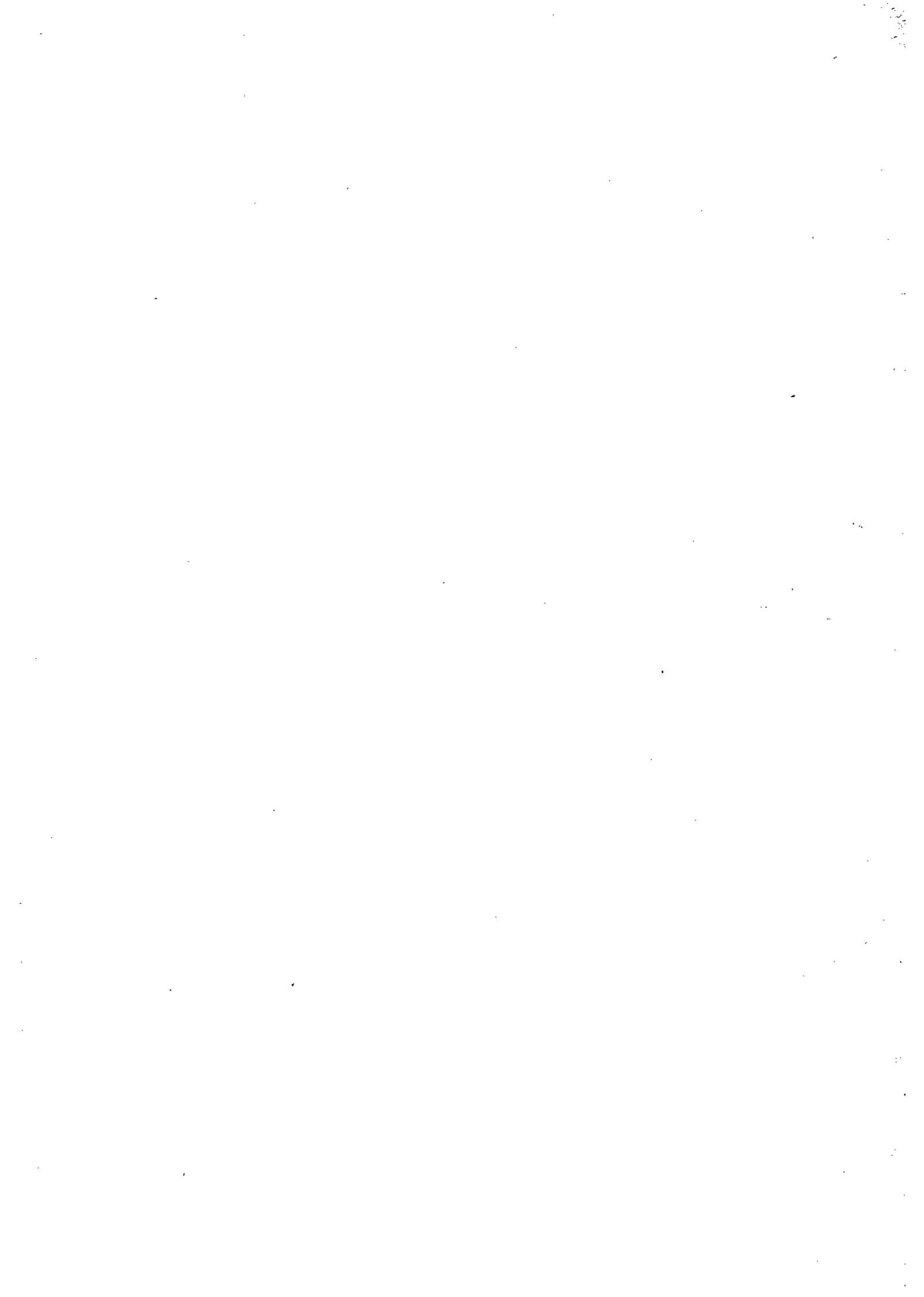
Voilà pourquoi, sans doute, elle réclame si haut de nos jours, par la bouche de son pape et de ses évêques, le droit d'enseigner exclusivement la morale.

FIN



TABLE DES MATIERES

	Page
<i>Introduction</i>	5
Chap. I : <i>Le Condamné</i>	11
— II : <i>L'exécution</i>	19
— III : <i>Comment David console la Veuve</i>	31
— IV : <i>L'atelier de Mme Vignory</i>	47
— V : <i>L'entrée au Couvent</i>	67
— VI : <i>Le Paradis terrestre</i>	85
— VII : <i>Un compromis pieux</i>	107
— VIII : <i>Les débuts du Curé Picart</i>	135
— IX : <i>Où l'on fait des Anges</i>	159
— X : <i>Sanctification du Libertinage</i>	181
— XI : <i>À la Vie, à la Mort!</i>	205
— XII : <i>Le Sabbat, le Charme et le Diable</i>	223
— XIII : <i>Enquête et Sentence épiscopales</i>	245
— XIV : <i>Le Docteur Yvelin et les Exorcistes</i>	267
— XV : <i>Le Drame final</i>	285



IL FAUT LIRE ÉGALEMENT...

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

Douze ans au Monastère, par J. MAC CABE, ancien supérieur des Franciscains en Angleterre. Description sobre et documentée de la vie d'un ordre religieux, de l'éducation qu'on y donne, etc. (300 fr.). Du même auteur :

La Papauté dans la Politique contemporaine. Remarquable réquisitoire contre les agissements du Vatican à l'égard du Fascisme, de l'Hitlérisme, de la Guerre (300 fr.).

Mon évolution religieuse, par l'ex-Mgr Lous HÉRIOT, ancien prélat catholique. Emouvante confession d'un homme ayant vécu longtemps dans l'Eglise, où il occupa de hautes fonctions. Beau volume, avec portraits hors texte, 250 fr. Du même auteur : *L'Etat ne doit pas subventionner l'Ecole du Mensonge*, 55 fr.

Le Couvent de Gomorrhe, par Jacques SOUFFRANCE. Un livre terrible, dévoilant, avec des preuves authentiques, les débauches et les turpitudes du clergé dans les cloîtres (300 fr.).

Une Courtisane au Vatican, par l'abbé GUALDI. Récit détaillé des amours du Pape Innocent X et de Donna Olympia par qui le trésor du Vatican fut mis au pillage d'une façon honteuse (200 fr.).

L'Impudicité religieuse, par Jean MARESTAN. L'auteur étudie tous les aspects de la question, depuis les sculptures obscènes des cathédrales jusqu'aux condamnations actuelles pour attentats aux mœurs commis par des prêtres (250 fr.).

Le Mariage des Prêtres, par l'ex-abbé Jules CLARAZ (de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris). Exposé historique bien vivant. Origine du célibat ecclésiastique obligatoire : les abus et les désordres qu'il a entraînés, etc. (180 fr.).

Le Juif errant, par Eugène SUE. En lisant ce chef-d'œuvre immortel, on comprendra toute la malfaisance du clergé dans la famille et dans la vie sociale (complet en 2 volumes, 400 fr.).

L'Eglise primitive et le Christianisme, par ROGUELIN,
125 »

Qu'est-ce que la Libre Pensée ? par l'ex-abbé Jules CLARAZ (150 fr.).

La Libre Pensée au micro. Recueil des principales allocutions prononcées par André LORULOT à la Radio Nationale (125 fr.).

Les Sermons de l'abbé Rasibus. Beau volume renfermant les « sermons » les plus amusants parus dans *La Calotte*. Avec de nombreuses gravures (200 fr.).

Fleur de Poisse, roman réaliste par André LORULOT (200 fr.).

Le Vrai Jésus, d'après les Evangiles, par Lucien LE FOYER (75 fr.).

L'Eglise devant ses Juges, par HAN RYNER (250 fr.).

Chère Pucelle de France (Jeanne-d'Arc a-t-elle été brûlée ?), par HAN RYNER (180 fr.).

La Vie Eternelle, par HAN RYNER (le roman du mystère, 150 fr.).

L'Eglise et Pétain, par Jean COTEREAU (l'attitude de l'Eglise pendant le régime vichyssois, dévoilée avec de nombreux documents authentiques, 150 fr.).

Le Secret de la Santé (sérieuses études sur l'alimentation, la médecine naturelle, l'art de se soigner sans médicaments, etc.) (200 fr.).

Le Cul du Pré, par C. RANCHAL. Savoureuse histoire d'une abbaye à travers les siècles. Tous les secrets (et les turpitudes de la vie monacale) (300 fr.).

Histoire populaire du Socialisme Mondial, par André LORULOT. Superbe volume illustré, grand format 1.000 »

L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme (illustré), par André LORULOT (300 fr.).

Livres secrets des Confesseurs (toute la pornographie... qui s'épanouit à l'ombre du Confessionnal). Fort volume, 750 fr.

J'ai été Carmélite (Confidences de Mme PEYRONNENC, ancienne Carmélite). Un livre admirable 300 »

Théâtre anticlérical : *Mon Royaume n'est pas de ce Monde; Dieu reconnaîtra les Siens, La Morale de Croquemitaine*, par André LORULOT (les trois volumes, 375 fr.).

Envoyer commandes et mandats à André Lorulot, à Herblay (Seine-et-Oise). Le port est en plus.

Port en plus : 25 % environ.

Dieu ou la Physique, par Pierre JEAN (excellent ouvrage antidogmatique, 180 fr.).

La Faillite des Religions, par l'ex-abbé Jules CLARAZ (formidable réquisitoire de 400 pages, 400 fr.).

Histoire de ma Vie et de mes Idées, par André LORULOT (avec de nombreuses gravures et portraits). Passionnants. « Mémoires ». Très beau volume (800 fr.).

Vénus dans le Cloître (ou *La Religieuse en chemise*), par l'abbé DU PRAT (300 fr.).

La Soutane devant l'Amour, par l'abbé RASIBUS. Beau volume illustré et réaliste (interdit aux mineurs) (300 fr.).

Du Droit de massacrer les Hérétiques, par l'ex-abbé Jules CLARAZ (180 fr.).

Les Richesses de l'Eglise, par L. LAUNAY et A. LORULOT (100 fr.).

Le Communisme et la Religion, par BEZBOZNICK et

Histoire populaire des Religions, par A. DELPECH (fort volume) (375 fr.).

A. LORULOT (75 fr.).

Histoire sincère des Religions anciennes et modernes, par A. VERGNAUD (très éducatif) (150 fr.).

La Guerre, c'est ça ! par Louis HOBEX, très fort volume, contre la guerre (225 fr.).

Paroles d'un Incroyant, par André LORULOT (l'absurdité des dogmes et le danger du cléricisme...) 300 fr.

Le Christ a-t-il existé, par MOUTIER-ROUSSET (200 fr.).

Pour ou contre la Franc-Maçonnerie, par André LORULOT (125 fr.).

Barbarie allemande et Barbarie universelle, par André LORULOT (450 fr.).

COLLECTION ILLUSTRÉE :

La Bible Comique; La Vie Comique de Jésus; Histoire des Papes; Les Jésuites. Beaux volumes ornés de nombreuses gravures et photos, sur papier glacé (par André LORULOT). Chaque volume : 450 fr.

Histoire populaire de l'Inquisition en Espagne, par A. HEUS. Beau volume illustré (500 fr.).

Livres neufs et d'occasion

Une collection de chefs-d'œuvre étrangers.

Ainsi tourne la terre, par G.H. Carrol, 360 francs. **Nos Amis**, par Y. Guermann, 400 fr. **Les Clefs**, par M. Kuncerwiczova, 360 fr. **La Grande Prairie**, par E.M. Roberts, 360 fr. **Mais aussi des Hommes...** par W. Greenwood, 400 francs. **Qui sème le vent...** par Martha Dodd, 360 francs (ajouter 45 francs par volume pour le port) — A ceux qui prendront les six volumes (2.200 pages de lecture, livres bien présentés, édités par Corréa), nous les laisserons au prix exceptionnel de 1.750 francs franco, au lieu de 2.500 francs. Excellente occasion de garnir vos bibliothèques, avec une littérature de premier choix (auteurs russe, américain, polonais, anglais, etc.).

Une série de beaux volumes, bien présentés (260 pages), belle couverture forte, illustrée en couleurs, très vivants et agréables à lire

La vie galante de Virginia de Castiglione (la divine). — **La vie galante de Anne d'Etampes** (la méchante). — **La vie galante de Madame de Châteauroux** (favorite royale) — **La vie galante de Mademoiselle George** (aux amours princières). — Chaque volume : 210 francs franco. — La série des quatre : 650 francs franco.

Les œuvres du grand écrivain antihitlérien allemand : **K. H. Halms Liesenhoff** (romans de guerre, espionnage, érotisme et prostitution, très réalistes, à ne pas mettre entre toutes les mains) :

TROIS CAUSES CELEBRES, par le Docteur Edmond LOCARD (directeur du Laboratoire de Police Scientifique). — 4 beaux volumes de 400 pages renfermant l'assassinat du juge Fualdès ; l'histoire de la « malle » à Gouffé et l'affaire de Madame Lafarge, condamnée pour l'empoisonnement de son mari (300 fr. franco chaque volume).

PROLONGER LA VIE ET FAIRE DURER LA JEUNESSE, par le Docteur Saint-Pierre. — Comment obtenir la longévité et lutter contre le vieillissement ; historique et méthodes (250 francs franco).

UNE JOLIE COLLECTION : six romans d'aventures **Le traître de la Cordillère** ; **Le Robinson du Nord** ; **Terre d'Épouvante** ; **La Pagode d'or** ; **Le Maître des Vampires** **Le secret des rois Bassoutos**. — 800 pages de lecture pour 350 francs (port 70 fr.)

CHRONIQUE MARITALE D'UNE REINE ZOULOU, par R. Reyler. — A l'heure où certains pays suppriment la Polygamie, cette étude des mœurs sexuelles des nègres est d'un captivant intérêt (250 francs)

« **Aventures et Amours d'une Vedette de Cinéma** », par

X.X.X. (Couverture illustrée par Armangeol). Un roman très audacieux, dévoilant les dessous des milieux cinématographiques (prostitution, érotisme, mercantilisme, etc.). 180 fr. franco.

« **Correspondance d'une Tenanière de Maison de Tolérance** » par X. Nos lecteurs trouveront, dans cette œuvre très réaliste, une documentation curieuse sur la vie des prostituées, les vices et les perversions de leurs clients, l'exploitation des « tauliers », la tyrannie des souteneurs, etc. Un livre à ne pas mettre dans toutes les mains ! (330 fr. franco).

MARIE DES ISLES, par Robert GAILLARD. — Le roman fleuve du célèbre écrivain. Récit passionnant d'aventures et d'amour (texte intégral pour adultes). Un très gros volume (pesant 1 k. 500), avec de nombreuses gravures. Au lieu de 990 francs, 550 francs (franco, 700 francs).

ALBUMS DE « L'ASSIETTE AU BEURRE ». — Nous disposons, exceptionnellement, d'un certain nombre de ces albums, superbement illustrés par les plus grands caricaturistes de l'époque. Avis aux amateurs de ce célèbre magazine d'avant-garde, devenu rare. L'album : 150 francs (180 fr. franco) Trois albums différents 500 francs franco.

« **LES BELLES EDITIONS** ». —

— **Les Mystères de la Tour de Nesle**, 150 fr. franco. — **Ben Hur**, par Lew Wallace, 150 fr. franco. — **Valentine**, par George Sand, 150 fr. franco. — **Robinson Crusoé**, 150 fr. franco. — **Sapho**, par A. Daudet, 150 fr. — **Quo Vadis**, 150 fr. — La série 900 fr. franco.

PRINCIPALES ŒUVRES D'ANDRÉ LORULOT

Barbarie allemande et Barbarie universelle (préface d'Auguste FOREL).

Chez les Loups (roman social).

Méditations et Souvenirs d'un Prisonnier.

Crime et Société (préfaces des D^{rs} LEGRAIN et Raphaël DUBOIS).

La Véritable Education Sexuelle (préface du D^r VENEL).

L'Eglise et l'Amour (en controverse avec l'abbé VIOLLET).

Que faut-il penser des guérisons miraculeuses ?

Pourquoi je suis Athée (préface de HAN RYNER).

Un mois chez les Curés.

La Franc-Maçonnerie et la Guerre.

L'Eglise et la Guerre (préfaces d'Henri BARBUSSE et Victor MARGUERITTE).

Mon Royaume n'est pas de ce monde (trois actes).

Pour ou contre l'Eglise ? (controverse avec l'abbé VIOLLET).

Pour ou contre la Franc-Maçonnerie ?

La Bible Comique illustrée.

L'Eglise et les Travailleurs.

La Vie Comique de Jésus.

Peut-on vivre sans Religion ?

Dieu reconnaîtra les siens (trois actes).

La Morale de Croquemitaine (trois actes), préface de G. DE LACAZE-DUTHIERS.

L'Education sexuelle et Amoureuse de la Femme (illustré).

La Vérité sur le Syndicalisme Chrétien.

Histoire des Papes (illustrée).

Les Jésuites (illustré).

Les Sermons de l'abbé Rasibus (illustré).

Paroles d'un Incroyant.

Histoire de ma vie et de mes Idées (illustré).

Sa Majesté l'Amour.

L'Eglise et la Limitation des Naissances.

Le Communisme et la Religion.

Histoire populaire du Socialisme mondial (illustré).

L'Eglise catholique est une entreprise politique (en collaboration avec CRITIAS).

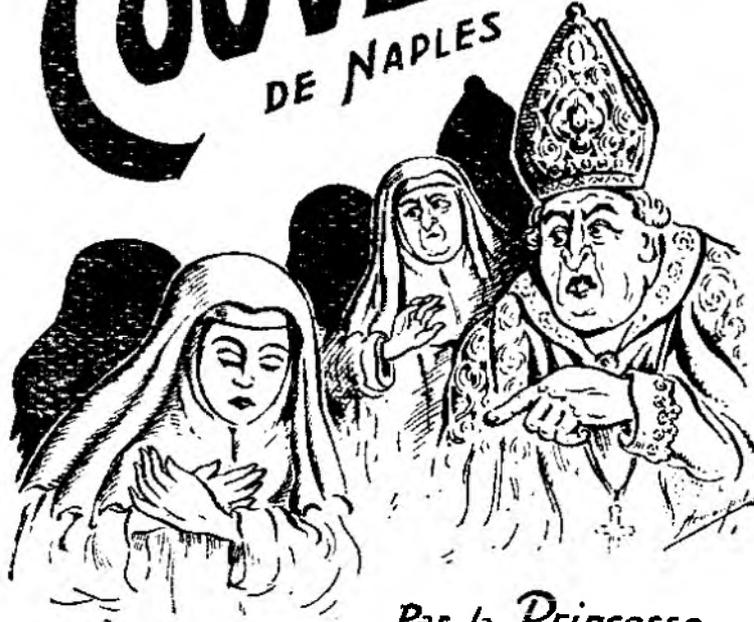
Les Richesses de l'Eglise (en collaboration avec L. LAMAY).

Vient de paraître :

Les Mystères des couvents de Naples

par la princesse de FORINO, ancienne religieuse
bénédictine, qui passa plusieurs années dans ces
milieux, dont elle donne une description sincère,
avec tous leurs scandales, les turpitudes qui s'y

Les Mystères *des* **COUVENTS** DE NAPLES



Par la Princesse
de FORINO

(Ancienne Sœur Bénédictine)

déroulent et la tyrannie qui les domine. Lecture
à la fois passionnante et très éducative; ce livre
est une belle œuvre de propagande.

Ce beau volume, de plus de 300 pages, n'est vendu
que 400 francs (430 francs franco). Trois exem-
plaires : 950 francs franco. Profitez-en pour le ré-
pandre !

Imprimerie de l'Idée Libre,

à Herblay (S.-et-O.).